

JULES GUEX

LA MONTAGNE ET SES NOMS

ÉTUDES DE TOPONYMIE ALPINE



COLLECTION ALPINE

LIBRAIRIE F. ROUGE & C^{ie} S. A., LAUSANNE



Bibl. cant. US Kantonsbibl.



1010027841

SN 1214

**LA MONTAGNE
ET SES NOMS**

JULES GUEX

LA MONTAGNE
ET SES NOMS

ÉTUDES DE TOPONYMIE ALPINE

LIBRAIRIE F. ROUGE & C^{ie} S. A., LAUSANNE

SN 1214



73/1

Tous droits réservés F. Rouge & C^{ie} S.A., Lausanne

A mes petits-fils

AVANT-PROPOS

La toponymie, ou toponomastique, est le nom rébarbatif et scolaire d'une science assez récente. Elle décrit et explique les noms de lieux, qui ne sont pas de simples étiquettes et doivent signifier quelque chose. Sans doute, aujourd'hui, nombre d'entre eux ne répondent plus pour nous à aucun concept ; leurs sons nous paraissent le produit d'une fantaisie arbitraire et même ridicule, aggravée encore par l'orthographe carnavalesque des scribes et notaires d'antan. Mais, en réalité, ce sont des médailles effacées où l'on peut déchiffrer des légendes et des empreintes. On y voit l'enracinement du présent dans le passé. Comme le géologue, à qui on l'a souvent et à juste titre comparé, le toponymiste explore les couches des vocables géographiques qui se sont superposées au cours des siècles : tout au fond, les éléments préhistoriques presque insolubles des Ligures (par exemple, peut-être, le *Rhône*), que recouvrent les noms gallo-helvètes (*Oron, Huémoz, Brigue*) ; puis, plus haut, les reliques romaines ou latines (*Lutry, Chailly*), les noms burgondes (*Echallens*), les formes romanes du moyen âge (*Chésières, Vernayaz*), enfin les créations toutes modernes (*Château Neuf, la Fontaine*). « Témoins parlants des siècles révolus, les noms de lieu nous offrent une magnifique illustration des vicissitudes de l'histoire. Comme dans la vision du prophète Ezéchiël, les ossements desséchés des morts antiques se revêtent de chair, reprennent vie pour nous raconter les secrets du passé. »¹

¹ E. Muret. *Les noms de lieu dans les langues romanes*, p. 2.

Les pages qu'on va lire n'ont pas la prétention de marquer une date dans l'histoire de la connaissance des noms locaux de nos Alpes. Elles ne sont qu'une tentative modeste de vulgarisation et ne s'adressent qu'aux non initiés. Les travaux récents de toponymie sont loin d'avoir pénétré même dans le monde lettré de notre pays, car les savants, absorbés par l'exploitation d'une mine nouvelle, où chaque jour amenait d'importantes découvertes, ne se sont pas souciés de la tâche, moins attrayante pour eux, de mettre en pleine lumière et devant les yeux de tous, les richesses qu'ils tiraient du sol. Aussi, trop de gens ignorent les progrès réellement considérables accomplis depuis quelque trente ans dans ce domaine. Cela n'a rien d'étonnant du reste : pour la plupart des lecteurs, les travaux des linguistes sont fatalement d'une lecture aussi difficile que ceux des chimistes ou des physiciens d'aujourd'hui. Ils ne deviennent clairs et attrayants que si l'on a quelques notions des règles sévères et rigides de l'évolution phonétique de la langue dans une région déterminée (chez nous, des patois ou dialectes franco-provençaux), que si l'on comprend l'importance des formes historiques successives prises par un toponyme, que si l'on possède enfin quelques bribes de latin, dans ses formes littéraire et populaire.

Un assez grand nombre de problèmes effleurés dans ce volume sont si ardues que je n'ai pas essayé de les résoudre par moi-même et que j'ai accepté ou emprunté avec un respect reconnaissant les solutions que j'ai cru trouver chez les grands spécialistes. Je les ai coordonnées de mon mieux, y joignant celles dont je dois revendiquer et endosser la redoutable paternité. J'ai donc souvent compilé, si péjoratif que soit ce mot, mais je ne crois pas avoir pillé : quand on a largement dépassé les soixante et dix ans, il serait inconvenant de croire à l'efficacité d'une parure de « plumes de paon ». Avec un plaisir et un intérêt qui allaient croissant, j'ai puisé avec conscience, avec une attention soutenue et une patiente humilité aux sources les meilleures et les plus nouvelles. Aussi bien, pour traiter de première main un aussi vaste sujet, il faudrait des connaissances que personne aujourd'hui n'oserait se flatter de posséder.

Il m'a paru raisonnable de satisfaire la curiosité légitime du grand public et de répondre au désir qu'on a bien voulu

maintes fois m'exprimer de voir réunies des études que j'avais disséminées dans des articles de journaux et de revues. On les trouvera ici, mais profondément remaniées, augmentées, sous une forme parfois nouvelle, et, je l'espère, corrigées et améliorées. Mais qu'on me pardonne les erreurs que j'ai sûrement commises, beaucoup de redites inévitables et de multiples aveux d'ignorance. Qu'on ne me reproche pas trop sévèrement l'absence d'un plan d'ensemble, systématique et logique. C'est un vagabondage tout pareil aux herborisations d'un Jean-Jacques Rousseau. J'ai flâné au hasard, au gré d'une fantaisie que guidait, je l'avoue, mon amour de la montagne et une horreur profonde des cités énervantes. C'était là-haut, dans la majesté des monts, que la tâche me paraissait la plus séduisante, et peut-être la moins difficile. Là-haut, chaque paysage est toponymique : les lieux y sont dénommés d'après leur situation, leur aspect, la nature du sol, les phénomènes dont ils sont le théâtre, la vie qui s'y déroule, le peuplement végétal ou animal, enfin, l'activité de l'homme. Là-haut, les noms font partie intégrante de la personnalité de la montagne, et, mieux que des descriptions, ils rendent, sous une forme pleine de poésie, l'impression que notre patrie, avec ses formes sauvages ou gracieuses, a faite sur les yeux et l'âme des hommes qui s'y sont endormis avant nous.

Je remercie enfin le Comité Central du C.A.S. de l'appui qu'il a bien voulu accorder à la publication de ces pages très imparfaites qui sont avant tout un hommage d'amour à la terre natale.

J. G.



Chapitre I

LA VALLÉE DU TRIENT

« J'aime Salvan, parce que j'y ai des souvenirs et que j'y connais de bonnes gens ; j'aime y dormir pour y être réveillé au petit jour par le cornet de son chévrier partant pour la montagne ; j'aime y rester le soir pour descendre le matin, par le délicieux sentier de Gueuroz. »

Javelle.

Salvan, Javelle, François Fournier, mon premier guide, en 1885, et, là-haut, « mon » Glacier du Trient : souvenirs qui me sont très chers et qui, il y a quarante ans déjà, m'ont incité, pour mieux connaître et mieux comprendre l'âme de ce pays, à étudier les noms des lieux qui le composent. Aussi, pour essayer d'en découvrir le sens et l'origine, j'ai consulté les archives locales et les études publiées sur ces problèmes ; j'ai surtout fait appel au concours indispensable des patoisants de la région, et ils me l'ont apporté avec une amabilité et une conscience qui les honorent. On me permettra de nommer ici, avec une extrême reconnaissance, ceux qui ont été mes meilleurs collaborateurs : feu Louis Coquoz, ancien instituteur aux Marécottes ; son fils, M. Denis Coquoz, qui joint à un profond amour de son pays natal, l'art de noter, en véritable savant, ses observations, aussi bien sur les plantes que sur les mots de la langue de ses ancêtres ; enfin feu Maurice Gabbud, journaliste à Martigny, un Bagnard dont le nom est familier et cher à quiconque s'intéresse à nos patois romands. Les rapports que j'ai entretenus avec ces messieurs sont parmi les meilleurs souvenirs que m'a laissés une longue campagne toponymique.

Le pays que nous allons parcourir est un très vieux pays, je veux dire de colonisation extrêmement ancienne, parce que, de la vallée du Rhône à celle de l'Arve et à la Savoie, il offrait un passage facile ; le point le plus élevé à franchir, le Col des Montets, atteint à peine 1500 mètres d'altitude. Aussi bien, ces premiers chasseurs et colons ont-ils laissé des traces de leur passage et de leur habitat. On croit avoir reconnu, près de Salvan, des dolmens, des pierres à écuelles, de mystérieuses inscriptions sur les rochers. J'ai à côté de moi, en écrivant ces lignes, une admirable hache en bronze, trouvée en 1876 par un de mes cousins, entre les Peutex et le Triège, près de la Lex. Elle dormait depuis deux ou trois mille ans dans une fissure de rocher, oubliée par quelque bûcheron ou chasseur des peuplades préhelvètes, puisque les Celtes connaissaient l'emploi du fer.

Mais comment allons-nous parcourir ce pays que j'aime et dont je crois bien connaître tous les sentiers, et presque tous les noms, sans pouvoir me flatter d'être à même de les expliquer tous ? Nous le diviserons en plusieurs secteurs, limités, en bas, par le Trient, et, en haut, par les crêtes de son bassin hydrographique. Nous y examinerons les noms de l'Atlas topographique et quelques-uns qui n'y figurent pas.

De Vernayaz au Triège

(Rive gauche du Trient)

Vernayaz, en 1279 *Verneye*, qui représente bien la prononciation locale moderne. Si la racine *verna* est gauloise, il n'en faudrait pas conclure que *Vernayaz* ait été fondée par les Vérages. C'est un nom de formation romane qui signifie : « lieu où croissent des aulnes », comme *Verne*, *Vergnaz*, *Verneyre*, *Vernasson*, etc.

Croix de la Vouardetta, « croix de la petite garde », qui se dressait autrefois au neuvième tournant de la route.

Le Pontet. L'ancien chemin, à la sortie du bois (vingt minutes avant Salvan), passait d'une rive du vallon à l'autre sur un « petit pont », aujourd'hui disparu.

Fontany, « la petite source ».

Salvan. En 516, *Silvanum* ; en 1307, *Servans* ; plus tard *Salvans*, *Sarvan* et autres formes encore qui, toutes, se rattachent à *silva*, « forêt ». Mais faut-il en déduire une forme primitive [*vicus*] *silvanus*, « village de la forêt » ? La prudence s'impose, et l'on pourrait, à plus juste titre, y reconnaître un nom d'homme (un ancien propriétaire), quel que *Silvanus* ou *Silvanius*. C'est du reste plutôt le nom d'un « pays », d'une paroisse. L'agglomération des maisons entourant l'église s'appelle *la Vella*, « la ville ».

Le Tsâtelet, « le petit château ». Nom d'une des têtes des roches moutonnées à l'est de l'église.

La Plana, « le plateau, la plaine » (même région).

Les Pourzes, « saules marceaux, osiers ».

La Pare, « la paroi », qui domine le Trient.

Le Biolley, « lieu où croissent des bouleaux ».

Le Creu leu, « le creux, la fosse aux loups ».

Le Sex du Séré, « rocher pareil à un sérac de fromagerie ».

Le Marcot, « terrain marécageux ».

Le Saveney, « où croissent des *chavèna*, des sabines, sorte de genévriers ».

La Matse, « lieu où les chasseurs plaçaient leurs *matses*, soit leurs pièges à gibier, leurs trappes ». Il y en a une sur le sentier de Van, une autre près de la Médettaz. Toponyme fréquent en Valais. — Le mot existe aussi dans le patois vaudois, à Ollon, par exemple.

L'Adrel. Littéralement « ce qui est à droite », dans le sens de « bien exposé, ensoleillé ».

Les Tseppetets, diminutif de *Tseppes*, qui remonte à *cippas* : « lieu où il y a des souches d'arbres ».

La Tanna éi fayé, « la grotte aux brebis », pas « aux fées ».

Les Combasses, « mauvaises combes », ou peut-être déformation de *combe arse*, « combe brûlée, défrichée par le feu ».

Le Tsarvo, « le mont chauve », c'est-à-dire sans végétation utile.

La Jeu du Ban, « la forêt à ban », où il est interdit d'abattre des arbres, parce qu'elle protège le village contre les avalanches. Sens voisin des *Devens* vaudois (lat. *defensum*, défendu), de *Deweng* (Louèche) et des *Bannholz* (Suisse allemande).

La Jeu de la Comba, « forêt qui domine le quartier de Salvan dit *la Comba* ».

[**La Jeur des**] **Luex** (pron. *louè*), « côte unie, généralement gazonnée, en pente très déclive ». Du gaulois *lauke* ou *loke*, d'une base plus ancienne *lâk*, remontant elle-même à *plâk*, qui est l'origine de l'allemand *fluh*, demi-synonyme de *louè*.

[**Jeur des**] **Tsoumes**, « où le bétail chôme, c'est-à-dire se repose à l'ombre pendant les heures chaudes ».

Le Djoit (pron. *djoua*), pourrait remonter à *jocum*, « le jeu », et signifier « endroit où les chamois, les coqs de bruyère prennent leurs ébats ». Comparez les *Gemsenspil*, *Hahnenspil* de la Suisse allemande.

Les Marécottes, féminin de *Marcot* expliqué plus haut.

Le Cergneux, « propriétés, terrains *cernés*, c'est-à-dire entourés de murs ou d'arbres ».

Planajeur (pron. *plana djyeu*), « forêt plane, plate ».

Les Peutex, « terrain humide, imprégné d'eau ». Comparez le savoyard et valdôtain *peutè*, « gouille, flaque d'eau, bourbier », le provençal *pauto*, « bourbier », le patois de Trient *paute*, « terre glaise », du latin *palta*, « boue ». Lieux-dits analogues : *Peuty*, *Peuterey*, etc.

La Médettaz. Un mot savoyard *médetta*, « maudite, malédiction », pourrait être rapproché du nom de ce hameau, mais aucune tradition locale n'éclaire ce problème.

Les Leyzettes, en 1294 *Lesetes*, probablement diminutif de *lex*, « rocher poli, dalle ».

La Creusa, « la creuse », c'est-à-dire « large ravin, vallon ».

Col de la Goletta. Diminutif de « gueule », soit « couloir, passage étroit, goulot, goulet ».

Le Temeley, « lieu où croît le thymier ou sorbier des oiseleurs ».

Le Luisin (pron. *louèjin*). Peut-être dérivé roman de *lauke*, *louè* : [*Mons*] *laucinus*, « [mont] des couloirs gazonnés » (voir plus haut *louè*), synonyme de l'allemand *Fluehberg*.

Emaney, en 1324 *Amaney*, en 1800 Murith écrit *Nomaney*, qui doit représenter tant bien que mal la formule patoise actuelle *in Omaney*, qui reste pour moi tout à fait obscure.

Le Kyeu d'Emaney, « le Col d'Emaney ».

Pointes à Boillon. Dans le pays, on désigne par l'expression *in aboyon* ou *in abouyon* deux grandes vires ou terrasses gazonnées, en pente très déclive, qui s'étendent dans les parois du cirque d'Emaney, à l'altitude de 2400 mètres environ. Autre-

fois, on s'y aventurerait pour en récolter l'herbe. Le patois actuel de Salvan ne fournit pas la traduction de ce mot.

Bala Comba, « la belle combe », à 500 mètres en amont des chalets d'Emaney. Les vaches y trouvent d'excellents « diners ».

Le Triège. Dans son *Essai de toponymie*, H. Jaccard écrit : « *Triège*, torrent entre Salvan et Finhaut ; du vieux français *triège*, endroit où se croisent trois chemins, de Salvan, Finhaut, Emaney. » Ce torrent avait jadis le nom de *Petit Trient* ou même de *Trient* tout court, comme la rivière dont il est un affluent important. Je n'ai pu déterminer la date de ce changement de nom. L'hypothèse de Jaccard m'a longtemps paru très plausible ; je croyais, comme lui, sur la foi de quelques étymologistes, que le latin *trivium*, « point d'où partent trois chemins », avait bien donné en vieux français *triège*, parfois orthographié *triaige*, *tries*, *triesio*. C'était, paraît-il, une grossière erreur : *triège* n'aurait jamais eu, ni en vieux-français, ni dans les dialectes franco-provençaux modernes (donc, dans nos patois) le sens de « carrefour ». De plus, *trivium* devenant *triège* serait une impossibilité dans la phonétique régulière de ces langues. Sur ce très délicat problème étymologique, il faut se ranger à l'avis d'un de nos plus éminents linguistes, M. le professeur J. Jud, qui nous apprend que *triège* avait le sens de « passage, trace, trace de passage dans un champ, passage étroit » et qu'il dérive d'un mot gaulois *trebio*, « passage étroit »¹.

Mais comment un mot signifiant « passage étroit, trace », a-t-il pu devenir le nom de ce torrent ? Un examen attentif des lieux permettra peut-être de le comprendre et d'apporter des arguments intéressants à la thèse de M. Jud. Faisons appel aux lumières de l'alpiniste. Reportons-nous à quelque deux mille ans en arrière, à une époque où les habitants de nos Alpes n'avaient pas les moyens de construire des ponts en ciment armé, en métal, ni même en maçonnerie. Supprimons par conséquent tous les aqueducs et viaducs qui franchissent le Triège dans le voisinage du Tretien. Supprimons le vieux pont, situé un peu aval du pont de la route actuelle, construite

¹ Cette belle étude, que je résume trop sommairement en deux lignes, se trouve dans *Romania* 21, p. 493-503. J'y renvoie tous mes lecteurs.

en 1855. Ce vieux pont ne date que du XVII^e siècle et *on n'a jamais pu y faire passer du bétail*. Pour s'en convaincre, il suffit de lire ce qu'en disait Murith vers 1800 : « En suivant le sentier, nous gagnons le haut de la descente qui conduit au *Treken* (lire : *Tretien*). C'est un fond immense entre des roches entassées les unes sur les autres, où roulent en cent cascades des eaux impétueuses, qui inspirent l'effroi lorsqu'on se voit *forcé de descendre par des escaliers mal établis et dangereux*, où chaque faux-pas coûterait la vie, escaliers placés dans les sinuosités d'un horrible précipice, mais qui aboutissent à un pont de pierre solidement construit.¹ » Mais alors comment franchissait-on la gorge du Triège avant l'existence de ces ponts ? Par où passait le bétail mené à Fenestrale ou à Barberine ? Devait-on, en venant des Marécottes, descendre de cinq cents mètres jusqu'au confluent des deux torrents, Trient et Triège ? Mais non : depuis des millénaires, les bêtes sauvages, ours, loups, renards, cerfs, chamois et bouquetins ont *tracé une piste sûre*, qui des Marécottes se dirige vers les Peutex, passe sur la Lex et, après un pas délicat, atteint le Triège à la cote 1244 mètres, au-dessus de ses effrayantes cascades. Il y a là un gué commode, là où se trouve aujourd'hui le Pont dit de Fenestrale. L'homme n'a eu qu'à aménager, à améliorer ce « passage, cette trace, ce *trebio*, ce *triège* ». Et comme le « passage » du torrent était la clé du parcours, il fut nommé *le Triège*, dénomination qui se fixa sur le cours d'eau quand on ne l'appela plus *Petit Trient*.

Du Tretien au Six Jeur

(Rives gauches du Trient et de l'Eau-Noire)

Le Tretien. En 1889, un alpiniste que je connais bien, traversant ce hameau, posa la question suivante à un vieillard qui fendait du bois au bord de la route :

¹ Murith. *Guide du botaniste qui voyage en Valais*. Lausanne 1810. Lettre XVI, p. 39. Rappelons que Murith était un excellent alpiniste et n'avait rien d'un « froussard ».

— Comment écrivez-vous le nom de votre village ? Sur ma carte, il y a *Triquent*. Cependant, vous dites : *Tretien* ?

— Eh bien ! voilà... Le commencement c'est t...r...i = tri. Ou bien, t...r...e = tre.

— Et le reste ?

— ...Comme vous voulez !

Essayons d'élucider ce problème. Murith écrivait vers 1810 *Treken* et *Trecken*. Sur la carte Siegfried, jusqu'en 1890, on lit *Triquent* ; dès lors *Tretien*. Mais l'horaire du Martigny-Châtelard porte : *Trétien* ! Un beau désordre !

Pour y voir clair, rapprochons *Tretien* de quelques noms de formation analogue :

Trayèze, du latin *trans Vesbia*, sur la carte : *Outrevièze* = au delà de la Vièze.

Trereune, du latin *trans Rhodanus*, sur la carte : *Outre Rhône* = au delà du Rhône.

Tréjogne, du latin *trans Jogona*, sur la carte *Tréjogne* = au delà de la Jogne.

Or, le *Rentier de Salvan*, en 1732, désigne le territoire qui nous occupe par ces formules : *in pago d'Ultra Trien*, « dans le pays d'au delà du Trient » — *ultra Trien apud Salvan*, « au delà du Trient près de Salvan ». — (Le *Trien* de ces formules c'est le [*Petit*] *Trient* d'autrefois, le *Triège* actuel.)

Tretien représente donc une forme primitive *Trans Trient*, lieux situés « au delà du (Petit) Trient ». Enfin, comme on dit toujours le *Tretien*, je ne saurais admettre une forme primitive *Ultra Trient* : ce qu'on lit dans le *Rentier de Salvan* est la traduction pédante d'un notaire latinisant, tout comme nos *Outrevièze* et *Outre Rhône*, que je verrais avec plaisir remplacés par le *Travièze* et le *Trerhône*.

Les différents quartiers du *Tretien* portent les quatre noms suivants :

Léamont, « le haut, ou là-haut ». Prononcez *Léyamon* ou *Liamon*.

Le Botzatel (nom de famille).

Le Planiu, « le plateau, le replat ».

Leybas, « le bas ».

La Crettaz, latin *crista*, « la crête ».

La Tenda est en réalité l'*Attinda*, « l'attente », c'est-à-dire « lieu où l'on attend le gibier, poste d'affût ».

Blantsin (lac). Ce mot patois a généralement le sens de « terre blanchâtre, argileuse et friable ». — J'ajoute que les névés persistent très tard dans la cuvette peu ensoleillée de ce sauvage petit lac.

Dent du Midzô, nommée *Dent d'Emaney* sur la carte Siegfried, et *Dent d'Onze heures* par quelques auteurs. Située au sud des chalets d'Emaney, elle est pour les vachers une horloge commode : le soleil est au-dessus d'elle à *midi*, d'où son nom.

Dent d'Etava. Cette modeste sommité a été, elle aussi, baptisée par les vachers d'Emaney. En effet, située au sud-ouest de leurs chalets, elle est un élément de leur cadran solaire. Quand le soleil passe au-dessus de son sommet, les vachers savent qu'il est deux heures environ, et qu'il faut commencer la traite de l'après-midi, en patois *l'étava*. Ce joli mot vient du latin *octava (hora)*, « la huitième (heure) ». — Je rappelle ici le verbe bagnard *étyevâ* (latin : *octavare*), « faire la traite de la huitième heure », les heures étant comptées autrefois, comme on sait, à partir de nos 6 heures du matin.

L'Ecreleuse, « l'écrouleuse », soit lieu où abondent les éboulis. Comparez la *Rogneuse* (Bagnes).

La Barma. D'un mot gaulois *balm*, « caverne, paroi de rochers ».

La Rebarma, la « rière Barme » — qui est derrière la Barme.

Le Lavancher, « couloir d'avalanches ».

Les Bourloz. Même sens que *Breuleux* et que l'allemand *Brandisholz*, « lieux défrichés par le feu ». (En patois, *boullâ* = brûler.)

Couvigne (forêt de la...). Comparez *Cuvigne* (Gruyère), *Kevegne* (au Pillon) ; du patois *covagne, kevegne*, « vieux sapin branchu et couvert de lichens ».

Larzey (forêt du...). Latin *laricetum*, « lieu où croissent des *lardzes* », nom régional du mélèze. Comparez le romanche *Larschaida*, même sens.

La Châ. Orthographié sur d'anciennes cartes, mais par erreur, *L'Achat* et *Lachat*. — En Savoie, les *Chaz* sont nombreuses et désignent généralement des « esplanades rocheuses ».

Le Tey ou Thet, « le toit » (latin *tectum*).

Finhaut. Jaccard croit y reconnaître un composé, formé de *fin* (latin *finis*, « territoire, limite ») et de l'adjectif *haut*, que

l'on traduirait vers la *fin haute*, c'est-à-dire la limite, la frontière haute. — Murith, vers 1800, dit de *Finhauts* (sic) : « C'est la paroisse la plus élevée des Alpes, nommée en latin *Summae Alpes*. » Et Javelle lui-même n'hésite pas à écrire : « Ce nom disait assez qu'on croyait toucher à la limite des lieux habitables. »

Pour détruire cette légende persistante, il suffit de constater qu'en 1294 on écrivait *Finyaux*, en 1307 *Feniaz*, qu'aujourd'hui encore on prononce : les *Féniô* ou les *Finyou*, que les gens de Finhaut s'appellent les *Fenyolin* (au féminin : *Fenyolintse*), qu'il y a au Giétroz un lieu-dit appelé le *Vieux Féniô*, enfin que le même nom se retrouve à l'Alpe de Derbon avec l'orthographe *Fegnoz*. — La forme de 1294, *Finyaux*, à peine modifiée de nos jours, doit être rapprochée des lieux nommés *Fénil*, *Fenalet*, *Fenillet*, et surtout de *Fenieux* (Haute-Vienne) et *Feigneux* (Oise). Tous ces noms sont des dérivés du latin *foenum*, « foin », et désignent l'endroit où l'on serre le foin, donc les *Fenils*.

La Cotz, mieux : **La Cotse** (hameau de Finhaut). Ce mot patois signifie « angle d'un bâtiment ou d'un champ, coin et lieu retiré ».

Léamont (expliqué plus haut).

Les Eterpis, « extirpés », c'est-à-dire lieux défrichés en arrachant les arbres et les buissons.

Forêt des Aailles, « forêt des éboulements ». — Voir Bridel, notice *ovallhe*, *avallhe* — et Jaccard, *ovaille*.

Tsené dè Tyeudrè, « couloir des coudriers ».

Tsené dè Creppons, « couloir des becs rocheux ».

Les Montuires, « montoirs », c'est-à-dire « rochers où grimpent les chèvres, sentier qui monte ».

Le Besson. Ce nom, qui signifie « jumeau », est celui d'un torrent qui « bifurque ». (Voir la carte.)

La Rasse (torrent jumeau du *Besson*). On l'appelait autrefois *Torrent de la Rasse*, c'est-à-dire de la *scierie*.

La Léchère, prononcez *Letsire*. Les nombreuses *Léchère* indiquent la présence de cette plante de la famille des cypéracées qu'on appelle la *laiche* (du germanique *liska*).

Le Clous, « le clos ».

Plan Foyi, « plan feuillé ».

Fenestrale. En 1324, *Fenestralis*. Semble dériver de fenêtré. Mais on cherche en vain, dans la configuration du terrain avoi-

sinant, la fenêtre, c'est-à-dire l'ouverture, le col qui justifierait cette étymologie tentante. Elle pourrait bien être un de ces panneaux trompeurs où souvent les toponymistes donnent tête baissée. Qu'on songe que *Fénétrange* (France) était en 1070 *Filistenges* et vient d'un nom de femme *Filista* ! Quelle leçon de prudence !

La Reffa (arête dentelée se détachant du Bel Oiseau). Probablement, par permutation de l's en f, de *raissa*, *ressa* (prononcez *reffa*), « scie, dents, arête ».

Luex de Balayé (entre Fenestrale et le col de Gueula, sous le sommet du Bel Oiseau). Prononciation locale : *Louè de Balayé*, ou mieux : *in Balayé*, du latin *bellum acereum*, « bel érable ».

Bel Oiseau. Le nom de cette sommité, que je croyais être une création toute moderne, à cause de sa forme française, figure, vers 1800 déjà, sur la carte de Weiss et Meyer (*Atlas de la Suisse*). Je n'en ai pas trouvé, malheureusement, de mention plus ancienne. La *Limitatio inter Silvanum et Vallem Ursinam* de 1307 (archives de Salvan) ne le porte pas, et cela est naturel, car l'actuel *Bel Oiseau* ne fait pas limite entre l'ancienne paroisse de Salvan et Vallorcine. Si je l'y ai cherché, en vain, hélas ! c'est que l'*Atlas de la Suisse* le place à la frontière, au nord-ouest du Perron. (On devine que le dessin de cette carte est très inexact.)

Bel Oiseau est-il tout simplement une formation française moderne ? C'est possible, mais j'ai des doutes. Lisez plutôt l'intéressante hypothèse que m'a suggérée M. le professeur J. U. Hubschmied :

« Le col de *Saint-Bernardin*, dans les Grisons (ainsi nommé d'après une chapelle dédiée à saint Bernardin de Sienne, mort en 1444), était appelé, au Xe siècle, par le Langobard Liutprand *Mons Avium*, « mont des oiseaux » ; au XVe siècle, des textes italiens l'appelle *Monte Ulzello*, *Olcello*, *Colmo de Occello*, et, au XVIe siècle, on voit employer en allemand les noms *Vogel*, *Vogler*, *Vogelsberg*. D'où viennent tous ces curieux « oiseaux » ? Evidemment, le col était appelé à l'époque gauloise simplement *Ouxello*, « la hauteur, le haut passage » ; en roman, le gaulois *ouxello* a abouti au même résultat que le latin *aucellum* (oiseau) ; on a cru avoir affaire, dans le nom de ce col, au mot *aucellum*, et on l'a traduit en *Mons Avium*, *Vogel*, *Vogler*, etc.

Je m'imagine que les choses se sont passées d'une manière analogue dans la vallée du Trient : le col qui menait de cette vallée dans celle de l'Arve (le *col des Montets* actuel) aura été appelé, à l'époque gauloise, *Ouxello*, « la hauteur, le haut passage » ; cet *Ouxello* a abouti au même résultat que le latin *aucellum*, soit à *Oiseau*. Ce nom, n'étant plus compris, a été attaché, plus tard, à un sommet voisin du col (anciennement les sommets ne portaient guère de noms), et, en même temps, il a été « interprété » : *L'Oiseau* étant un drôle de nom pour un sommet, on en a fait un *Bel Oiseau* ».

Tête à Guète. — Prononciation locale authentique mais difficile à rendre : *Tét oe ghyé* — avec *g* dur mouillé, suivi d'une voyelle intermédiaire entre *é* et *i*. — Ne signifie pas : *Tête aux geais*, comme on pourrait le croire : *geai* se dit en patois valaisan *dzi* et *dzé* et non *ghyé*.

Ce *ghyé* est tout simplement la prononciation régionale de mon nom de famille : le bizarre *Tête à Guète* de la carte signifie très clairement : *la Tête au Guex*. (Comparez la *Tête au Veillon*, la *Dent au Favre*, etc.) Chacun sait que ce nom de famille est très répandu en France, dans le canton de Vaud et dans le Valais romand, avec des orthographes diverses. J'ai relevé dans des documents d'archives, en Valais, *Gay* en 1348, *Guey* en 1353, *Guex* en 1373, parfois même *Guez*, *Gués*. Dans un acte de 1373, il est question d'une sentence en faveur de Jeannette Prognat de Salvan contre Jean *Guex* du même lieu.

Je demande aux cartographes de l'avenir de bien vouloir corriger le nom de ce modeste sommet. Que l'absurde *Tête à Guète* redevienne au plus vite la *Tête au Guex* !

Le Meyen. C'est le *Mayen* qu'il faut lire, « pâturage où les vaches séjournent au printemps (en *mai*) et en automne ».

Le Châtelard, « le château ». Ce nom est une relique des fortifications qui barraient le passage aux Savoyards belliqueux et querelleurs. On appelait autrefois cette redoute : *Fort de la Madeleine*.

Le Giétroz est de la même famille que le français *gîte*, « lieu où l'on couche ». Dans le Bas-Valais, *djyètre* prend parfois le sens très particulier des « traces laissées dans l'herbe par l'homme ou l'animal qui s'y sont couchés ».

S'il faut en croire la tradition, *Le Giétroz* serait le berceau de la famille *Guex* ou *Gay*, qui y possédait quelques biens aux

lieux dits : *la Balma, le Crosier et les Combes*. De là seraient sortis les noms doubles en usage encore aujourd'hui : *Gay-Balmaz* (en 1694 *Guès-Barmaz*), *Gay-Crosier* (en 1694 *Guez des Creux*) et *Gay-Descombes*.

Gueula (col de la...). Du latin *gula*, « gueule », c'est-à-dire « couloir étroit ». *La Gueula* était donc à l'origine, non pas le nom du col, mais plutôt du couloir rocheux où le sentier, aujourd'hui modifié, zigzagait avec peine pour atteindre la plaine d'*Emosson*.

Six Jeur, « le rocher de la forêt ».

Emosson et Barberine

Emosson. En 1307 *Musson*, 1324 *Mosson*, « terrain en partie marécageux ».

Le Trémouille (ancien chalet supérieur d'Emosson). N'a rien de commun avec les *Trémouille* de France, qui sont des « lieux où croissent des trembles ». — Jaccard le traduit par « au delà de la *moille*, du marais », ce qui est une erreur. — Un *tremoualyo* est un chalet où l'on « remue », un synonyme de *remointse*. Dans les Alpes françaises, on dit : une *mouande*, et dans la Vallée d'Aoste : *tramouail* et *tramail*. — Est formé des éléments latins : *trans* + un dérivé de *mutare*, « changer ».

Follys (Nant des...), « torrent des «feuillés», des buissons ».

Drance (Nant de...). Prononcez : *Drante*. Voir ailleurs la notice *Drance*.

Les Perrons. Nom de sommet employé depuis fort longtemps, puisqu'il figure dans un acte de 1307 : « *usque ad chantellum dou Perron* ». Signifie : « sommet rocheux ».

La Rija, « raie », c'est-à-dire « fissure, défilé, gorge ». (C'est là qu'est établi le barrage.)

Barberine. En 1294, *Barberina* ; en 1307 et 1324, *Barbarina*. Si ce nom a été donné à l'origine soit au hameau savoyard, soit à l'alpage, il doit être un dérivé, par le suffixe *anus*, du gentile romain *Barbarius* et signifier « le domaine de B... ».

En 1242, le métral (président) de Salvan, Pierre-le-Jeune, réussit à se faire céder par l'abbé de Saint-Maurice, moyennant redevances, l'alpage de Barberine et porta, comme nom de famille, le nom de sa propriété. Ses descendants vivaient encore

en 1435, puisqu'un *Rolet Barbarin*, de Salvan, fut accusé d'hérésie et condamné à une pénitence de sept ans à l'abbaye de Saint-Maurice.

A Genève, prononcez : *a dzenèva*. Nom de l'emplacement de l'ancienne cabane, construite en 1898 par le Club alpin suisse et submergée en 1925. — C'est peut-être un souvenir de la cession de Barberine à des Salvanins par Guy et Thomas Tavel, citoyens de Genève. L'acte de 1294 a été publié dans les *Mémoires et documents de la Société d'histoire de la Suisse romande* (tome XXX, p. 450).

Nant du Poteau (*Peteau* sur la carte S.). A Finhaut on prononce : *Poteau* ; à Salvan : *Potêu*. — Doit être apparenté à *poteu* (Bagnes), qui signifie « impasse où s'engagent les chèvres ». — Comparez *Poteu du Mio*, à l'est de Derborence.

Fontanabran (Pointe de...). Le nom de cette sommité lui vient du plateau qu'elle domine et où se trouvent un petit lac et de belles sources. Jaccard croit y reconnaître un mot gaulois *bren*, *bran* (?), « ordures, excréments » et traduit *Fontanabran* par « source boueuse, limoneuse ». — Je préférerais de beaucoup l'interprétation suivante : *Fontaine à Abram*. Ce nom d'Abraham se retrouve dans d'autres lieux-dits : *En Combe Abram* (Ollon), *Le Champ d'Abram* (Grône), etc.

Arête de Léchaux. Nom défiguré par la carte. Il faut lire *Les Chaux* tout court, dont chacun connaît la signification.

Tour Sallière. Nom très ancien d'étymologie obscure. Dans des actes de 1438 et 1572 : *Turris Salliet* ; en 1780 *Tour Saillet*.

Mont Ruan. Si les Valaisans l'appellent *Mont Rouyan*, les bergers de Sixt (Haute-Savoie), qui le connaissent mieux et l'ont, je pense, baptisé, lui donnent le nom de *Mont Rouan*. Cela autoriserait l'hypothèse : *Mons ravidanus*, « mont gris, mont noir et blanc ».

Têta perfia. J'ai entendu à Emosson un nom un peu différent : le *Sé parfiâ*, « le rocher percé », où l'on retrouve cette correspondance d'une *f* patoise avec le *c* français, trait caractéristique des patois bas-valaisans et savoyards.

La Feniva. Selon Jaccard, dérivé de « fin » (?).

Les Bletteys. Nom fréquent qui signifie habituellement « lieu où croît la *blêta* », herbe piquante des hauts pâturages, que les botanistes appellent *festuca ovina duriuscula*. C'est l'*œudena*

de l'Entremont. — Toutefois, un autre mot patois, *bleta*, a le sens de motte de terre gazonnée.

Bas des Cavales. *Bas*, « col ». — Quant à *Cavales*, j'hésite à le traduire par son équivalent français. A rapprocher de *col du Clot des Cavales*, près de la Meije.

La Veudale. Le latin *vallicella*, « vallon, petite vallée » (en italien : *vallicella* et en vieux-français : *vaucele*), est certainement l'origine de *Vuzelle*, *Vaucelle*, *Vauchelle* (France); de *Vugelles* (Yverdon), dont on connaît les formes historiques anciennes : *Vouzala* en 1228, *Vougella* en 1403 ; de *Vogelle* (Savoie), prononcé *Vodzale*. — Je crois bien qu'il en est de même pour *la Veudale* d'Emosson, et pour celles de Champéry et de Martigny-Combe, comme aussi pour les nombreuses *Vaudallaz* et *Vudalle* vaudoises et fribourgeoises, et même pour les *Veuvailles* de la Vare. Le *vallicella* primitif, passant au cours des âges par les prononciations *vouzale*, *veuzale* et *veuthale* (avec *th* anglais) a abouti à ces doublets *Veudale* et *Veuvailles*. Le *th* anglais, plus anciennement simple *z*, a évolué dans nos patois vers deux sons voisins *d* et *v*.

Exemples :

onze	devenu	onde et onve
douze	»	dode et dove
Ouzon (1332)	»	Audon (Ormonts)
Vizy (1471)	»	Vidy (Lausanne)
Eusanna	»	dans la prononciation locale Euvanne
Anzeinda	»	dans la prononciation locale Anvinde
*vauzaire ¹	»	vaudaire et vauvaire

Je crois donc, sauf meilleur avis, que *Veudale* signifie « petite vallée », ce qui confirme l'hypothèse que formulait, guidé par un sûr instinct, mon ami et excellent informateur

¹ On sait que **vallesaria*, « (vent) de la vallée », c'est-à-dire « du Valais », après avoir été **vauthaire*, a évolué en « vaudaire » et en « vauvaire », prononciation du Bouveret et de Saint-Gingolph. — Lire, dans les années 10, 13 et 14 du *Bulletin du glossaire des patois de la Suisse romande*, la très brillante analyse étymologique du nom de ce vent qu'ont faite MM. Louis Gauchat et Ernest Muret, professeurs aux Universités de Zurich et de Genève.

des Marécottes, M. Denis Coquoz, bien que ce mot n'existât plus dans le patois de Salvan. Les *vaudai*, « sorciers », qu'invoquait Jaccard, doivent battre en retraite devant cette interprétation, que confirme partout, d'ailleurs, la configuration des lieux. L'*Atlas topographique de la Suisse* a commis une erreur en donnant ce nom à un « sommet » : le point 2493, qui domine la « petite vallée » où les vaches d'Emosson viennent prendre de bons « diners », devrait être baptisé, si l'on veut : *Pointe de la Veudale*.

Arvassey. Un mot gaulois désignant le pin arole (et d'autres espèces de conifères) était **arwa* (d'où l'allemand *arve* ; le dauphinois *ervo* ou *auvo*) ou le diminutif **arulla* (d'où *arola*). J'imagine que *arva* a aussi existé en Valais, et qu'on en a dérivé *arvasse*, « arole rabougri », et **Arvassey*, « bosquet d'aroles rabougris ».

De Gueuroz aux Jeurs

(Rives droites du Trient et de l'Eau-Noire)

Gueuroz. En 1864, Eug. Rambert écrit : *Gueuroz*. La carte Dufour : *Les Jeurs*, en 1875. De 1900 à 1920 environ, on lit sur la carte Siegfried *Guerra*. Prononciation locale : *gheyure*, que je traduis par « gorge » comme les *gure*, *djyure*, *guraz*, etc., que l'on rencontre ailleurs.

Scinglio. Nom fréquent sous des orthographes diverses. *De cingulum*, « ceinture », soit « vires gazonnées ».

Jeur Bourleya, « forêt brûlée » (à la suite de quelque incendie et non pour des défrichements).

La Tailla, dérivé de tailler ; « taillis » dans le sens de clairière.

L'île a tsamô, « l'île au chamois ».

Le Tsatelan, « propriété du « châtelain » ou grand-juge » (clairière sous la *Crettaz*).

La Crettaz, « crête », latin *crista*.

Le Revi, « revers » (terrains orientés au nord-ouest).

La Cerniat, voir plus haut *Cergneux*.

La Soulze. Prononcez *Choutse*, qui représente la forme plus française *suche*, d'un radical prélatin *suc*, signifiant « hauteur ».

rocheuse arrondie », ce qui convient parfaitement à notre *Soulze*. Notice plus développée ailleurs.

Planajeur (voir même nom, plus haut).

Litroz, mieux : **L'Ûtro**. En 1342 *Lestrio* (orthographe contestable), anciennes cartes *Leytroz*. Le patois *Ûtro*, *Ûtro*, « devant de la grange, aire, puis logement, maison », du latin *exterum*, a la même origine que le français *les êtres*, latin *extera*.

La Preisa, latin *prehensa*, « la prise ». En patois vaudois et valaisan, signifie « récolte », plus souvent « domaine *pris* sur les terrains communaux ».

Le Maupas, « mauvais pas » (sur l'ancienne route de Trient au Châtelard, au-dessus de la Tête-Noire).

Le Fayat, « lieu où croissent des hêtres, des foyards ou fayards » (dérivé du latin *fagus*, « hêtre »).

Le Troulero vient du nom d'une famille valaisanne, aujourd'hui éteinte : *Trollere*, *Trolero*. En 1380, un nommé *Trolero* figure dans la liste des habitants des Jeurs. Un de mes vieux amis de Trient prétendait un jour expliquer *Troulero* par *trou du larron*. « Autrefois, me disait-il, demeurait en ce lieu un seigneur qui, jouissant du « droit d'épave », multipliait les morts « fortuites » sur la route, afin de s'emparer des vêtements et valeurs trouvés sur les cadavres de ses victimes. » Cette histoire me paraît trop ingénieuse.

Les Jeurs. En 1351, *les Jours*. Prononcez *djyeu*, « les forêts, les bois ».

Le Cretton. Nom de famille très répandu dans la région de Trient et des Jeurs. — Diminutif de « crêt ».

Le Vané à l'Aleman, « rocher à Allaman », nom d'une famille fixée aux Jeurs, au XIV^e siècle.

Balacomba. Écrit de la sorte dans un document de 1351, « belle combe ».

Le Molard, « colline, butte, éminence arrondie ».

Les Preises. Voir plus haut *la Preisa*.

Les Lantzes. N'a rien de commun avec les *Javanchex*, *lavintzié*, dérivés d'avalanche. Vient d'un mot prélatin *lanca*, qui signifie « prairies en pente » et parfois « couloir rocheux ». (En patois vaudois : *lanche*. C'est l'orthographe des cartes actuelles.)

Catogne (alpage de...). Le même nom désigne un autre alpage et la montagne bien connue qui le domine (région de

Champex). Bridel dit qu'en Valais une hotte est parfois appelée *catogne*. Je crois que c'est une erreur, mais l'étymologie reste obscure pour moi.

Les Esserts, « terrains défrichés », dérivé du verbe *essarter*, latin *ex-artare*, « éclaircir (un bois) ».

Sur le Sex, « sur le rocher ».

La Ména, « la mine ». (Ancienne mine de fer.)

La Treutse à l'Aille. Prononcez *Treutse à l'Aye*, « truche à l'aigle ». *Truche* veut dire « sommet rocheux ». Bridel le traduit à tort par « cavité, fissure de rochers où nichent les cornilles ». Il prend des formes très diverses qui sont étudiées en détail dans un autre chapitre.

De la Tête-Noire au glacier des Grands

(Rive gauche du Trient)

La Jeur, « la forêt ».

La Birla. Le latin *berula*, vieux-français *berle*, « cresson de fontaine », explique les noms *Bierlaz* (Ormons), *Berletta*, *Berley*, etc. Cependant, dans la Vallée du Trient, le patois n'emploie plus la forme *birla*, très vivante ailleurs, à Hérémece par exemple.

Les Revenettes, mieux : *Revouinettes*, « petits éboulis », dérivé de *ruina*.

Le Praillon, « le petit pré ».

Le Peuty. Même nom que les *Peutex* (Marécottes) expliqué plus haut.

Le Lavanché. Même nom que le *Lavanchex*, « couloir d'avalanches ».

La Chenaletta, « ravin en pente très déclive où coule un ruisseau ». Diminutif de cheneau, chenal.

Les Tseppes, du latin *cippas*, « souches, troncs ». (Voir plus haut *Tseppelets*.)

La Carrayè, « la carrée » ; latin *quadrata*.

Van et Vannelot, « sommet rocheux ». Comparez les *Vanils* (Gruyère), *Vanels*, etc.

La Coûta, « la côte, le coteau ».

Nant noir, « torrent noir », à cause de la nature du terrain (schistes ardoisés).

Croix de Fer. En juillet 1791, un jeune Zurichois de vingt-quatre ans, Jacob Escher von Berg, y perdit la vie à la suite d'une chute dans un précipice. Une *croix de fer* y fut élevée en souvenir de cet accident mortel. Elle a disparu depuis longtemps.

L'Arolette, « petit arole ». Sur d'anciennes cartes Siegfried, on pouvait lire : la *Rolletta* !!

Balme (col de...). Le grand alpage de Balme, sur territoire savoyard, a sans doute donné son nom au col voisin. *Balme, barme, baume* signifient, on le sait, grotte, rocher surplombant. Mais je pense qu'ici c'est le nom de famille très connu « *Balmat* », qui fut donné au pâturage.

L'Eudeï ou **Odeï**, en 1336 *Oudeys*. De très notables différences dans la prononciation locale actuelle de ce nom et l'absence de formes anciennes claires m'interdisent de proposer ici une hypothèse.

Bois Magnin, « bois de *Magnin* » (nom de famille, dont l'origine doit être le nom commun : *magnin*, « retameur, hongreur »).

Tsanton des Aroles. *Tsanton* ou *chanton*, forme patoise de *canton*, a le sens de « monticule ».

Les Herbagères, prononcez : les *herbadzire*, « herbages, pâturages ».

Plan des Cercles (nom des chalets que la carte Siegfried appelle par erreur les *Petoudes d'en bas*). Prononcez *çarhles*, avec un *h* bagnard. On y exploitait autrefois de beaux mélèzes dont on faisait des *cercles* pour la boissellerie.

La Remointze, « chalet où l'on remue », quand on change de pâturage. Synonyme de *tremoualyo*, expliqué plus haut. — Dans un acte de 1306, ce joli mot patois est bizarrement latinisé sous la forme *remuamentum*. L'étymologie doit être *remutinca*.

La Dzornevetta. Aujourd'hui, nom d'un torrent, émissaire du Glacier des Grands et affluent du Trient. — Diminutif de *dzorniva*, qui signifie « journée », mais dans le sens de « repas quotidien du troupeau ». *Dzornevetta*, « petite journée », désignait donc à l'origine un morceau de pâturage où le troupeau ne trouvait qu'avec peine sa nourriture d'un jour. Plus tard, le torrent a pris le nom du terrain avoisinant. — A Emosson et à Emaney, ce même nom de *Dzornevetta* est employé pour désigner un morceau de pâturage où le troupeau n'a qu'une « petite journée », c'est-à-dire un médiocre repas journalier.

Chose curieuse : à Emaney, c'est aussi un lieu voisin du torrent, à l'entrée du pâturage.

Plan Foyer. Prononcez *foyi*, « plan feuillé », c'est-à-dire : « des buissons ».

Les Grandes Autannes ou Grandes Outannes. Prononcez : *Outâne*. Aujourd'hui nom d'un sommet situé à la frontière franco-suisse, à la limite supérieure de la « montagne » des *Grands*. Sur les cartes françaises, on lit les *Hautes Autannes*. C'est bien à tort qu'on a donné ce nom de *Grandes Outannes* à un sommet : il appartenait autrefois à tout le pâturage appelé aujourd'hui *les Grands*. En effet, il avait sur la rive gauche de la Dzornevetta *les Grandes Outannes* (actuellement *les Grands*), et sur la rive droite *les Petioudes Outannes*, devenues plus tard *les Petoudes*, tout court.

Quant au mot *outannes, autannes*, je le considère comme la forme prise, dans plusieurs patois valaisans, par l'adjectif latin *augustanae*, « du mois d'août », qui accompagnait les mots alpes ou « montagnes ». Il a pris le sens de pâturages où les vaches paissent en août, au milieu de l'estivage. En Gruyère, près de la Dent de Brenleire, le même mot s'orthographie *Oussannes* ou *Outhannes* (avec *th* anglais. — En 1459, *Ostan-naz*). Ailleurs, c'est *Ottanes, Otane* (dont *Tsarmotane* ou Chermontane est un composé), ou encore, au masculin, *Autan, Otans, Outans*. — Une forme provençale de même étymologie, *avousten*, signifie : qui fleurit et mûrit en août.

A propos de cette forme *autanne*, je voudrais signaler au passage l'inexactitude de nos cartes pour deux noms qui y sont apparentés :

1. En 1868, la carte du C.A.S. appelle **Composana** le chalet supérieur de Tracuit, sur Zinal. La carte Siegfried de 1906 porte *Combasana*. Celle de 1925, *Composana*. Enfin, le Guide des Alpes valaisannes de Dübi, de 1922, écrit : « Chalet de *Combasana* ; *Composana* pour les habitants de Zinal. » Pourquoi tant d'hésitations et de contradictions ? — En février et mars 1930, à ma demande, M. Eugène Monod, rédacteur à Sierre, a bien voulu faire une enquête sur place. En voici les résultats très précis, dont je le remercie vivement : à Chandolin, on prononce *Comp* — *ôthane* (avec *th* anglais et *an* légèrement nasal) ; à Ayer, *Comp* — *ohane* (avec *h* aspirée). Or, on sait que dans les patois d'Anniviers et d'Hérens, un *st* latin entre voyelles

devient soit *th* anglais, soit *h* aspirée. (A Evolène, le nom de la ville d'Aoste, en latin *Augusta*, se dit *Otha*, avec *th* anglais.) Donc, ce *Compôthane*, que nos cartes pourraient orthographier de la sorte, représente une forme primitive *Cumba augustana*, « Combe d'août ».

2. On connaît, sous le col de Torrent, le charmant *lac de Zozanne*. Jaccard l'explique ainsi : lac de la *chaux saine*. C'est faux. *Chaux* de dit *tsâ* ou *châ* dans cette région, et *saine* aurait la forme *châna*. — Écoutons les prononciations locales, que M. Monod a bien voulu noter. A Grimentz, on dit : lac des *Ohane* (*h* aspirée et *an* nasal). Le cadastre porte *Ohande*. On entend aussi : *Ojane* (*an* nasal). Là encore, derrière ces prononciations locales si particulières, le linguiste reconnaît un *st* latin entre voyelles, donc une forme primitive *augustanae*, qui est celle de nos *outannes*, *autannes*, etc.

Enfin, il est intéressant de noter que ce nom du mois d'août se retrouve dans celui d'un alpage de Moiry : *Fêta d'août* ; dans un lieu-dit situé à l'est du Grand-Chavalard, *Luy d'août* ; dans le curieux hybride romano-germain : *Autannazgrat*, près du glacier du Wildstrubel ; dans les *Augstbord* et *Augstkummen* du Valais allemand. Ce dernier a exactement le même sens que *Compôthane*, « combe d'août ».

Aux yeux des alpinistes, ce sont là, j'imagine, les plus beaux reflets de la gloire du grand Octave-Auguste, Imperator de Rome.

Des noms des autres mois de l'année, *mai* seul, dans son dérivé *mayen*, joue un rôle assez important dans la toponymie de nos Alpes.

Pointe des Grands. — Javelle l'appelait *Calotte aux chamois*.
Les Pesseux, « pissoirs, petites cascades ».

De Litroz au Plateau du Trient

(Rive droite du Trient)

Les Daillé rotè, « les pins rompus ».

L'Agreblo, « le houx » ; latin *acrifolium*.

Paneyrossa. Nom des pierriers et parois sud de l'Arpille. Peut-être latin *pannella russa*, « paroi rouge », à cause de la couleur des rochers.

Forclaz (col de la...). Autrefois *Mont Forclaz*. Latin *furcula*, « petite fourche », c'est-à-dire « petit col ». Prononcez : *Forcle*.

Le Fort. Ce nom est une relique de la redoute et de la muraille percée d'une porte, dont de Saussure vit encore quelques ruines, à quelque cinq cents mètres de la Forclaz, sur la route qui conduit à Trient.

Les Crottes du Fort, « les grottes, les tranchées du Fort ».

Les Plines, « les plânes ou érables » (un peu plus bas, sur la même route).

Le Biolley, « lieu où croissent des bouleaux ».

Le Gilloz. Prononcez *Dzilio*. Comme les deux suivants, nom d'un quartier de Trient. Probablement nom de famille. Un acte de 1348 mentionne des *Gilliot* dans cette région.

Le Tissot. Autre nom de famille, cité en 1351 déjà. C'est l'équivalent du français *tisserand*.

Le Planet, « le petit plan », c'est-à-dire « le petit plateau ».

Le Trient. En 1298 *Triens*. — Prononciation actuelle *Treyein* (avec e muet). A l'origine, nom du torrent, puis de la vallée, enfin du village. Remarquez que le *Triège* s'est longtemps appelé *Petit Trient*.

Jaccard croit y reconnaître le mot *trident* et ne tient pas compte du fait que *le trident* se dit en patois de la région : *la trin*. Puis il rapproche notre *Trient* du nom de la ville italienne *Trente* (latin *Tridentum*), que les Allemands nomment *Trient*. Cette hypothèse ne me satisfait guère, cherchons autre chose.

Quelle est la caractéristique de ce cours d'eau ? Qu'est-ce qui, de tous temps, a dû frapper l'imagination des hommes qui le franchissaient entre Vernayaz et Martigny ? Sans aucun doute, c'est la gorge profonde de plus de deux cents mètres qu'il s'est creusée ; c'est le travail patient de ses eaux qui ont usé, broyé, frotté les roches cent fois millénaires. Or, une racine indo-européenne : *tr, trei, tere*, renferme cette idée de broyer, creuser, user, perforer, affaiblir par le frottement. C'est elle qu'on retrouve en grec dans les verbes *teiro, tribo, truo*, dans les adjectifs *têrus, terên* ; en latin dans le verbe *tero* (participe passé *tritrus*), dans la préposition *trans* ; en celtique dans l'adjectif moyen-irlandais *treith, triath*, « usé, affaibli, faible » ; en français dans *taret, tarière*, et jusque dans les mots savants modernes : *triturer, détritrus, détriment*, par exemple.

Par conséquent, j'avais imaginé une forme primitive **Tritincus*, formée de la susdite racine : *Trit*, suivie du suffixe *incus*, que les Celtes et les Gallo-romains avaient hérité des Ligures et qui se retrouve, le plus souvent au féminin : *inca* (d'où *entze*, *intze* de *Navisentze*, *Printze*), dans un grand nombre de noms de rivières. Ce **Tritincus* latin aurait été un adjectif, accordé en pensée avec un substantif masculin : *rivus*, « torrent », ou *fluvius*, « fleuve ». Et j'avais conclu : *le Trient* pourrait signifier : le cours d'eau qui broie, qui use, qui creuse profondément son lit.

Mais, si fier que l'on soit d'une hypothèse qui paraît plausible, on conserve toujours quelques doutes. Aussi, dans mes perplexités, me suis-je adressé à M. le professeur J. U. Hubschmied (Kusnacht, Zurich), un des meilleurs connaisseurs de nos noms de rivières suisses, souvent si anciens. Avec sa complaisance habituelle, il a bien voulu me donner une réponse d'un puissant intérêt. La voici :

« En Suisse, les noms des rivières de quelque importance sont d'origine préromane, celtique. Et les Gaulois qui les ont nommées n'avaient pas la mentalité rationnelle de l'homme moderne : ils dénommaient les rivières moins d'après leurs traits caractéristiques qui tombent sous les sens, que d'après les êtres fantastiques dont ils peuplaient, animaient toute la nature et, plus spécialement, les eaux. Un très grand nombre de noms de rivières d'origine gauloise remontent à des noms gaulois de dieux et de déesses qu'on se représentait sous forme humaine (par exemple *Mâtrona*, « la mère » = *Marne*, *Meyronne*), ou sous forme d'animaux (parfois d'animaux fantastiques) : par exemple gaulois **garu* (= latin *grus*, « la grue ») d'où *Ger*, *Gier*, ou avec un élargissement — *no* — : **garuna*, *garunna*, « la grue », d'où *Garonne*, *Gironde*, etc. Ces démons étaient censés hanter les fleuves.

Chez les Grecs, *Triton*, fils de Poseidon, est un dieu puissant de la mer, mais aussi le nom de plusieurs rivières, ruisseaux, lacs. Le radical de *Triton* se retrouve chez les Hindous et chez les Celtes : en indien, *Tritas* est un dieu des eaux ; en irlandais, le nom du dieu est devenu le nom de la mer : *triath* (d'une forme plus ancienne **trijatôn*).

Je suppose que le *Trient* remonte à un dérivé gaulois de ce



(Cl. O. Nicollier)

CHALET DU VEISEVEI

De gauche à droite, Ecandies, Pointe d'Orny et Glacier du Trient

radical *trît* ou *trijat* — : à une forme **Tritentios* ou **Trija-*
tentios, nom d'un dieu qui hantait la rivière. »

Cette belle hypothèse, où la poésie s'allie à la psychologie la plus fine et à la science la plus solide, est sans aucun doute préférable à la mienne, et je l'adopte sans hésiter, puisqu'elle assigne à mon vieil ami, le *Glacier du Trient*, une si noble parenté. Elle doit réjouir les mânes de Javelle.

L'Argny. Peut-être du latin *arenarium*, « lieu où le torrent dépose beaucoup de sable ».

Les Tseudanes. Les anciennes cartes portaient : *Zeu d'Anni* ! — Nom fréquent sous diverses formes : *Chaudanne*, *Choudanna*, *Tschudane*, et, dans la partie autrefois romane du Valais allemand actuel, *Galdene*. Du latin *caldana*, dérivé de *calidus*, « chaud ». Désigne des « sources profondes, assez chaudes pour ne pas geler en hiver ».

L'Ourtie, « chalet des orties ».

La Lys, ou mieux : *la Luy*, autre forme de *louè*, expliquée ailleurs.

Le Vaisevey. Même nom que les *Veisivi* et *Vasevay* expliqués ailleurs, « alpage pour jeune bétail ou vaches sans lait qui ne « portent » pas ». — Latin *vacivum*, « vide » + le suffixe *arium*.

Becca rionda, « *Pointe Ronde* ».

Proz Zon. Prononcez **Prô dzon**. Autrefois nom des hauts gazons des « montagnes » de Bovine ou de la Lys. Latin *pratium summum*, « le pré d'en haut ». (*Dzon* est l'équivalent du bagnard *hlon* et du valdôtain *çon*.) Aujourd'hui, nom d'un petit sommet.

Arpette (Fenêtre d'...), « petite alpe ».

Ecandies (Pointe et col des...). Nom de toute la chaîne qui s'étend de la Fenêtre d'Arpette à Orny, déformation de *Econdouè*. Ancien participe passé du vieux verbe *escondre* (latin *ex condere*), « cacher, disparaître, s'enfoncer ». — Jaccard le fait venir du verbe *éconduire* et lui donne le sens de pâturage avec des canaux d'écoulement. Cette explication est sans valeur.

Les noms suivants sont des créations toutes modernes :
Aiguilles Dorées, qui se décomposent comme suit :

a) **Tête Crettex**. Première ascension 1876, par Javelle, Edmond Béranek et Maurice Muret, sans guide.

- b) **Aiguille Javelle.** Première ascension 6 août 1896 par les guides Onésime et Adrien Crettex, conduisant M. Egon Hessling.
- c) **Le Trident.** Première ascension probable par Valère A. Fynn et William J. Murphy, 30 août 1892.
- d) **Tête Biselx.** Première ascension 4 juillet 1882 par Albert Barbey, qui donna à ce sommet le nom d'un de ses guides : François Biselx. Le nom de l'autre, Henri Copt, fut donné à la brèche d'accès, d'où :
- e) **Col Copt.**
- f) **Aiguilles Penchées.**
- g) **Aiguille de la Varappe.** Chacun connaît l'origine de ce mot qui a eu une fortune singulière.
- h) **Aiguille de la Fenêtre** (de Saleinaz).
Fenêtre de Saleinaz. Nom du Val Ferret. A étudier une autre fois.
- Grande et Petite Fourche — Tête Blanche — Col Blanc.**
Col et Aiguille du Tour. *Le Tour* est le nom d'un hameau savoyard qui n'appartient pas au bassin du Trient.
- Aiguille Purtscheller.** Première ascension 17 juin 1890 par l'alpiniste autrichien Ludwig Purtscheller, qui l'effectua tout seul.

* * *

Arrivé au terme de cette longue étude, je constate que la proportion des points d'interrogation et des hypothèses fragiles y est considérable. Mais prétendre à davantage eût été présomptueux.

Chapitre II

LE VAL DE BAGNES

C'est une longue étape que celle qui part de Martigny pour aboutir à Chanrion. Elle paraîtra moins interminable si nous la parcourons en piéton flâneur et curieux de toutes choses, et même si nous y ajoutons quelques incursions ou digressions dans les vallées latérales, vers le Mont Fort et vers les alpages dominant la vallée. Mais nous négligerons un peu les flancs de la rive gauche de la Drance, au-dessus de Champsec et de Lourtier : votre guide en connaît mal la topographie et la toponymie.

Aux noms inscrits sur la carte, nous en joindrons un certain nombre recueillis dans la tradition orale principalement, où apparaissent le mieux les particularités du patois bagnard, aujourd'hui fortement entamé par la concurrence du français. Pour donner de ce dialecte original et archaïque une idée approximative de ce qu'il était dans sa pureté, je transcrirai ci-dessous quelques formes notées il y a soixante dix ans par l'éminent linguiste J. Cornu (*Phonologie du bagnard*, dans *Romania* 1877, p. 369-427), au Châble, le chef-lieu de la très grande commune de Bagnes.

Latin	Français	Bagnard
<i>lanam</i>	laine	<i>âna</i>
<i>linguam</i>	langue	<i>inwoua</i>
<i>liberum</i>	libre	<i>ibro</i>
<i>laricem</i>	larze (mélèze)	<i>arjè</i>
<i>lacrimam</i>	larme	<i>êgrema</i>
	(Chute de l'l initiale ¹ .)	etc., etc.

<i>colare</i>	couler	<i>coâ</i>
<i>mulittum</i>	mulet	<i>mouet</i>
		etc.

(Chute fréquente de l'l entre voyelles ¹.)

<i>sabulum</i>	sable	<i>chabla</i>
<i>rosam</i>	rose	<i>roûja</i>
<i>prehensam</i>	prise	<i>preyja</i>
		etc.

(La consonne *s*, dure ou douce, est très souvent remplacée par *-ch* et par *-j*. Mais elle s'entend dans les sons composés *ts*, *st*, *sp*, etc.).

<i>avenam</i>	avoine	<i>aêna</i>
<i>crepare</i>	crever	<i>creâ</i>
<i>revidere</i>	revoir	<i>ryère</i>

(Chute de la consonne *v* entre voyelles. Il y a cependant aujourd'hui une tendance très forte à restituer le *v* intervocal.)

<i>cor</i>	cœur	<i>tyèu</i>
<i>cubat</i>	couve	<i>tyèuve</i>

(*K* ou *c* dur devient *ty*.)

<i>grandem mercedem</i>	grand merci	<i>gran machin</i>
<i>nidum</i>	nid	<i>nin</i>
<i>tenere</i>	tenir	<i>tenin</i>
<i>venire</i>	venir	<i>venin</i>
?	Fionnay	<i>Fionnin</i>

(L'*i* final du français devient *in*, et chute de l'*r* finale des infinitifs.)

¹ Cependant il y a de nos jours une forte tendance à la restitution de l'l initiale et intervocale.

Français	Bagnard
jeune (fille)	<i>dzouéna</i>
rouge	<i>rodzo</i>
jour	<i>dzo</i>
jeu	<i>djoua</i>

(Le *j* ou *g* doux français devient *dz* et *dj* en bagnard.)

Enfin le bagnard fait un emploi très fréquent d'un son inconnu du français moderne, une fusion du *ch* allemand de *ich* avec le *gli* italien de *figlio*, donc une sorte de *chlye*. Ainsi, les mots français « cinq cent cinquante-cinq médecins » se prononcent en bagnard : *Chlyin chlyan chlyincante chlyin mède-chlyin*, — « clef » *chlyo*, — « flamme » *chlyanma*, — « Drance » *Dranchlye*, — « souffle » *chochlyo*, — « fleur » *chlyèu*, etc, etc.

De Martigny au Châble

Martigny (en allemand *Martinach*), du latin *fundum Martiniacum*, « domaine de *Martinus* ». Ce nom, qui est le troisième qu'a porté cette localité au cours de sa longue histoire, doit être postérieur au Ve siècle après J.-C. — En France, il y a une douzaine de *Martigny*.

La Drance (prononciation bagnarde : *Dranchlye*). En 972 *Dranci*. Nom de plusieurs rivières alpines, trois en Valais, deux dans le Chablais, et un torrent à Emosson. Doit être apparenté à *Durance*, autrefois *Druentia*, qu'on est tenté d'expliquer par le gaulois *-dru*, « sapin » + le suffixe *-entia* ou *-antia*, soit « rivière de la vallée plantée de sapins », ¹ hypothèse très intéressante que m'a suggérée M. J. U. Hubschmied, *in litt.* 8 octobre 1930. — Le linguiste Kretschmer y voit le participe féminin d'un verbe de la racine *-dru*. (*Glotta* 14. 88.)

¹ « Dans les noms de plantes, les déplacements de sens sont fréquents. Tel type primitif (*dru*, par exemple, *Réd.*) désigne ici le chêne, ailleurs le pin ; tel autre, le sapin et le tilleul, ou encore le chêne, et le mélèze. Il est vraisemblable que ces prototypes signifiaient « arbre » ou même « bois, forêt ». Puis, pour des raisons historiques ou géographiques, ils se sont spécialisés et ont alors désigné un arbre important. — On sait qu'il en a été de même pour les noms des parties du corps humain. » J. Vendryes, *Le Langage*, p. 238 sqq.

Le Brocard, nom d'une famille valaisanne.

Le Borgeau, « le petit bourg ».

Les Valettes, « les vallons ».

Bovernier (prononcez *Bouvarnié*), en 1228 *Burgi Vualnery*, « bourg de Warner », nom d'homme germanique, devenu en France *Garnier*, et chez nous *Warnery*.

La Monnaie, en 1800 *la Monnia*, vient peut-être des gisements de plomb vaguement argentifère autrefois exploités en ces parages. — Mais, en Italie, nombre de localité dites *Monea*, *Moneda*, *Moneya* étaient des postes de péage, où les droits se payaient en « monnaie ».

Les Trappistes. En 1794, des religieux français, chassés par la Révolution, s'étaient fixés tout d'abord à Saint-Pierre de Clages, d'où une épidémie les fait fuir ; ils s'installent au bord de la Drance, donnent asile à une princesse de Condé, mais doivent se disperser à l'arrivée des troupes du Directoire, en 1798.

Sembrancher. Comme le *Saint-Brancher* de Saône et Loire, vient, après de multiples déformations, de *Saint-Pancrace*, à qui fut dédiée, au XII^e siècle, une chapelle démolie en 1602. L'orthographe officielle d'aujourd'hui est absurde.

Vollège, en 1178 *Villezo*, en 1272 *Vilagio*, en 1602 *Vuège*. Selon Jaccard, de *villaticum*, « village ».

Le Merdenson, torrent souvent chargé d'une « boue noirâtre comme des excréments ». Nom de nombreux torrents de même caractère.

Villette, lat. *villa + itta*, « petite ferme ».

Bagnes, nom de la commune. En 1150 *Baignes*, *Baines*, *Baignes*, *Baignies*, en 1170 *Bagnes*. Il y aurait eu en cette région, au moyen âge, une source curative très fréquentée, mais disparue depuis sous un éboulement, s'il faut en croire le doyen Bridel ; d'où l'étymologie *balneas*, « les bains ». Mais, pour d'assez bonnes raisons, on a proposé aussi *Bannias*, accusatif pluriel féminin du gentilice latin *Bannius*, soit « les terres de *Bannius* ».

Le Bou d'arzile, nom d'un « bois en terrain argileux ».

Le Battintèl, « le moulin à fouler le drap ou le cuir ». (En 1850, il y en avait trois à Lourtier.)

Le Châble, « dévaloir pour les bois abattus ».

Verbier et ses environs

Verbier (pron. actuelle *Varbié*), en 1271 *Verbyer*, 1287 *Verbiez*, 1290 *Verbyez*, « vers les bissez » me semble-t-il, bien que l'r finale fasse difficulté.

Le Pâquier (pron. *patyé*), « pâquis, pâturage » et, à Bagnes, « troisième coupe de foin ».

Niforchier (pron. *nifortsi*), formé de [*i*]n i *fortsi*, « aux fourches », c'est-à-dire « à la bifurcation des chemins » ; identique au français *fourchis*.

Les Esserts, « terrains défrichés, coupe rase ».

Pierre à Voir (pron. *pyera[v]oua*). Vers 1800, Bridel écrivait presque correctement *Pierravoaz* ; du lat. *petra acuta*, « la pierre aiguë ». Au Levron, on l'appelle *la Becca*, « la pointe ».

Les Grands Plans. Nom d'un alpage où il y a « de grandes terrasses, de grands plateaux » et qui compte une quinzaine de *remountse* ou « rechanges », par ex. : **les Maraîches dessus et dessous**, « terrains marécageux » ; **le Cœur** (pron. *tyeu*), « le col » ; **le Creusa**, « le creusé » ; les **Apis**, où l'l initiale est tombée, soit : *les Lapis*, « oseille sauvage des Alpes », du latin *lapathium* ; **la Saunaire**, déformation graphique de *dzeu neire*, « forêt noire », c'est-à-dire « de sapins » ; **les Tsantons**, « les monticules »¹.

La Croix de Cœur (*dou tyeu*), « du col ».

Jeur frêda, « forêt froide ».

Vatzeret et Vatzeresse, « lieu où paissent les vaches ».

Voici les noms de quelques-unes de leurs *remountses* : **Chalet Luisier**, nom de famille : **Etiertze d'en bas et d'en haut**, dont j'ignore la signification ; **Aux Ruinettes**, « aux éboulements » ; **Chalet des Mouches** ; **Aux Toues d'en haut et d'en bas** ; l'l entre voyelles est tombée, donc **Toules**, « plateaux, terrasses gazonnées » ; **Chalet Vieux** ; **Entre les Rayes**, « entre les bissez ». (K. Suter, *op. cit.*)

Dans la même région, relevons deux noms intéressants : **Iz Au**, « aux alpes » ; *au* est une forme, aujourd'hui tombée en

¹ Ces noms ne figurent pas sur les cartes. Je les donne dans l'orthographe d'une intéressante étude de M. Karl Suter, *Le relief en rapport avec l'exploitation des alpages du Val de Bagnes*. (*Bulletin de la Murithienne*, fasc. LX, 1942-1943.)

désuétude, du mot *alpem*, « pâturage de montagne », et qui survit dans quelques noms de lieux du Bas-Valais.

Ino Atela, « en haut à l'*atteloir* », c'est-à-dire « endroit où l'on peut atteler les mulets qui traîneront les troncs abattus par les bûcherons ». Ce doit être l'explication du nom d'une des *remouintses* du groupe ci-dessus : l'*Aillâ* — *Atela* est un synonyme de *Apleyau*, ancien nom des *Pléiades*, sur Vevey.

Col des Vaux (et non des *veaux*), « col des vallées ».

La Chaux (pron. *tsau*), du gaulois *calmis*, « pâturage de haute montagne », s'appelait jadis **le Chardonnay**, « lieu où croissent des chardons ». Cet alpage compte une vingtaine de *remouintses*, dont voici quelques noms (K. Suter) : **Les Vans**, « les rochers » ; **Parchet de Jean Besse** ; **Chesaux Masson** (un *chesal* est l'emplacement d'un chalet en ruine) ; **le Bé cornet**, « la belle petite éminence ».

Patzefreit (nom du terrain où se trouve la cabane du Mont Fort), devrait s'écrire *patyé frèd*, « pâquier froid », où la gelée blanche est fréquente. Les bergers la redoutent parce qu'elle fait avorter les vaches qui mangent l'herbe qui en est encore couverte.

Col des Gentianes, déformation moderne et regrettable de *iz Anchlyanes*, « aux ancêtres, aux vieilles, aux anciennes ».

Mont Gelé, autrefois **Becca de la Grande Journée**, « pointe qui domine une grande *dzorniva* (journée), pacage où le troupeau reste tout le jour sans rentrer aux chalets à midi ».

Mont Fort, forme française.

Vers Fionnay, Louvie et Severeu

Montagnier (pron. *Montagni*), « domaine de *Montanius* ».

La Tsoumaz, « lieu où le bétail chôme, c'est-à-dire se met à l'ombre aux heures chaudes de la journée », dérivé du latin *calma*, « chaleur étouffante », d'où le français « calme, air sans brise, étouffant ».

Martinet, « gros marteau du foulon ».

Prarreyer, autrefois *Praz rayés*, « prés sillonnés de rigoles et de bisses ».

Prarélyé d'avu, « P. d'aval, d'en bas ».

Sarreyer (pron. *Charrèyé*), peut-être « lieu où les raies (les bisses) sont serrées ». Cf. *charrâ ni*, « nuit dense, profonde ».

Pierre à Carron. Enorme bloc de rocher de cinq mètres de hauteur, à quelques pas de Champsec. Lors de la débâcle de la Drance, le 16 juin 1818, le doyen du village, Pierre Carron, 95 ans, s'y réfugia et, accroché à un arbuste, put résister au flot de boue qui le frôla pendant des heures.

Les Zires, mieux : *iz Ires*, « aux aires », où l'on bat le blé et le seigle.

Le Zamay, mieux : *oz Amay*, « aux [propriétés d'] Amédée ».

L'Artse du sé ou sl. « Arche, c'est-à-dire installation hydraulique, barrage ou réservoir d'un bisse ». *Sé, si*, « rocher », latin *saxum*.

Lourtier, corrigez : *L'Ourtier*, « lieu où croissent les orties ».

Les Arbaraè, du latin *albar* + *etum*, « lieu où croît le peuplier blanc ».

Le Vernay d'arenô, « la vernaie sablonneuse ».

Le Cesaley (prononcez *tsesalè*), « petit chesal » ; voir plus haut.

Le Lavintsié, « couloir d'avalanches ».

Fionnay (prononcez *fionin*). La terminaison *in* peut représenter un *i* primitif ou un *il* par chute de *l'*, ce qui autoriserait peut-être un *fionil* à l'origine, du lat. *fetonile*, « enclos pour les fions ou agneaux », donc « bercail ». (Communication particulière de M. J. U. Hubschmied.)

Ou nin dè Ale, « au nid de l'aigle », bien connu des ornithologues. Remarquer *l'i* devenu *in*, comme dans *fioni-Fionnin*.

Forêt de Livounaire, en réalité : *de l'ivouè neire*, « de l'eau noire ».

La Perrère, « l'éboulis de pierres ».

Bec des Roxes, peut-être « bec des rocs », ou « des roches ».

Le Grenier (pron. *grenè*), « cave à fromage d'un alpage ».

Louvie, en réalité : *Louïe* ; à Bagnes, on dit, par suite de la chute le *l'* initiale, *la montagne d'Ouïe*. Il y a là-haut deux petits lacs. — *Louïe* remonterait à un mot gaulois : *lokwa*, « lac », et il vit encore dans le patois savoyard avec cette signification. Comparez *Les Louyes*, près de Fully, marécages, aujourd'hui assainis, formés par les débordements estivaux

du Rhône. — *Lokwa* expliquerait *Lugano* (de *Lokwanos*, « les gens du lac »), et ses noms anciens *Louwens*, *Louis*, *Lauez* ; ainsi que *Lauerz*, *Lowerz* (Schwitz). (Communication personnelle de M. Hubschmied.)

Les *remouintses* de cette alpe sont : **A Heu**, déformation de *l'Alleu*, « terre appartenant à un homme libre et franche de toute redevance au seigneur féodal » ; **Les Ecuries** ; **La Târa**, « la terre » probablement.

La Rogneuse, « le terrain qui se ronge ».

Le grand âchlye d'Ouïe, « la grande dent de Louvie ». Comparez le nom donné par les Bagnards à la Dent du Midi : *Achlye dè Myedzo*. — *Achlye* serait le latin *acia* doublet de *acies*, « la pointe », d'où « la dent ».

Crête de Momin, du latin *mons medianus*, « mont qui est au milieu », qui partage en deux le haut de l'alpage. — *Moming* (Anniviers) a la même origine.

Bec d'Aget, mieux : *d'âzyè*, forme bagnarde d'*adji*, masculin d'*adjita*, signifiant : 1. une propriété située en dessous de l'alpage, consistant en prairies et pâturages, où le bétail monte au printemps (mai) et où il redescend en automne (septembre), avant et après le séjour à la « montagne » ; 2. le chalet situé dans une de ces propriétés. — Comparez le *Plan d'Adzi* (Bagnes) et les *Agites*, *Agettes*, etc., du latin *adjacita*, « propriétés adjacentes ». Et surtout, consultez le *Glossaire des patois de la Suisse romande*, tome I, p. 120.

Alpe de Severeu (prononcez *Chevereu*). J'y vois le latin *alpe superiorem*, « le pâturage d'en haut ». Comparez le lac *Souverou* (sur Ollomont) et *Montseveroux* (Isère).

Saflau, prononciation bagnarde *Chachlyô*, où je crois reconnaître un primitif *sarclô*, *s* devenue *ch* — *cl* devenu *chly* — et articulation réduite de l'*r* (comme dans *couè* pour *crouè*, « mauvais », et dans *âcha* pour *arsa*, « brûlée »). Ce *sarclô* hypothétique se traduirait par « sarclé, propre, où il y a peu de pierres », ce qui est l'aspect réel du terrain. — Un bagnard a traduit devant moi le mot *sarclé* par *chachlyô*.

La Rosa blanche, peut-être « la rose blanche ». Le terme valdôtain *rosa*, « glacier », est inconnu dans la région bagnarde.

Le Parrain. Est-ce *parin*, « chef de famille », et parfois « mau-

vais sujet » ? Cela convient mal à un sommet ¹. — Est-ce plutôt *parèi*, « paroi », prononcé à la bagnarde *parin*, comme *Fionnay-Fionnin* ? Le genre masculin fait difficulté.

Les Torbesses, « les Tours jumelles ».

Vallon de Corbassière

Corbassière, « lieu où volent et nichent de nombreux corbeaux ou chocards ». — Cet alpage compte une dizaine de *remouintses*, entre autres : **Le Repojoeu**, « le reposoir » ; — **La Boutze** (mieux : *Boeutsè*), « étable à porcs » ; — **La Cougne**, « le coin », comparez le romanche *cugn*.

Panossière. Selon Jaccard, pourrait dériver du patois *panossi*, « torchon, vieux linge ». Le glacier, comparé à un drap, étant fort sale des détritits de toutes sortes qui en couvrent la surface.

Grand Tavé. En patois « moule à beurre » et, plus souvent, « planchette dont on recouvre le fromage dans la presse ».

Combin. Pour l'histoire de ce nom depuis le XVII^e siècle, je renvoie le lecteur à l'étude de Coolidge dans le *Bulletin de la Société de la Flore valdôtaine*, N^o 9 (1913). Les conclusions n'en sont pas très claires.

Graffeneire. Le vieux-français employait le mot *graffe* (masculin et féminin) dans les sens de « poinçon, grappin, crochet, clou ». De là, peut-être, « *Pointe Noire* », nom qui aurait été créé par les gens de Bourg-Saint-Pierre, qui voient la face méridionale rocheuse et sombre du Combin. — A rapprocher du verbe bagnard *grafenâ*, « égratigner ».

Les Aouillons, « les aiguillons ».

Alpages du Crêt-Vasevay, de Botsersesse et de la Liaz

Bressoley, pron. *bre-chouè*, qui signifierait, au dire d'un de mes informateurs, « mal protégé » contre les avalanches et chutes de pierres (?).

¹ Dans le volume I du *Guide des Alpes valaisannes*, Marcel Kurz écrit : « *Parrain* est un mot patois désignant un homme de pierre (cairn), ou un rocher affectant une forme humaine. »

Bonatchesse, du latin *bona capsa*, « bon chalet ».

Le Crêt, forme française.

Vasevay, même origine et signification que *Veisevey*, *Veisivi*, etc., « alpage pour les *vaisi* », soit pour « le jeune bétail qui ne porte pas », du latin *vacivus*, « vide, stérile ». Une des *remouintses* se nomme **Plan d'Azeux**, déformation bagnarde de *Plan d[e] l]a dzeu*, « plan de la forêt ».

Madzeria, du latin *maceria*, « muraille ».

Botseresse, « alpage pour les boucs et les chèvres ». Plusieurs *remouintses*, dont : **Plan Chalet** ; — **Bas Luy**, « sous la luy, sous la pente gazonnée très déclive » ; — **Chaumette** (mieux : *Tsoumlette*), diminutif de *Tsouma* expliqué plus haut.

Mauvoisin, patois *mauvesin*, « mauvais voisin ».

Plangolin, en réalité *Plan Golyi*, « plateau des gouilles » ; prononciation bagnarde : *i* devenant *in*.

Pierre à Vire (mieux : *Pierra vira*), « pierre où l'on tourne, que l'on tourne ou qui tourne ».

La Liaz, en réalité *Alyâ* (comme l'*Alliaz* sur Blonay), désigne des terrains où croissent des plantes ayant le caractère, la saveur et l'odeur de l'« ail », soit joubarbe des toits, orpin âcre, ail sauvage. (Voir *Glossaire des patois de la Suisse romande*.) En bagnard, on prononce : *la montagne d'Ya*. Près de son chalet principal, un pacage se nomme la **Chlyenande** et aussi l'**Achlyenandaire**, « lieu où le troupeau prend le repas du soir », la *chlyena*, soit la « cène », du latin *cena*. Des six *remouintses*, je relève : **lè Trè dzo**, « les Trois jours » ; — **Les Plans** ; — **Les Pierres grasses** ; — **Les Rosses**, « les roches » (?).

Les Mulets de la Liaz. J'ai peine à croire que la carte ne nous présente pas en ce nom une fallacieuse métaphore empruntée au règne animal. Les bergers prononcent les *Mouè d'Ya*, qu'on traduira par : « les tas de l'*Alyâ* » [du latin *modellum*, « moule, tas de foin ou de blé », en patois *moué*], et non par « mulet », du latin *mulittum*, en patois *mouè* également. Cette homophonie presque complète est troublante et pourrait expliquer aussi les bizarres *Grands Mulets* de Chamonix.

Alpe du **Giétroz**, prononcez *djyètre*. De la même famille que *Giette*, *Djyette*, *Djetty*, etc., dont la base est le latin *jacita*, « lieu où l'on se couche, gîte, abri, chalet ». Dans *Giétroz*, la consonne *r* est parasite, comme dans le vieux-français *s'agistrer*, « regagner son gîte ». — Cette alpe a cinq *remouintses*, dont

les **Chavannes**, « les cabanes » ; — les **Ecuries** ; — les **Paturôs** (hybride franco-patois) ; — les **Pierres Carreaux**, « pierres carrées » (?).

L'alpage de Chermontane et ses remountses

Torrembey est le nom d'un défilé très encaissé, où coule la Drance. — Le premier élément de ce vocable est sans doute « le torrent ». — Quant à *bey*, prononcé *bai*, il ne saurait être l'adjectif *bès*, « jumeau », car on n'entend pas l's finale que lui donnent les Bagnards : *bèss*, par exemple dans le nom de famille *Besse*. Ce doit être probablement *bai*, prononciation locale de *bis* (forme évoluarde), dont on a francisé l'orthographe dans le mot bien connu *bisse*. L'étymologie en est aujourd'hui établie : le gaulois *bedu*, devenu en français « bief, bié », et dans nos patois *bis*, *bés*, *bie*, *bâé*, *bès*, *bâ*, *bei*, *bé*, et à Bagnes *bai*. Les significations sont « bief d'un moulin, canal d'arrosage, canal d'irrigation amenant l'eau de la haute montagne », mais aussi « ruisseau, torrent, lit du ruisseau et du torrent, ravin », surtout dans les noms de lieux. On traduira donc *Torrent bai* par « ravin du torrent ».

Aux Aroles, en patois *iz aroè*. Le nom de la carte est une traduction.

Le Vingt-huit, en patois *vintéwoué*. Le troupeau n'y séjourne que onze jours au maximum. D'où vient ce nom ? Ce ne peut être des 28 consorts ou des 28 droits d'alpage : il y en a bien davantage, et le nom s'emploie toujours au singulier. — « Autrefois, les Bagnards étaient routiniers, m'écrivait en 1929 feu le chanoine Terretaz ; ils faisaient volontiers chaque année la même action au même jour. Ainsi, au Levron, c'était entendu qu'on semait le chanvre le 9 mai, qu'on terminait la « laiterie » le 10 juin, qu'on mangeait les premières pommes de terre nouvelles le 25 août, etc., etc. — A Bagnes, on alpaît entre la Saint-Jean et la Saint-Pierre, soit le 28 juin. De là le nom de *Vingt-huit*. »

Le Pont de Quart. Nom d'une famille de la noblesse valdôtaine, les seigneurs *de Quart*, qui ordonnèrent la construction de ce pont vers 1250, dit-on.

Boussine (prononcez *Bochèna*), « où il y a des bois ». Aujourd'hui les forêts ont disparu, mais il y en avait au XVe siècle,

d'après des documents d'archives authentiques. Il y a quelques années, dans des tourbières du voisinage, à 2400 m., on a retrouvé de grosses branches d'aroles, de même à Chanrion et à Otemma.

La Biollaz (prononcez *byoa*), le « bouleau ».

Le Lancey (prononcez *Anchlyè* chute de l' l' initiale), diminutif de *lanche*, *lantse*, « prairies en pente très déclive », parfois « couloir rocheux » ; vient d'un mot prélatin *lanca*.

La Plan, orthographe fautive pour l'*Aplan*, « terrain horizontal, plat, plan ».

La Baume, mieux : *la Barma*, « paroi rocheuse, parfois surplombante, abri sous roche ». Ailleurs, *Balme*, *Baume*, *Baulme*, etc.

La Grande et la Petite Chermontane. Nom défiguré ; il faut dire : *Tsarm-otane*, qui vient de *calmis augustana*, « la chaux d'août », soit « les pâturages élevés où les troupeaux paissent au mois d'août ». — Je parle ailleurs, plus en détail, des nombreuses formes de *autanne*.

Velye au, « la vieille alpe » ; voir plus haut *Iz au*.

Chanrion (prononcez *tsanrion*). Ce nom, qui doit être un pluriel, veut dire : « les champs ronds », soit « les pacages mamelonnés », description parfaite des lieux.

Lyre rose, prononcez *Lyire* (*l* mouillée), du latin *glarea*, « glazier, pierrier » (voir plus loin *Grande et Petite Lire*) ; — *rose* (prononcez *rouja*), « rouge », à cause des pierres couleur de rouille.

La Ruinette, « le petit éboulis ».

Grande et Petite Lire (*Lyire*), « le grand et le petit pierrier ».

Otemma ou *Hautemma* pourrait venir du latin [*alpis*] *altissima*, « l'alpage le plus élevé », au pied du glacier et de la pointe qui ont hérité du nom.

La Sengle, du latin *cingula* « ceinture, sangle » dans le sens de « vires et corniches ». Comparez ailleurs : *Seinglioz*, *Seingliou*, *Fingles*, etc.

Ouille Cecca (prononcez *ouille tseuca*), « aiguille tronquée ». En patois d'Aoste, *tseuca* se dit des chèvres sans cornes. [A Salvan-Marécottes : *tchoka*.]

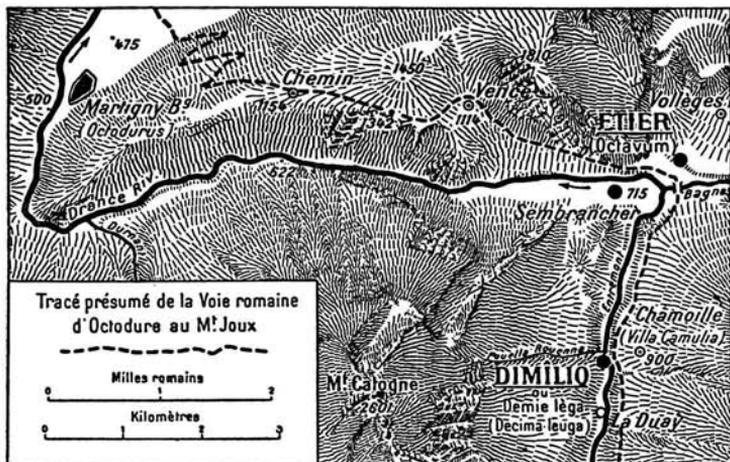
Epicoun, mieux : [*Pointes des*] *Picouns*, « pics ».

Mont Gelé, forme française assez moderne.

Mont Avril, prononcez *Mont Avri*, du latin *mons apricus*, « mont ensoleillé », nom donné peut-être par les gens du versant méridional. Comparez *Abrigen* (Uri) et *Passo d'Aprica* (Valtelline).

Glacier du Mont Durand. Toponyme employé plusieurs fois en Valais : *Col Durand*, *Glaciers de D.* (Hérémente, Zinal et Bagnes) ; *Plan D.* (en amont de Mauvoisin) ; *Montagne de D.*, ancien nom de la Grande Chermontane ; *le Duran*, nom du plateau gazonné entourant la cabane de Chanrion ; deux *Ché* (« rocher ») *Duran*, près des Haudères. On y joindra, avec quelque vraisemblance, le lieu nommé *Zen Turand* en 1336 dans le *Lœtschental*. Enfin *Durand* est un nom de famille, à Ollomont. De même, en 1180, au val d'Anniviers.

Quoique très hypothétique, un rapprochement avec *Durance* (jadis *Druentia*) est assez tentant. La localité qui se trouvait vers la source de cette rivière s'appelait à l'époque gallo-romaine *Druantium*. Si *Druentia* est devenu *Durance*, *Durand* peut remonter à *Druantium*, d'un plus ancien *Druanto* ou *Druento*, comme le prouve la forme *Turand* (nt devenant régulièrement *nd* en allemand. Comparez *hand*, « la main », en ancien haut-allemand *hant*). Comme *Durance-Druentia*, *druanto* dériverait du gaulois *dru*, qu'on a traduit plus haut (notice *Drance*) par « sapin, pin ». *Druanto-Durand* serait donc « lieu où croissent des arbres alpins », à la condition d'admettre que le nom soit « monté », comme tant d'autres, dans des régions où il n'y a plus d'arbres aujourd'hui. Ce fut le cas pour *Titlis* de *taedutas*, *tedulas*, « petits pins » ; pour *Butlissen* de *betulaceas*, « bouleaux » ; pour la *Chassagne* (Jura) de *cassanea*, « chênaie », lieux où il n'y a plus aujourd'hui de pins, de bouleaux, ni de chênes. Ces vues intéressantes m'ont été suggérées, avec quelques réserves, par l'éminent linguiste M. le professeur J. U. Hubschmied, dont on connaît l'érudition et l'ingénieuse clairvoyance. Il me rappelait aussi que le *Durnant* (affluent de la Drance) appelé *Dronnant* en 1346, venait peut-être de *Dru-nanto*, « la vallée des sapins », puis « le torrent des sapins ».



CROQUIS EXPLICATIF DU CHAPITRE III.

Chapitre III

PROBLÈMES ET CONTROVERSE DE TOPONYMIE ROUTIÈRE

Octodure — Chemin — Vence — Etier — Chamaille — Dimillio

Il y a deux mille ans, de Genève au Simplon, dans la vallée du Rhône suisse, s'allongeait un chapelet de beaux noms de lieux prélatins, en grande majorité gaulois. Rome n'avait pas encore latinisé la toponymie du pays des Allobroges, des Helvètes lémaniques, des Nantuates, des Véragres, des Sédunes et des Ubères. Quelques-unes de ces reliques gauloises sont encore bien vivantes, mais dans des graphies et des sons fortement évolués : elles n'ont pas été impunément ballottées sur « l'océan des âges ». Mon propos n'est point de les énumérer et de les interpréter ici. Un très grand nombre de ces toponymes gaulois (la majorité sans doute) ont disparu et ont été remplacés par des noms latins ou romans. Qui se souvient encore, à part quelques historiens ou linguistes, de *Pennelocos*, « la tête du lac », devenu aujourd'hui *Villeneuve* ? Qui a entendu parler de l'énigmatique *Tarnaiæ*, qu'on ne sait même pas où il doit être localisé ? *Acaunum*, le « rocher », vivote encore tant bien que mal grâce à la vénérable Abbaye de Saint-Maurice d'*Agaune*.

Et *Octodure*, le plus ancien nom connu du *Martigny* actuel ? Il ne vit plus officiellement, mais il est très vivant « sentimentalement », si l'on peut dire. Personne à *Martigny* qui ne le connaisse, qui ne l'aime comme les Parisiens leur *Lutèce*. On le trouve sous la plume des journalistes, et il me souvient d'avoir entendu, il y a bien longtemps, un homme politique de gauche,

et très éloquent, qui lançait à ses électeurs un magnifique et sonore : « Citoyens d'Octodure ! ». En Valais, on peut être progressiste, radical, anticlérical et pourfendeur de « la Vieille Suisse » conservatrice, tout en gardant une vénération passionnée pour le passé du pays. Et je pourrais nommer un homme de lettres et un rédacteur politique qui avaient tous deux la plume à gauche mais le cœur... à droite...

Revenons à *Octodure*, l'*Octoduros* gaulois des Vêragres, latinisé en *Octodurum*. Ce n'est point ici le lieu de raconter une fois de plus la terrible bataille engagée en 57 avant J.-C. par Sergius Galba, le lieutenant de Jules César. Il s'en fallut de bien peu qu'elle ne tournât à l'avantage des Vêragres. Finalement Rome fut victorieuse et le pays fut latinisé pour tous les siècles qui ont suivi. Ce beau nom d'*Octoduros* signifie, a-t-on dit parfois, « le fort du défilé ». Il serait plus exact de le traduire ainsi : « Forteresse dont les remparts avaient huit grandes portes », *duros* évoquant l'idée de « porte, entrée », comme le celtique *doro*, *duro*. Cette racine survit dans le mot *delèse*, anciennement *derèse*, *dorèse*, « portail, clédar », du gaulois *dorattia*, et dans les formes germaniques *Thor*, *Thure*. — Quant au gaulois *octo*, il est identique au latin *octo*, « huit ».

Vers le milieu du I^{er} siècle après J.-C., *Octodurum* est remplacé officiellement, dans la terminologie de l'administration romaine, par *Forum Claudii Vallensium*, soit « Marché de Claude des hommes de la vallée ». [*Vallenses* désignait donc les habitants du pays, de la *Vallis Rhodani* ; il a évolué régulièrement dans la forme *Valais* et il est de nos jours le nom du pays, après avoir été celui de ses habitants]. Ce *Forum Claudii Vallensium* devint assez vite une petite capitale, étape importante de la grande voie internationale du *Mons Jovis Poenini* (plus tard « *Mont Joux* », aujourd'hui « *Grand-Saint-Bernard* »). Les pierres milliaires qui jalonnaient la route (vers l'aval lémanique comme vers le grand col alpin) indiquaient les *millia*, « les mille pas romains », à partir de cette localité, dont elles portaient les initiales F. C. VAL.

Imaginons pour un instant qu'un habitant du *Forum Claudii* prend la route qui, depuis les temps les plus reculés, conduit en Italie et qui vient d'être améliorée et rendue praticable aux chars des courriers impériaux. Tous les mille pas se dresse

une pierre milliaire qui apprend qu'on a parcouru 1482 mètres d'aujourd'hui. En une heure, on fait environ 2670 pas.

Notre piéton part d'*Octodurum*. En trois ou quatre lacets, une rampe assez forte lui fait atteindre un plateau où se trouve un village déjà ancien et qui s'appelle de son nom gaulois *Cammino*, latinisé en *Caminnus*. Il monte encore jusqu'à l'altitude de 1342 m., atteinte en 2 h. 15 min. environ, non loin de la sixième pierre milliaire. Puis il descend et passe devant un autel votif dédié au dieu *Vintius* : DEO VINTIO POLLUCI, dieu gaulois, patron et protecteur des voituriers et palefreniers, comme le Pollux des Romains. Notre voyageur se rapproche du confluent de la *Druentia* de *Bannias* et de la *Druentia* d'*Intermontes*. Il fait une halte au hameau d'*Octavum*, après trois heures de marche au total, ayant donc parcouru huit milles romains. Il s'est arrêté devant une pierre milliaire qui porte cette inscription :

IMP CAES VAL CONSTANTINO
PE INVICTO AVG DIVI
CONSTANTI PII AVG FILIO BONO
REIPVBLICE NATO
F. C. VAL
VIII

Ce VIII confirme donc les huit milles parcourus. Après un léger rafraîchissement, notre piéton prend la direction du sud, passe sur un pont la *Druentia* de *Bannias* et s'avance allègrement, par une marche aisée, entre les prairies de la rive droite de la *Druentia* d'*Intermontes*. Il fait une petite halte chez un ami, qui porte le nom gallo-véragre de *Camulus*, dans sa *Villa Camulia*. Puis, bientôt, il atteint la borne milliaire numéro X, soit du dixième mille, des *Decem millia*, qui est le nom du hameau, but de son voyage.

Laissons là fantaisie, conjectures et voyageur imaginaire, pour revenir aux réalités de la toponymie du temps présent.

Cammino ou *Caminus*, c'est le village de **Chemin**.

Vintius, c'est **Vence** (prononcez *vince*), en 1212 *Vens* ; identique à *Vens*, près de Seyssel (Ain), et à *Vence* (Alpes maritimes), où l'on a trouvé des dédicaces votives pareilles à

celle que nous avons imaginée plus haut. Un hameau de Conthey porte aussi le nom de *Vens* et il y en eut un autre jadis, près de Lavey.

Octavum, c'est **Etier**, auquel nous allons revenir longuement.

Druentia, c'est la *Drance*.

Bannias, c'est *Bagnes*.

Intermontes, c'est *Entremont*.

Camulia, c'est **Chamoille**.

Decem millia, c'est **Dimilio**.

Tous ces noms, sauf le dernier, se trouvent sur l'Atlas topographique.

Mais examinons de très près *Etier* et *Dimilio*.

Etier s'appelait *Octier* en 1150, *Octiez* en 1177, *Oytier* en 1249, que je crois être : [*Ad*] *octavum* [*lapidem*], « A la huitième pierre milliaire ». On sait que quelques localités doivent leur vocable au voisinage d'un milliaire romain. Voyez, par exemple, dans la vallée d'Aoste et ailleurs :

Quarto = [*ad*] *quartum* [*lapidem*], « quatrième ».

Quinto = [*ad*] *quintum* [*lapidem*], « cinquième ».

Sciettoz = (sur des cartes du XII^e siècle : *Siste* et *Sieste*) [*ad*] *sextum* [*lapidem*], « sixième ».

Settimo = [*ad*] *septimum* [*lapidem*], « septième ».

Oytier = (dans le Dauphiné, sur la voie antique de Vienne à Genève, situé à huit milles romains de la première de ces villes, au territoire de laquelle il appartenait) *octavum*, « huitième ».

Uchaud = (forme provençale) à huit milles de Nîmes, *octavum*, « huitième ».

Nus = (*Nuns* en 1191), *nonus*, « neuvième ».

Diemoz = *decimum*, « dixième », et peut-être :

Dimilio, écrit parfois *Dix milieux*¹.

Quant à l'évolution phonétique de *Octa...* en *Etié...*, elle a un parallèle intéressant dans le verbe patois bagnard *étyévâ* (latin *octavare*), « faire la traite de la huitième heure », c'est à-dire de deux heures après-midi, car, autrefois, on comptait les heures à partir de 6 heures du matin.

¹ Voir H. Meyer, *Die römischen Alpenstrassen in der Alpen*. Mittheil. d. Antiquar. Gesellschaft in Zürich. Band XIII, Abtheil 2, Heft 4.

La borne milliaire que j'évoquais tout à l'heure dans le voyage imaginaire, et qui portait le numéro VIII, a disparu, comme vingt-quatre de ses compagnes sur la route du Mont Joux. Une seule est encore visible, le numéro XXIV, qui se trouvait à mille pas du col et qui a été transportée, on ne sait quand, à Bourg-Saint-Pierre, localité située au vingtième mille seulement (voir croquis page 48).

L'interprétation qu'on vient de lire (*Etier* = *Octavum*) a reçu l'approbation précieuse de plusieurs linguistes, romanistes et archéologues. Une seule voix discordante s'est élevée, celle d'un professeur très érudit, d'une autorité en ces matières, et dont la probité scientifique est universellement reconnue, celle de feu Ernest Muret, de l'Université de Genève¹. Cependant, fort de ma conviction, encouragé par des partisans éminents et beaucoup plus savants que moi, j'ai riposté pour répondre aux trois objections de mon redoutable adversaire. Voici donc ce que j'écrivis en novembre 1931 :

1. Mon évaluation de la distance serait par trop sommaire, et, à ce qu'il semble à M. Muret, un peu trop faible.

Une évaluation de cette nature ne peut être que sommaire, parce que nous ignorons la situation exacte (à Martigny) du point à partir duquel se faisait la numérotation des milliaires et parce que je ne saurais indiquer avec une précision mathématique le lieu où était implantée la huitième borne. Toutefois, deux documents classiques, l'*Itinéraire d'Antonin* et la *Table de Peutinger* (ou *Table Théodosienne*), nous apprennent l'un et l'autre que l'on comptait 25,000 pas romains, soit 37,05 km. d'*Octodurus* (Martigny) au *Mons Jovis Poenini* (Grand-Saint-Bernard). Cette concordance frappante permet d'accorder entière créance à cette évaluation. Si je fais appel à des expériences répétées de mes jeunes et lointaines années, la dite étape, avec sa différence de niveau de +2000 m. environ, demande à un marcheur moyen 9 heures et 20 minutes de marche effective, par les raccourcis, soit 4 heures de Martigny à Orsières, et 5 h. 20 d'Orsières au Grand-Saint-Bernard². Faire 25,000 pas romains en 9 h. 20 m., c'est en faire 2678 en 1 heure. Or, pour atteindre *Etier* (soit le confluent des Drances

¹ *Revue d'histoire suisse*, Tome XI, fascicule 4 (1931) p. 426.

² Voir *Guide des Alpes valaisannes*, vol. I, p. XXXII.

de Bagnes et d'Entremont) en partant de Martigny-Ville, il faut 3 « petites » heures si l'on suit le fond de la vallée, donc 8034 pas¹ d'après mon calcul ci-dessus. Ce parcours, sur une pente de 2 % en moyenne, est de 12 km. environ, soit de 8090 pas romains. L'écart n'est-il pas négligeable entre ces 8034 (ou 8090) et les 8000 pas romains qu'annonçait la pierre milliaire, origine du nom d'*Etier* ?

Mais voyons si le résultat sera le même si l'on suit le tracé de l'ancienne route romaine qui franchissait le *Mont Chemin*². De Martigny, par les villages de *Chemin*, on atteint le point 1342. Cette montée rapide, sur une pente de 23 % en moyenne, demande 2 heures et 15 minutes. Du point 1342, par *Vence*, on redescend en 45 minutes à *Etier*. Total : 3 heures, soit, comme pour l'autre itinéraire, 8034 pas romains.

Il ne me semble pas que ces évaluations, tout approximatives qu'elles sont, soient « par trop sommaires ».

* * *

2. « La situation d'*Etier* par rapport à la route du Grand-Saint-Bernard est excentrique, écrit M. Muret. Quels motifs auraient engagé les ingénieurs romains à détourner leur tracé vers *Etier*, qui est au nord-est, pour le ramener ensuite dans la bonne direction (au midi), par un pont jeté sur la Drance de Bagnes ? »

A cette deuxième objection, je répondrai ceci :

a) La route romaine descendant de *Vence* atteignait le fond de la vallée à quelque cinq cents mètres seulement du confluent des Drances de Bagnes et d'Entremont, dans l'état actuel des lieux.

¹ Le pas romain = 1,482 m.

² Je crois (et c'est l'avis d'historiens et d'archéologues éminents) que la route romaine passait par *Chemin* (un nom assez significatif) et par *Vence* (nom romain ou gallo-romain). Les ingénieurs romains redoutaient avec raison le fond des vallées encaissées, les défilés propices aux embuscades, encombrés en hiver de neige et de verglas, exposés enfin, comme ici, aux avalanches et surtout aux ravages d'une rivière aussi dangereuse que la Drance. Donc la ligne droite, par la montagne, était plus sûre et pas plus longue.

- b) L'avantage était considérable, pour les ingénieurs romains, de jeter *un seul* pont et sur un cours d'eau plus étroit en amont qu'en aval du confluent.
- c) Ce pont unique, jeté sur la Drance de Bagnes, permettait de rester constamment sur la rive droite de la Drance d'Entremont, jusqu'au delà de Bourg-Saint-Pierre, et même de Proz.
- d) Franchir la Drance en aval du confluent, c'était l'obligation de construire un pont beaucoup plus considérable et de s'engager ensuite sur des pentes rocheuses où l'établissement d'une route était fort difficile sans explosifs ; c'était l'obligation enfin de construire un *deuxième* pont à Orsières. Au contraire, les terrains de la rive droite, entre Etier et Orsières, étaient bien plus favorables. Ne s'y trouvait-il pas un établissement romain : une *villa Camulia*, le *Chamoille* d'aujourd'hui ?

* * *

3. « L'étymologie proposée (*Octavum = Etier*) ne s'impose pas comme évidente », écrit plus loin M. Muret. « Les plus anciennes mentions : *octiart*, *octeat*, *uiteat*, *Oitiez* (1150 et 1179), à cause de leurs consonnes finales, sont incompatibles avec l'hypothétique *octavum*. »

Cette dernière objection paraîtra peut-être irréfutable à première vue, mais je crois pouvoir y répondre d'une manière satisfaisante.

Je ne mettrai pas en doute l'exactitude des érudits italiens¹ dans leur transcription des documents d'archives qu'ils ont eus sous les yeux. Ce que je déclare trompeurs, ce sont les documents d'archives eux-mêmes. En effet, *Renaud d'Etier*, qui, avec son compère Odon de Bagnes, figure comme témoin dans les actes passés, vers 1150, par Humbert III de Savoie, pouvait-il porter trois noms différents : *Reinaudus de Uiteat*, *Renaldus de Otties* et *Reinaudus de Oitiez*² ? Il faut faire un choix dans la cacographie des notaires de ces temps lointains. Qui croira que les Bagnards du XII^e siècle aient jamais employé simul-

¹ Cibrario et Pramis, *Documenti, sigilli e monete appartenenti alla storia della monarchia di Savoia* (Turin, 1833), pp. 64—66 ; MR, XXIX, p. 110.

² Cibrario et Promis, *op. cit.*, pp. 66, 71 et 80.

tanément et indifféremment des sons aussi disparates que *octiart*, *octeat*, *uiteat*, *oitiez* pour désigner un hameau de leur vallée ? De ces quatre orthographes, trois au moins ne rendent pas la véritable prononciation du nom d'*Etier* au XII^e siècle. Laquelle a des chances d'être la fidèle transcription phonétique du nom médiéval ? Sans hésitation, j'affirme que c'est la quatrième : *Oitiez*. En effet, d'autres documents, de la même époque et postérieurs, ont tous à la terminaison le son *ié*. Les voici : *Octier*, 1150 ; *Octiez*, 1177 ; *Oitiez*, 1179 ; *Ottiez*, 1198 ; *Othiez*, 1245 ; *Oytier* (retenez cette orthographe), 1249 ; *Octhiez*, 1280 ; *Octyez*, 1315 ¹.

Or, la forme *Oitiez* (qui, je présume, se prononçait *oëtié*) n'est pas incompatible avec mon hypothétique *octavum*. Elle l'est si peu qu'un autre *Oytier* (Isère) remonte très certainement à *octavum*, comme l'a montré Auguste Longnon ² et comme je l'ai répété après lui. Je rappelle le parallélisme significatif du verbe bagnard *étyévâ* (latin *octavare*), « faire la traite de la huitième heure », c'est-à-dire « de deux heures après-midi ». Dois-je rappeler enfin que le latin *octavum* avait donné au moyen âge, en vieux-français, la forme *oitief* ?

Pour conclure, je maintiens mon hypothèse : *Etier*, c'est le latin [*ad*] *octavum* [*lapidem*], « à la huitième pierre milliaire » de la route d'Octodure au Mont Joux.

Dimilio — Dixmilieux — Demi lèga

Vers 1860, l'historien-archéologue H. Meyer, faisant quelques recherches sur les routes romaines de nos Alpes, avait été frappé par le curieux nom d'un lieu situé entre Sembrancher et Orsières, qu'il orthographia : *Aux Dixmilieux*, et où il crut reconnaître : « Au dixième mille ». J'avais adopté en toute confiance le nom que Meyer avait noté ³. Selon M. Muret, ce

¹ Ce sont les formes que donne Jaccard dans son *Essai de toponymie*, p. 157. — On sait qu'il ne proposait aucune traduction du nom d'*Etier*.

² *Les noms de lieu de la France*. No 478.

³ *Die römischen Alpenstrassen in der Schweiz*. — *Mittheil. der antiquarischen Gesellsch. in Zürich*. — Band XIII. Abtheil. 2, Heft 4.

nom « est inconnu des personnes auprès desquelles il a cherché à se renseigner à Orsières et à Martigny »¹. Je me déclare d'accord avec lui sur ce point, sans essayer de me retrancher derrière une « mort » possible de ce toponyme dans l'usage actuel². M. Muret critique la traduction donnée par Meyer, et admise par moi-même un peu imprudemment peut-être. Puis il ajoute : « Par conjecture, je crois pouvoir identifier ce nom avec un lieu dit *in demi lèga*, au hameau de la *Duay*, à mi-chemin entre Sembrancher et Orsières³. Mon informateur local traduisait *demi lèga* par « demi-lieue » ; et, sauf meilleur avis, ce n'est, je présume, rien autre chose que cette contrefaçon qui s'est fait prendre pour une relique du système itinéraire des Romains. » Je doute fort que le vocabulaire patois actuel autorise la traduction de l'informateur de M. Muret, mais il ne s'ensuit pas qu'elle soit *entièrement* fausse. Ce *lèga*, en effet, présente une intéressante analogie avec le *lègue* d'un nom de lieu français de la Gironde : *Cartelègue*, en latin *Quarta leuga* (dans des textes du XIII^e siècle) « à la quatrième lieue », qui est certainement « une relique du système itinéraire des Romains »⁴.

Il me reste à expliquer le *demi* noté par M. Muret. C'est un mot que le patois de la région ne possède pas, je crois, ou ne possède plus et qu'on ne saurait traduire. Des informations que j'ai prises de mon côté il résulte qu'on le prononce *demie* (avec un e final semblable à celui du mot brebis, par exemple),

¹ *Revue d'histoire suisse*. Tome XI, fasc. 4 (1931), p. 427.

² Et pourtant n'était-il pas d'un usage courant tout au début du XIX^e siècle, puisque longtemps avant Meyer, le *Dixmilieu* est déjà commenté par J. F. von Haller, qui y voyait un *decimum milliarium* ? Voir : *Historische und topographische Darstellung von Helvetien unter der Römischen Herrschaft*. Tome II, p. 514 (2^e édit.). Berne 1817.

³ Plus exactement, si je suis bien informé, entre la *Pouetta Rouenna* et la *Duay*, sur territoire d'Orsières, à 3 km., donc à 2000 pas romains du confluent des Drances (près d'Etier), et au dixième mille d'*Octodurus*.

⁴ Je rappelle que la « lieue gauloise » (*leuga* ou *leuca*) valait 2,222 km. et le « mille » romain 1,482 km. environ. — Les pierres milliaires étaient numérotées en « milles » de *Viviscus* (Vevey) au *Mons Jovis Poenini* (Grand-Saint-Bernard), et en « lieues gauloises » de *Viviscus* à *Aventicum* (Avenches).

donc presque *demieu*, forme aussi insolite que *demi*. C'est sans doute une déformation ou une contrefaçon, explicable à mon avis.

Le latin *decima*, « dixième », a dû prendre en patois archaïque la forme *diema* ou *dieme*, qui correspond au français « dimes » et se retrouve, au masculin, dans le nom du bourg de *Diemoz*, situé à l'emplacement d'une borne milliaire, « [*ad/decimum [lapidem]* », au « dixième » mille en aval d'Aoste. Comme d'*Aventicum* au *Mons Jovis* la numérotation était faite en partie en *lieues* et en partie en *milles*, la pierre située près de la Duay et portant le signe numérique X a pu donner naissance à la désignation d'un lieu par les mots latins : *ad decimam leugam*, puis, en patois archaïque, à la *dieme lèga*, « à la dixième lieue », bien qu'il s'agît en réalité du « dixième mille ». Quand les mots *dieme* et *lèga* sortirent de l'usage et ne furent plus compris, la déformation se produisit et la contrefaçon apparut : à *dieme lèga* se substitua *demie lèga*, qu'on traduisit à moitié, vers 1860, pour M. Meyer, sous la forme *Dixmilieux*. Et derrière tous ces barbarismes reparait l'interprétation : « au dixième mille », qu'avaient entrevue de Haller et le savant zurichois et que M. Muret juge inacceptable.

Mais je conviens qu'il ne faut pas se complaire au jeu divertissant des hypothèses : elles sont dangereuses. Aussi bien, ce suspect *Dixmilieux* ou *Dimîlio* n'était-il pour moi, dans mon analyse du nom d'*Etier*, qu'un argument d'appui très secondaire et, si j'ose dire, surérogatoire.

* * *

Cette controverse prit fin en septembre 1932, car je reçus alors de mon très loyal contradicteur quelques mots qui consacraient ma victoire. M. E. Muret m'écrivait : « ...En faveur de votre identification d'*Etier*, avec le 8^e mille de la route du Saint-Bernard, vous apportez de si bons arguments que je suis bien près de m'y rendre. Il subsiste néanmoins dans mon esprit certaines objections auxquelles je veux réfléchir encore à loisir. Votre découverte de *Dixmilieu* chez J.-F. von Haller est très précieuse et garantit l'authenticité du nom. En revanche, votre raisonnement sur *demi lèga* ne me satisfait guère : « dixième lieue » ne peut équivaloir « à dixième mille », et le *Cartelègue* de la Gironde appartient à un dialecte bien différent des nôtres. »

Chapitre IV

ENTRE COMBIN ET DOLENT

PREMIÈRE PARTIE

DE BOURG-SAINT-PIERRE AU GRAND-SAINT-BERNARD

Il y a dix ans, M. Marcel Kurz préparait la seconde édition de son *Guide des Alpes valaisannes*, tome I, *Ferret-Collon*. Apportant une attention avertie à la nomenclature, comme il l'a toujours fait dans ses impeccables itinéraires, l'éminent alpiniste fit appel à ma collaboration pour résoudre les problèmes de toponymie. On sait l'étendue considérable du territoire décrit dans ce guide « *Ferret-Collon* » : un quart au moins du Valais romand et un gros morceau des vallées italiennes de langue française. Au cours de la correction et du contrôle des épreuves, un millier de noms divers allaient défiler devant moi et à une allure vertigineuse. Je les regardai, je les interrogeai, mais bien rares furent ceux qui consentirent à me répondre. On ne s'étonnera donc pas que je n'aie pas essayé d'analyser tous ces noms de sommets, de vallées, de villages, d'alpages, de torrents et de forêts. On s'étonnera moins encore des erreurs que j'ai dû commettre au cours de cette galopade toponymique.

Mais les erreurs peuvent provoquer de fécondes controverses, à la condition, toutefois, que les contradicteurs veuillent bien, à visage découvert, s'adresser directement à celui qui a péché par ignorance, au lieu de chuchoter derrière son dos de mesquines et désobligeantes critiques et de rester cois quand

on leur demande courtoisement de présenter leurs objections... Mais passons. Cet examen trop sommaire des noms de la région Ferret-Collon m'incite aujourd'hui à y revenir à tête reposée et à chercher, dans un secteur beaucoup plus restreint, la solution de problèmes que j'avais laissés dans l'ombre en 1936.

* * *

Très différente des vallées d'Anniviers ou d'Hérens, qui vécurent pendant des siècles presque sans relations avec le reste du monde, celle d'Entremont, au contraire, semble avoir dû participer aux préoccupations des hommes et aux vicissitudes de l'histoire. Dès la plus haute antiquité et durant des millénaires, elle fut le passage obligé entre l'Italie et la Germanie ou la Gaule septentrionale¹. Des hommes de toutes nations s'y sont rencontrés, anxieux devant les neiges et les avalanches menaçantes, et intimidés par un paysage dont la sévérité date de toujours. Comme elles sont évocatrices du passé, les collections du musée du Grand Saint-Bernard ! Monnaies gauloises, monnaies romaines à l'effigie de presque tous les empereurs. Plus émouvantes encore les plaquettes votives dédiées au dieu Pœnin, dont les voyageurs imploraient la protection :

POENINO
PRO ITV ET REDITV
C. IVLIVS PRIMVS
V. S. L. M.

I. O. M. PCENINO
PRO SALVTE HELI ET SVORVVM
APRICVLVS EIVS DEDIT
DONVM VOTA S. L. M.

Patriciens ou esclaves, ils avaient compté avec impatience les bornes-milliaires qui jalonnaient le chemin. Pour qui venait du nord, celle qui a été descendue à Bourg-Saint-Pierre, et que nous admirons encore, annonçait la dernière étape, le dernier mille avant le refuge, la *mansio* élevée sur le col².

¹ Les archéologues ont trouvé à Sembrancher des silex néolithiques ; à Liddes, des objets de l'âge du bronze ; au Plan de Jupiter (Saint-Bernard), des reliques nombreuses des premier et deuxième âges du fer, types de la Tène.

² Dans les murs de fondation de l'Hospice du Grand-Saint-Bernard, on a constaté la présence de pierres de taille provenant de construc-

Mais, vers le cinquième siècle, l'Empire des Césars est sur son déclin. Les bergers de l'Entremont ne voient plus voler sur la chaussée les chars légers des courriers impériaux, et, sur les talons des derniers légionnaires, arrivent par vagues dévastatrices les hordes germaniques. Finies la prospérité, la paix et la sécurité romaines ! Ne gardant de ces temps heureux que l'incalculable trésor de la langue de Rome, les montagnards vont vivre de très longues années de misère et de sauvagerie. Ils n'auront, pour se consoler, que les paroles d'espérance et les divines promesses apportées par les premiers missionnaires. Sur la route, qu'on n'entretenait plus, ils voient passer de temps à autre quelques hauts personnages, des évêques et des archevêques. Quel spectacle brillant pour les pâtres misérables que le passage d'un prince ou d'un empereur ! Et c'est le flot des pèlerins qui se rendent aux tombeaux des apôtres ; le plus souvent en caravanes nombreuses, à pied, ces « romiers » affrontaient les dangers de la route pour faire pénitence de leurs péchés. Car le Mont Joux allait devenir pendant plus de cent ans un véritable coupe-gorge. Vers le milieu du Xe siècle, Hugues de Provence, roi d'Italie, installa sur les deux versants du col quelques contingents de ces Sarrasins qu'il avait vaincus au Fraxinet. Maîtres du pays, « *præpotentes illius regionis* », dit un chroniqueur, ces Maures et Arabes n'y vont pas de main morte : ils incendient l'église de Bourg-Saint-Pierre, ainsi qu'en faisait foi l'intéressante inscription qu'on pouvait lire encore au commencement du XIX^e siècle sur les murs de cet édifice, reconstruit entre 988 et 1019 par Hugues, évêque de Genève :

*Ismaelita cohors Rhodani cum sparsa per agros,
 Igne, fame, et ferro sæviret tempore longo,
 Vertit in hanc vallem Pœninam messio falcem,
 Hugo præsul Genevæ Christi post ductus amore
 Struxerat hoc templum Petri sub honore sacratum,
 Omnipotens illi reddat mercede perenni.*

tions romaines : l'une d'elles porte en lettres de la meilleure époque NIN, une autre TRIB, restes de *PœNINO* et de *TRIBUNICIA*. Elles se trouvaient probablement sur le frontispice du temple élevé par Auguste.

En 924, Robert, évêque de Tours, est massacré avec sa suite en ce même village. En 972, Saint-Mayeul, supérieur de l'abbaye de Cluny, revenait de Rome. La nombreuse caravane avait franchi le Mont Joux et dépassé Bourg-Saint-Pierre et Liddes ; mais, arrivée à Orsières, elle fut attaquée par les pillards africains, « *subito eos invasit perfidæ gentis Sarracenorum exercitus* ».

Il est vraisemblable que les plaintes des pèlerins et des voyageurs maltraités aient incité, au milieu du XI^e siècle, Bernard (dit à tort de Menthon), archidiacre d'Aoste († 1081), à relever les ruines de l'ancien « hospital » du Mont Joux et à jeter les bases de la maison que nous connaissons tous. Et les siècles passent, plus paisibles, malgré la peste qui vint si souvent ravager les vallées des Alpes. D'autres routes se sont ouvertes à travers la chaîne alpine, au Saint-Gothard, par exemple, mais le flot des passants de tous pays ne diminue guère. On aime à se représenter les artistes, peintres et sculpteurs, qu'attiraient les merveilles du Quattrocento vers le ciel bleu de la Toscane et de l'Ombrie, mais aucun d'eux n'a fixé sur la toile les images des monts terrifiants qu'ils avaient traversés.

Plus tard, beaucoup plus tard, en mai 1798, arrivent les premiers soldats français. Près de 45,000 hommes passent le col. L'année suivante, l'Hospice reste occupé pendant l'été par un contingent de 200 à 500 hommes, auxquels les religieux fournissent pour 32,378 francs de vivres. En mars 1800 sont postées sur le col trois compagnies du 3^e bataillon de la 28^e demi-brigade. On raconte que les officiers républicains vivaient dans l'intimité des moines. Ils prenaient ensemble leurs repas et leurs innocentes récréations. Aux jours de fête, ils unissaient leurs voix pour chanter les louanges du Dieu des armées. En mai de la même année commence le défilé des fantassins, des cavaliers et des artilleurs, 50,000 hommes environ, qui rêvaient de victoires dans les plaines d'Italie, après avoir bu à l'Hospice 27,703 bouteilles de vin, et dévoré 1758 livres de viande, 4951 pains et du fromage en proportion.

Le 20 mai, à la fin de la matinée, sans que cela attire l'attention des gens du village (ils en avaient tant vu déjà !), descend de voiture, devant l'église de Bourg-Saint-Pierre, un officier de petite taille à l'air délicat. Il avait le blanc de l'œil et la figure

jaunes comme un citron. Ses longs cheveux noirs tombaient sur la passementerie d'or de son habit et son chapeau était couvert d'une toile cirée. Bien que jeune, il ne parlait guère et ne riait jamais. C'était Bonaparte, premier Consul. Parti avant l'aube de Martigny, accompagné du Prieur Murith et du Chanoine Terrettaz, il s'était arrêté quelques instants à la cure de Liddes pour prendre un rafraîchissement. Déjeuna-t-il à Bourg-Saint-Pierre ? Peut-être. Fatigué, il fit une halte de deux heures au Saint-Bernard, et, le même jour, il alla coucher à Etroubles sur une botte de paille, après avoir écrit, à 9 heures du soir, une longue lettre au général en chef, Berthier.

Et c'est la fin des grands souvenirs historiques qui illustrent ces lieux. La route carrossable du Simplon va faire décroître tout le transit économique du Saint-Bernard. L'ère du tourisme commence, pour aboutir à l'apothéose que vous connaissez : embouteillages de cars, malaises de touristes surpris par l'altitude trop brusquement atteinte, teints blafards, vociférations, nausées et papiers gras...

Un autre caractère très important individualise l'Entremont et la différencie des vallées d'Anniviers ou d'Hérens. Sans doute, il est avant tout un « passage » ; mais on y demeure, il y a là-haut une « résidence », il y a l'Hospice et ceux qui l'habitent depuis neuf cents ans.

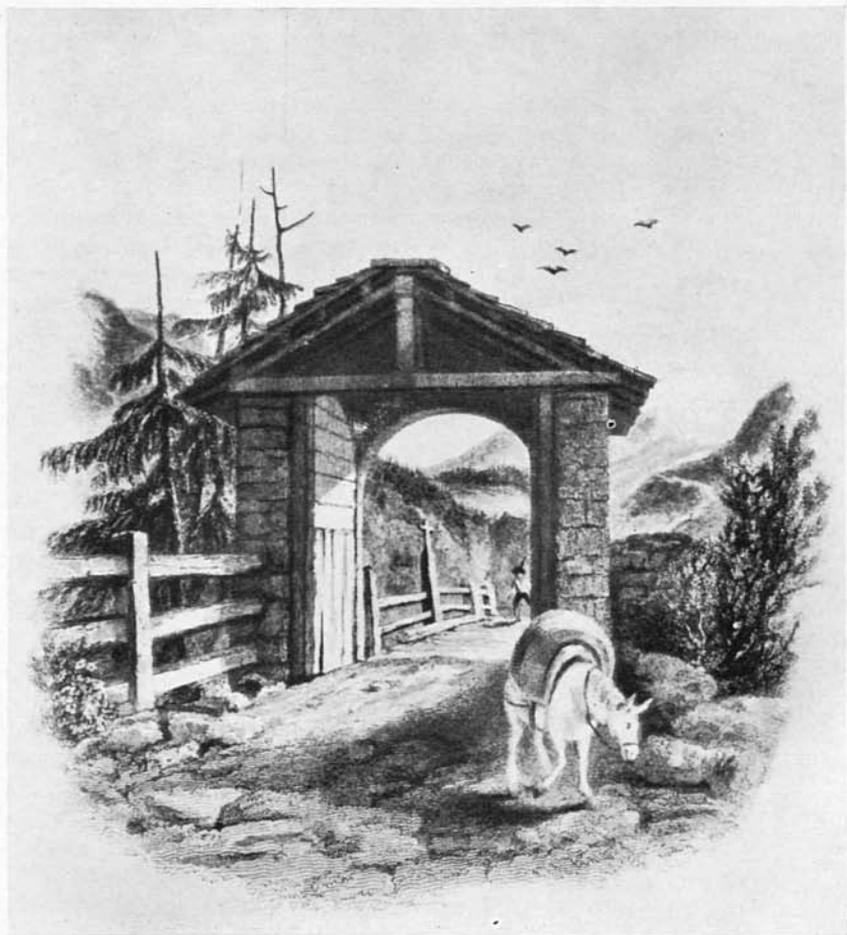
Passer les belles années de sa vie à 2470 m. ne ressemble guère à ce que nous appelons assez comiquement une « semaine clubistique d'été ». Supporter gaîment une température moyenne annuelle de -2° , « pourvoir, comme le disent les *Constitutions*, aux besoins des pauvres, des pèlerins et de tous ceux qui passent par cette montagne, afin qu'ils ne manquent point de nourriture, de vêtements et autres choses nécessaires », présenter un long et tragique nécrologe de religieux morts en courant au secours de malheureux surpris par les tourmentes de l'hiver, tels sont les titres de gloire de la Prévôté des Saints-Nicolas et Bernard de Mont Joux et qui lui valent depuis des siècles la vénération et le respect de l'humanité. Ce n'est point ici le lieu de refaire son histoire, de redire ses heures de puissance, sa richesse dans le passé, les nombreux biens et bénéfices qu'elle posséda, ses 80 prieurés, églises, chapelles et hôpitaux dans les diocèses d'Aoste, de Sion, de Lausanne, en

Savoie, en France, en Italie, jusqu'en Sicile et même en Angleterre.

Ce que nous voulons souligner, parce qu'utile peut-être dans une étude de toponymie, c'est la présence de lettrés, de clercs entourés d'une population de frustes montagnards. A l'Hospice, on ne parle pas le patois régional. A l'origine, on y parlait le latin, comme dans tous les couvents du moyen âge, mais depuis longtemps il y a là-haut comme un îlot de langue française, qui a, peut-être, rayonné dans la nomenclature des lieux environnants. Notons encore que, pendant près de sept cents ans, les Prévôts furent presque tous des Valdôtains et que les chanoines eux-mêmes étaient, en grande majorité, originaires de la même région. En effet, après la fameuse « Séparation » de 1752, qui sécularisa les chanoines valdôtains, le nombre des membres de la congrégation tomba brusquement de cinquante à douze.

* * *

La toponymie de l'Entremont supérieur a-t-elle subi les effets de ces influences diverses : sociales, économiques, militaires, intellectuelles et religieuses ? En trouverons-nous d'intéressantes reliques ? Ou, au contraire, ce perpétuel va-et-vient cosmopolite a-t-il fait apparaître et disparaître des noms dont il ne reste rien ? C'est ce que notre enquête nous apprendra, peut-être. Si nous avions des plans cadastraux, à grande échelle, soigneusement établis dès l'époque gauloise et minutieusement révisés et contrôlés tous les cinquante ans jusqu'à nos jours, les difficultés s'évanouiraient comme par enchantement. Mais nous n'avons, pour nous guider, qu'une documentation très imparfaite et de date trop peu ancienne. Aussi, la plus extrême prudence devra régir nos conclusions. La tâche est ardue ; les résultats parfois décevants. Mais ce ne sont pas des raisons suffisantes pour ne pas chercher avec passion à comprendre et à expliquer d'humbles noms qui sont, avec les bêtes et les fleurs, un ornement de nos montagnes. C'est même un devoir envers le sol aimé des ancêtres. Mes lecteurs auront deviné depuis longtemps, j'espère, que ces études sont moins une œuvre de sèche linguistique qu'un hommage d'amour à la terre natale. Ce n'est pas blasphémer contre la patrie que de trouver les moindres gazons ou le plus modeste torrent de



(Dessin de W. Brockedon, 1820)

PORTE DES REMPARTS SUD DE BOURG ST-PIERRE,
démolie en 1875

nos Alpes aussi sacrés, si ce n'est plus, que les terrains où s'élevaient les palais de l'administration fédérale.

* * *

*Rive gauche de la Drance
de Bourg-Saint-Pierre au Grand Saint-Bernard*

Entremont (ou mieux *Entremonts*, avec une *s*) s'explique de lui-même, mais je rappellerai que ce nom n'est pas employé par tous les Valaisans. Les gens de Champéry, par exemple, disent (ou disaient) : *le Payi d'amon*, « le Pays d'Enhaut ».

La Tsarevesse (mieux *Tsarvesse*), dérivé de *calvum*, « terrain chauve ou dénudé », identique au vieux-français *chauvèce*, « calvitie ».

Gode Tsapeletta. Dans le dialecte régional, *l* mouillée devient *d*, soit *gode* = *gollie*, « gouille ». — *Tsapeletta* n'est pas « petite chapelle ». Serait-ce un adjectif signifiant « en chapelet », c'est-à-dire « formée de petits bassins arrondis » ? On pourrait aussi supposer : « appartenant à Chapelet ou Chapelay », nom de famille valaisan.

Les Arpalles, latin *alpella*, « petite alpe ».

Leudena, à corriger en *L'Oeudenna*, du latin *acuculina*, « petite aiguille », nom d'une herbe piquante et glissante qu'on trouve sur les pentes élevées des montagnes et qu'on fauche parfois encore pour l'alimentation du bétail. Dans la vallée d'Aoste, on l'appelle *olline* (avec *ll* mouillée), d'où, sur Saint-Remy, la *Côta dis Ollines*, dont la carte a fait *Côte d'Isolina* !

Crêt dedans, « crêt qui est en dedans », c'est-à-dire entre le *Crêt d'en bas* et le *Crêt d'en haut*.

Plans Darrays, « les plans (plateaux) de derrière ».

Le Mourin. Vu de Bourg-Saint-Pierre, ce sommet conique ressemble à un « petit museau ». Serait-ce un diminutif de *mour*, *mouro*, « museau » ? Dans le sud de la France, *murra* veut dire « sommet ». — Mais ses roches sombres autoriseraient aussi un rapprochement avec *mourin*, nom souvent donné dans le Valais central aux vaches « noires », et qu'on traduirait par « le Noiraud ». Du latin *maurus*, « brun foncé », le français a tiré *morillon*, « raisin noir » et « canard à plumage noir ».

Pont du Guido (prononcez *dyido*). On ne sait plus de quel « guide » il s'agit, ni à quel incident ce nom fait allusion.

L'Étrait, « l'étréit, le défilé ». Lieu où le sentier suit le bord du torrent. L'orthographe *étréit* serait meilleure.

Brettemort. Cette orthographe de la carte est défectueuse et trompeuse, et signifierait « Mort bretonne » ! Ces chalets sont célèbres dans la région. On les disait hantés par la *senegouda* (synagogue ou sabbat) des damnés et des sorciers. Comme la prononciation correcte est *breute mort* ou *bretemort*, on traduira par « vilains morts ». Le français « brute » se prononce en Valais *brute, brote, breute, brete* suivant les régions, avec les sens de « vilain, repoussant, terrifiant ».

Becca colinta, « becque (pointe) coulante, glissante, qui s'écroule ».

Le Pey, du latin *podium*, « estrade, terrasse, monticule », identique à l'ancien français *poi*.

L'Emine. La signification première est « mesure de capacité », mais en Valais il désigne : 1. l'unité à laquelle est attribué un lot d'un nombre déterminé de kilos de fromage, de beurre et de sérac, quand on répartit aux « consorts » les produits d'un troupeau d'alpage, et 2. le vase en bois où le lait repose pour être écrémé.

Le Lavanchex, « lieu exposé aux ravages des « lavanches » ou avalanches ».

Campagnoula. Dans le patois régional, *camp-* devient *tsamp-*. Le mot doit être d'origine italienne. L'Italie a donné au patois valaisan *campane*, « cloche de vache » (du type clarine) et, au figuré, « sottie fille ». Mais *campagnoula* n'est pas attesté, que je sache, comme Synonyme du diminutif « clochette ».

Forgnon, Fournoutse et Sur le Four (comme ailleurs *Fornets, Forny, Fornasse, Fornache*) rappellent les emplacements de « fours à chaux » qu'alimentait la couche de calcaire « ancien », silicaté, affleurant au NNE des chalets de Fournoutse, entre les niveaux 2160 m. et 2340 m., un peu à l'ouest du point 2259 m., couche qui se prolonge dans le massif du Mourin. Je ne saurais dire si le filon d'anthracite signalé vers 2400 m., dans la Combe des Planards, a pu jouer un rôle dans ces exploitations, mais je suis surpris que Jaccard ait expliqué *Forgnon, Fournoutse* par « endroits chauds, pâturages bien exposés ».

La Letta est une « bande gazonnée située au-dessus de bancs rocheux ». (Voir la carte.) Même nom dans *Lette ècondoua* (Arolla et Vouasson). Au Tessin, nombreuses *loita*.

Les Luis Bossevendes. *Lui, louè* est en général « un couloir gazonné en pente très déclive ». Mais il arrive que sa signification se croise avec celle de *lé*, d'où « paroi rocheuse, lisse et délitée ». — *Bossevendes* rappelle le nom d'un ancien propriétaire. Il y a eu à Bourg-Saint-Pierre une famille *Bossevand*, qui s'est éteinte au milieu du XVIII^e siècle. Il faut écrire *Bossevandes*, avec *a*.

Tenou et Pointe de T. (Combe des Planards). *Teneva* est un adjectif, que Bridel enregistre dans son *Glossaire* : « *Ténéva*, adj. fém. qui se joint toujours à « terre » : *terra ténéva* « terre meuble ». » — Pierrehumbert, dans son *Dictionnaire du parler neuchâtelois*, rattache le mot *ténevière* à un adjectif du patois local : *tène* « peu profond », qui représenterait l'ancien-français *tenve* (prononcé *tenn-ve*) « mince, ténu ». Ce sens de *ténu* indique l'étymologie latine : l'adj. *tenuis, tenuem* « mince, grêle de peu de valeur, maigre, stérile ». Peut-être *teneva* vient-il d'un adjectif plus populaire que le classique *tenuem*, quelque *tenuatam* ou *tenutam*. Comme le provençal, si voisin de nos patois, dit au masculin *teunou*, je crois que celui de *teneva* devait être *tenou* et que ce dernier mot survit sur les flancs et les crêtes de la Combe des Planards, où il y a de *maigres* gazons.

Pierre à Becca, « pierre à bec, pointue ».

La Perrière, « carrière de pierres, éboulis ».

Les Erbets (ailleurs *Arbey*). En général, « mayen où le foin est maigre », du latin *herbaceus*.

Les Planards, dérivé fréquent de « plan », au sens de « plateaux gazonnés ».

Guille du Dragon. Voir, plus loin, la notice *Drône*.

Plans sadoz, « plans savoureux, où l'herbe est abondante et de bonne qualité ». L'adjectif patois *sado* est identique au vieux-français *sade* (désuet depuis le XVI^e siècle) « agréable au goût », du latin *sapidus*. Nous employons encore son contraire : *maussade* « désagréable ».

Monts Telliers (2954 m.). Devrait s'écrire *Montelliets* « petits monts ».

Grand et Petit Lé, « Lac ».

Gode Gotte. Mieux *Gode agota* « gouille à goutte », c'est-à-dire « tarie, desséchée de bonne heure en été ».

Combe, Plan et Pic de Drôna ou Drône.

En Maurienne, le patois *druna, drona* signifie « terrain d'éboulis ». Près d'Annecy, *dronna* se dit de la « crue subite d'un torrent ». Dans le centre et l'ouest de la France, *dronne* équivaut à « torrent, rivière ». Dans l'Isère, *dronnâ* est une « averse de peu de durée, mais violente et redoutée ». Quelle est l'origine de ces mots qui expriment tous l'idée d'une « dévastation causée par les eaux » ? Récemment, défendant une thèse qui lui est chère, M. J. U. Hubschmied a montré, par d'excellents exemples et arguments, que le nom d'une divinité, d'un démon malfaisant des eaux, *Drakona* (forme féminine de dragon), aurait survécu non seulement dans les formes citées plus haut, mais encore dans de très nombreux noms de cours d'eau¹. Qu'on se rappelle les noms valaisans : *Drahen*, affluent de la Sionne ; *Drône* (Savièse), au XII^e siècle *Draona* et *Drona*, près des gorges de la Sionne ; *Dronaire*, alpe très ravinée du Val d'Illiez ; *Dronnant*, nom au XIV^e siècle du *Durnant*, affluent de la Drance, et l'on conviendra qu'il est plausible d'attribuer à notre *Drôna* de l'Entremont une origine semblable : le malfaisant démon aquatique *Drakona* aurait hanté ces lieux il y a deux mille ans et son souvenir pourrait avoir survécu dans le *Lac du Dragon*, situé dans une combe voisine.

Ces dragons (ou guivres, vouivres) étaient des serpents ailés, qui portaient une couronne d'or et qui brillaient dans l'air en passant d'une montagne à l'autre, tandis que leurs yeux étincelaient comme des tisons. Ils aimaient à se baigner dans les lacs de montagne, mais, avant d'entrer dans l'eau, ils déposaient leur œil unique à terre. Pour s'emparer de ce diamant, beaucoup de gens firent des tentatives hasardeuses. Les dragons se réunissaient aussi la nuit au sommet des montagnes et leur sabbat était un spectacle terrifiant. Avant de se baigner, ils laissaient à terre, non seulement leur œil unique, mais aussi leur couronne d'or et leur poison, mais bien caché dans les rochers, car, si un homme avait touché à ce poison, le dragon

¹ Je renvoie le lecteur à ces pages pleines d'intérêt dans *Sprachliche Zeugen für das späte Aussterben des Gallischen* — *Vox Romanica* III, 1938, p. 61, 62.

serait mort aussitôt. Quant à celui qui aurait pu s'emparer de la couronne, il aurait été l'homme le plus heureux de la terre. Les dragons et les vouivres ne sont pas autre chose que la personnification des bolides, qui souvent apparaissent dans les régions montagneuses, dit M. van Gennep, à qui j'ai emprunté ces détails curieux.

Les Teppes, « gazon, motte de gazon, côte gazonnée, friche ».

La Pierre, forme française employée par les religieux du Grand St-Bernard, propriétaires de ce pâturage.

Pointe de Lacerandes, 2773 m. Le patois valaisan emploie comme appellatif, et parfois comme nom de lieu, le mot *cenande*, qui présente des variantes phonétiques nombreuses : *cenonde*, *cerande*, *ceronde* *chleronde* (d'où le nom de lieu bagnard : *Cheronde* sur la carte), *feronde*, etc., sans parler des composés avec le préfixe *a* : *Acenande* (alpage près Chandolin), *acenonde*, *acerande*, *Achlenandaire* (nom d'un pacage appelé aussi *Chlenande*, près du chalet principal de la « montagne » de la Liaz, Val de Bagnes), etc.

L'étymologie du primitif, *cenande* ou *cerande*, est le latin *cena* «souper» + le suffixe *-ande*, d'où le sens alpin du mot : «repas du soir du troupeau» et, comme toponyme : « lieu où le troupeau prend ce repas après la traite, dans le voisinage du chalet »¹. Le lecteur pressent, j'imagine, que je propose de corriger *Pointe de Lacerandes* et d'écrire : *Pointe de la Cerande*, qui signifie clairement pour moi : pointe qui domine, au sud-ouest, la *cerande* du chalet de la Pierre. Il conviendrait que nos futures cartes tiennent compte de cette correction justifiée.

Col des Chevaux (autrefois *chemin des Cavalles*, sic.) rappelle le transport des bois d'affouage qui s'y faisait pour l'Hospice. Le couvent tirait son bois des forêts de Ferret. De nombreux chevaux y étaient occupés pendant tout l'été et on les hivernait dans la ferme de Roche (Vaud).

Plan des Dames. Nom français, créé sans doute par les religieux, mais j'ignore à quelle occasion.

La Chenalette (2894 m.), « petit couloir ». Comme tant d'autres, le nom a dû « monter » sur le sommet qui dominait « le

¹ Mais ce mot a pris d'autres significations encore, que je signale, bien qu'elles soient sans utilité pour le problème que nous cherchons à résoudre : « râpe, bois taillis, forêt privée où les arbres sont clair-semés », et même « vache à pieds blancs ».

petit chenal », et il a été francisé par le voisinage de l'Hospice, les indigènes disant : *Tsenaletta*. — Je rappelle que *Zinal* (au XIII^e siècle : *La Chinal*, *Chenaux*, *Chinaz*, etc.) devrait être prononcé *Tsenâ*.

Jardins du Valais, nom français moderne donné, probablement par quelque chanoine botaniste, aux plateaux ensoleillés et fleuris du flanc sud de la Chenalette.

Grand St-Bernard. Les auteurs latins ont donné divers noms à ce passage célèbre : *Alpes pœninæ*, *Summus pœninus*, *Mons Jovis Pœnini* « mont de Jupiter », qui évolua vers la forme *Montjou*, *Mont Joux*, dont l'*x* est parasite. A l'époque de l'occupation sarrasine, le col était devenu un repaire de brigands, et le peuple lui donna quelque temps, dit-on, le nom de *Mont-du Diable*. Quand l'apôtre des Alpes, Bernard, eut achevé son œuvre, vers 1040, on parlera de l'*Hospital des Saints-Nicolas*¹ et *Bernard et Mont Joux*². Plus tard enfin, *Mont St-Bernard* fera place à *Col du Grand St-Bernard*, pour le distinguer de son homonyme : le *Petit St-Bernard*.

Après plusieurs remaniements et agrandissements, l'Hospice ne se composait, en 1800, que de deux corps de bâtiments : la maison principale englobant la chapelle et tous les services, et l'**Hôtel Saint-Louis**, édifié en 1786. La « Séparation » de 1752 avait privé la congrégation de la plus grande partie de ses ressources. Pour compenser un peu ce dépouillement, Louis XV, roi de France, accorda une pension au prévôt Thévenot, qui était de nationalité française. On épargna sagement ces fonds, et, en 1786, Mgr Luder inaugura l'**Hôtel Saint-Louis** ainsi nommé en souvenir du donateur.

Lac Ibo. La gouille du premier tournant de la route marque la limite que ne doivent pas dépasser les chanoines dans leur promenade quotidienne après les repas. Le latin *ibo* « j'irai »,

¹ Bernard avait une dévotion particulière pour Saint-Nicolas, évêque de Myre, † 364, et l'avait choisi comme patron de l'Hospital.

² L'*Hospital du Montjoux* posséda de bonne heure de nombreuses propriétés dans le Piémont, ce qui eut le rare et curieux résultat de faire « descendre » ce nom dans la plaine, alors que l'inverse, l'« ascension toponymique », est chose très fréquente. Ainsi, près de Chivasso, aux environs d'une maison appartenant aux chanoines, dans le vallon dit en 1420 de *Montisiovis*, s'éleva le bourg de *Mongiove* (1587), aujourd'hui *Montegiove*.

sous-entendu « à la promenade », aurait été employé, m'assure-t-on, il y a longtemps déjà, par plaisanterie par les religieux pour désigner ce petit lac. *Se non è vero...* Mais je me demande si la *Forêt Ibeau*, du Val Ferret, dont je parlerai ailleurs, ne présente pas une homonymie inquiétante pour la susdite étymologie.

* * *

Rive droite de la Drance
du *Grand St-Bernard* à *Bourg-St-Pierre*

Mont Mort. Pas de forme antérieure à 1710 qui permette de savoir si c'est un nom moderne ou s'il faut y voir *Mont more* « Mont noir », du latin *maurus*.

La Combe des Morts. Le nom ancien et authentique, *la Grand'Combe*, a été évincé par cette appellation macabre, théâtrale et injustifiée, car les grands dangers d'avalanche se rencontrent plus bas.

L'Hospitalet, nom donné par les religieux, il y a longtemps, à ce petit « hospital », que Bridel, en 1801, décrivait ainsi : « C'est d'un côté une voûte souterraine, où les passants peuvent se mettre à l'abri du froid et de la tempête, et où un domestique du couvent laisse, dans les mauvais jours, du pain, du fromage et du vin à l'usage des voyageurs harassés; de l'autre côté est un caveau, destiné à recevoir les corps des inconnus qui perdent la vie dans ce passage. » En 1910, il renfermait cinq ou six corps momifiés.

Les Luis, expliqué plus haut.

Barasson. Nom valdôtain, déjà mentionné en 1380, parti de 1800 m., sur St-Oyen, « monté » sur deux cols-frontière, sur une pointe à 2964 m., et redescendu dans la combe valaisanne homonyme. Signification peu claire. Peut-être nom de famille ; peut-être aussi de *baradzo* « pâturage, herbage clôturé » ou encore dérivé de « baraque » (?). Le *Col de Barasson* est parfois appelé dans le pays *Col des Couilles*, c'est-à-dire « des contrebandiers ».

Babylone, 2866 m., métaphore archéologico-biblique, imaginée, je suppose, par un religieux et qui convient fort bien à de vastes éboulis.

Tchyolaire (*Plateau de...*). Prononciation dialectale du français « tuilière ». Sur ce plateau, les Romains avaient construit un refuge, une *mansio*, alimenté par un aqueduc dont on a retrouvé des briques et des *tuiles*, d'où le nom.

Pas de Marengo, 1950 m. environ, à 7 km. en amont de Bourg-St-Pierre. Examinons quelques hypothèses.

1° Ce serait là, dit-on souvent, que Pierre-Nicolas Dorsaz, guide de Bonaparte, aurait retenu le Premier Consul au moment où celui-ci faillit choir avec son mulet dans le précipice. Sans ce geste sauveur, il n'y aurait jamais eu de victoire à Marengo. Erreur ! L'incident s'est produit « à quelques minutes du village », a dit un témoin oculaire, exactement entre le village et le lieu dit *Fourtse* sur la carte, soit à 1,5 km. du Bourg, et non à 7 km.

2° Un historien militaire français a écrit en 1900 :

« En souvenir du passage de l'armée de réserve, l'endroit réputé le plus dangereux du sentier est encore nommé *Pas de Marengo*. » Le capitaine de Cugnac ignorait sans doute que ce lieu est mentionné dès 1728 dans le « Livre des morts », qui note : « mort d'un jeune Français à Marengo » et en 1783, dans des vers écrits par un chanoine du Grand St-Bernard, sous la forme *Maringou*, soit soixante-douze ans avant la célèbre victoire !

3° Ce *Marengo* de 1728 serait-il le mot *mareingot*, du *Glossaire* de Bridel, ou *maringou* du *Dictionnaire* de Pierrehumbert « bette, poirée » (« côtes de blettes » en Suisse romande) ? Des « blettes » à 1950 m., c'est invraisemblable. Et je n'ai pas découvert ce *maringou* dans les noms patois connus de la flore alpine. Donc, hypothèse à exclure jusqu'à plus ample information.

4° *Marengo* (en 1033 *Marinco*), localité célèbre et voisine d'Alessandria (Italie), doit son nom au fait qu'elle était située sur une importante *via marinca* (plus tard *via marenga*) « voie maritime, c'est-à-dire venant de la mer et y conduisant »¹. Notre *Marengo*, *Maringou*, serait-il une exportation au-delà de la chaîne alpine et qui se serait fixée sur le prolongement helvétique de la *via marenga* : Gênes-Novî-Alessandria-Marengo-

¹ Voir : Giandomenica Serra. *Dell' origine del nome Marengo*, dans *Zeitschrift für Namenforschung* XV, p. 225—240.

Ivrée-Grand St-Bernard ? Ce n'est pas impossible, si étrange que cela puisse paraître ¹.

5° a) Ce nom de lieu italien est devenu le nom de familles qui en étaient originaires : en 1227, vivait à Alessandria un *Bernardus de Marengo*.

b) D'autre part, un ancien adjectif piémontais, *marènk*, « qui provient, qui vient du littoral ; qui a des relations de parenté avec les pays maritimes », fut employé de bonne heure comme sobriquet, puis comme prénom, enfin comme nom de famille : en 1075, dans la commune d'Oulx, *Guido Marencus* ; en 1257, à Mondovi, *Jacobus Marengus* ; en 1282, à Vevey sur Ollomont, *Marenche*, juge de Savoie.

c) Enfin, en pays germanique, *Mâring* est un nom de personne attesté par des chroniques.

Il n'est pas inadmissible d'imaginer, par conjecture, qu'une catastrophe (avalanche, par exemple), aurait eu pour théâtre le rocher de *Marengo*, dont auraient été victimes quelque *de Marengo* ou *Marengus* piémontais, ou quelque pèlerin d'Allemagne, un pauvre « romier » nommé *Mâring*. De toutes les hypothèses envisagées, c'est la moins déraisonnable, me semble-t-il.

La *Leyvra*, « lièvre », qui est féminin en patois. La carte supprime à tort l'article *la*.

La *Tsermetta*, « la petite chaux », latin *calmitta* ; identique aux nombreuses *Charmettes* romandes.

Le **Tunnel**. « Ce nom provient du tunnel projeté il y a de nombreuses années sous le col de Menouve et dont l'orifice septentrional (suisse) est encore visible au point 2321. L'orifice italien est coté 2346. On y voit encore des ruines », dit le guide de Kurz, *Ferret-Collon*, p. 112 en note. Voir aussi *Echo des Alpes* 1892, p. 230.

Menouve, orthographié en 1691 *Monove*, plus tard *Menoue*. Comme Barasson, nom valdôtain parti de 1910 m., « monté » sur deux cols, 2775 m. et 2757 m., et redescendu dans la combe valaisanne homonyme. *Menouve* est le mot valdôtain *meneuve*, « menu bétail », du latin *minutæ* (*bestiæ*). Comparez le doublet

¹ La terminaison — *engo* semble montrer que le nom du *Marengo* de l'Entremont est un emprunt à l'italien.

de Poschiavo : *munuda*, « petit bétail », et le vieux-valaisan *menaïda*, « gigot de mouton ».

Col d'Annibal, 2995 m. « Ce nom, qui parut pour la première fois dans le guide Tschudi, provient de la légende selon laquelle Annibal aurait traversé les Alpes en cet endroit. On a trouvé sur ce col les restes d'un mur d'une longueur de 40 m. environ, ainsi qu'une lance en bronze en parfait état de conservation (voir *Rivista mensile* 1901, p. 385, 6 ; *Bollettino* n° 73, p. 140) », dit Kurz, *Ferret-Collon*, p. 115.

Troistorrents, ou bien « 3 torrents », ou bien « au delà du torrent », *de transtorrentem*, devenu « trétorrent ».

Plan du Jeu, traduction française du patois *Plan dou Djouâ*. Nom analogue sur Salvan : *La louè du Djouâ*. Peut-être s'agit-il de lieux où les chamois et les coqs de bruyère prennent leurs ébats. Comparez les *Gemsenspil* et *Hahnenspil* de la Suisse allemande.

Plan du Parc, « où l'on parque le troupeau ».

Proz, autrefois *Prouz*, « le pré ». La *Cantine* bien connue n'a été construite qu'en 1850.

Le Pieudet. Le *d* doit représenter *l* mouillée, donc *Pieulliet*, à rapprocher de *Piaulliet*, *Piaulliausa*, etc., employés ailleurs, « terrains pouilleux, c'est-à-dire pauvres, stériles ». Comparez l'expression : La Champagne « pouilleuse ». Il y a, au delà du lac du Grand Saint-Bernard, un lieu dit : *la Pouillerie*.

Gode du Laci, « gouille du lait », alimentée par les eaux limoneuses et *blanchâtres* du glacier voisin. Peut-être aussi « gouille du glacier ».

Motchobi, dit la carte. En réalité *Mâtch'bi*, « le bout écrasé », nom qui décrit fort bien le rocher.

Tseudannes, identique à Chaudanne, « source qui ne gèle pas en hiver ».

Toules, identique à *Tola*, etc., du latin *tabula*, « table » dans le sens de « terrain plat, terrasse ».

Petteмонт dit la carte. En réalité *Peutemont*, « le vilain mont » — « le pouet mont » en vaudois. Ce nom désigne les misérables pâturages qui dominent à l'est la Cantine de Proz et marque bien le contraste avec les opulents herbages de la rive gauche.

Peta Crot, à corriger en *Peuta crotte*, « la mauvaise cave » ou « le vilain trou ».

Tsouss ou **Tsoussse**. Le verbe latin *calcare*, « fouler aux pieds, piétiner » (dérivé de *calcem*, « talon, plante du pied »), a une descendance intéressante dans les patois romands, par exemple :

- a) *tchaussi*, *tschautzi*, « fouler aux pieds » ;
- b) *tschautzevilha*, « chauche-vieille », cette sorcière personnification du cauchemar¹ qui, dans le sommeil, vous met un pied sur la gorge pour vous étouffer, et qui arrive sur un cheval aveugle qu'elle laisse à la porte ;
- c) *tsoussegnâ*, *tsoussignâ*, « porte à talon », c'est-à-dire « à pivot », du latin *calcaneata*.

Dans la toponymie, on citera par exemple : *Chauchey*, *Chauchy*, *Chautzai*, le *Pic Chaussy* (en patois *Tsaochi*, avec le *ch* allemand de *ich*). Je joins à cette liste le nom entremontan de *Tsouss*, qui signifie comme les autres « terrains que les troupeaux foulent », et qui aurait eu l'orthographe *Chaucia*, si quelque document du XIII^e siècle avait conservé la forme archaïque. J'ajouterai cependant que **Chaucia Tsoussse* remonte, non pas directement au verbe latin *calcare*, mais à la forme populaire, dite intensive, **calcicare*, origine du provençal *caussigar*, « fouler aux pieds », à Gap *chaussiar*, « passer dessus », dans le département des Hautes-Alpes *chaouciar*, « marcher sur une plante ».

Chalevay, « chalet vieux ». — *Bonhomme de Ch.* = *steinmann* de Ch.

Fourtse, identique au français « fourche », désigne parfois un ancien emplacement de fourches patibulaires, de gibet, mais, ici, « bifurcation » de la grand'route et du chemin conduisant aux importants alpages de *Tsouss* et de *Chalevay*.

Tsaraire ou **Saraire**, « la charrière, le chemin des chars ».

La Linnæa. Jardin alpin créé en 1889, sur l'initiative du botaniste Henry Correvon et placé sous l'égide du grand nom de Linné.

Bourg-Saint-Pierre. Aujourd'hui, les habitants de ce village disent : *le Bourg*, et se nomment eux-mêmes les *Bordions*. — Dans *Bourg-Saint-Pierre* et dans la forme plus ancienne *Saint-*

¹ Dans « cauchemar », *mar* c'est le « vampire, le fantôme nocturne », et *cauche* « qui vous foule aux pieds », du vieux-français *cauchier*, *chauchier*. — « chausse trape » signifie littéralement : « foule et frappe du pied ».

Pierre-de-Joux, nous avons un exemple de l'attribution à une localité du nom du saint patron de l'église. Comme le culte des saints ne commence guère à se développer qu'à l'époque carolingienne, on peut supposer que ce nom n'est pas antérieur au VIII^e siècle. On rangera parmi les légendes apocryphes les traditions qui prétendent que l'apôtre Pierre en personne aurait évangélisé les populations du haut de l'éminence où se dresse le chalet de la Linnæa. La plus ancienne carte qui mentionne Bourg-Saint-Pierre est celle de Conrad Turst (1495). Celle de Borgonio (1683) dit *Saint-Petersbourg*, et un ordre de Berthier, général en chef de l'armée de réserve, porte cet en-tête : « Le 24 floréal an 8 (14 mai 1800), à *Saint-Petersbourg*, au pied du Saint-Bernard. »

Hôtel du Déjeuner de Napoléon. (En 1800, *Auberge à la Colonne milliaire*.) J'ai goûté avec tant d'agrément l'accueil de la célèbre auberge, j'ai savouré avec tant de délices les omelettes succulentes et le fendant doré de feu M^{me} Veuve Moret que, pour rien au monde, je ne voudrais contester l'arrêt déjeuneratoire du Premier Consul, méditant l'extermination des Kaiserlicks du baron de Mélas. Toutefois, je rappellerai que les compagnons de route de Bonaparte ne parlent que d'un « rafraîchissement à la cure de Liddes », et qu'en août 1801 le Doyen Bridel coucha à l'enseigne du *Cheval Blanc*, nom d'une autre auberge. Il y fut mieux logé et nourri qu'il ne l'espérait et se régala de figes sèches, de riz et de pommes de terre. — Au XV^e siècle, on logeait à *la Croix Blanche*.

Camp des Français. On donnait autrefois ce nom à l'emplacement d'un des trois camps de bivouac aménagés pour le repos des troupes françaises, en 1800. Il était situé à l'aval du village, que les soldats quittaient à l'aube pour profiter du durcissement nocturne des neiges.

* * *

Cet examen, qui n'a porté que sur les noms mentionnés par la carte, est sans doute très incomplet, mais il permet d'affirmer que les formations « indigènes » l'emportent de beaucoup sur les « reliques historiques » qu'aurait pu laisser le grand va-et-vient sur ce passage international. L'influence du Grand Saint-Bernard est manifeste dans un assez grand nombre de toponymes en langue française.

DEUXIEME PARTIE

COMBE DE LA ET VALSOREY

La Combe de Lâ, heureusement ignorée des touristes à moteur, est méconnue par les alpinistes, qui trouveraient au Revédin, au Clocher de Vouâsse et au Petit Aglan de quoi satisfaire leurs appétits acrobatiques. Seuls les chasseurs, les bûcherons, les ramasseurs de litière et les bergers ont donné des noms à ces retraites solitaires.

Combe de Lâ ou **Laa** sur la carte et, dans les documents écrits de la région, *Lâ* ou *Laa de Sicettaz*. (Plus loin, nous reparlerons de *Sicettaz*, dans l'orthographe *Tsissetta* de la carte.) En Valais et dans la vallée d'Aoste, *alpa*, « alpe, pâturage de montagne », a pris souvent les formes *ar* et *â*. Exemple : *l'A vieille*, sur Valtournanche et sur Prarayer, *l'A neuva* du Val Ferret, etc. L'orthographe *Combe de l'A* vient d'être adoptée sur nos cartes.

Vichères, en 1259 *Vescheria*, au XVI^e siècle *Vechieres*. Selon Jaccard, pourrait être *vescière*, « lieu où l'on cultive des vesces », légumineuse fourragère.

Le Chapelet, « petit chapeau ». *Chapeau*, si fréquent en toponymie, a souvent le sens d'« épaulement, éminence ». D'autre part, *chapplô* ou *tsapplô* est un morceau de forêt où l'on a fait une coupe rase. Or, *le Chapelet* est une clairière. Mais un nom de famille, *Chapelay*, pourrait aussi donner l'explication de ce nom.

Cornet, « petite corne, petite pointe », équivalent des nombreux *Hörnli*.

Bavon semble être un nom d'homme germanique : *Bavo*. — Un rapprochement avec *Bavona* (Tessin), du gaulois *bagona*, « forêt de hêtre », serait peu justifié, vu l'altitude de *l'alpe de Bavon*, 2000 m. environ.

Combe des Rottes, en réalité *Comba derotta*, du latin *de-rupta*, « éboulée, rompue ».

Le Lardzyer, « où croissent des *lardzes* ou mélèzes ».

Combe des Six niers, « C. des rochers noirs ».

La Grand'chenau, « couloir d'un ruisseau ».

Plan Devant, « plateau gazonné qui est en avant ».

Torrent des Vanis, « torrent des rochers ».

La Verdeusa, « où il y a de la verdure ».

Le Payeux. En Savoie, *paillu*, *payu* veut dire « pailleux, où l'on trouve de la litière ». Comparez l'ancien-français *pailluel*, « paillasse, litière ».

Tsapette, « bonnet, petit chapeau ». — Cependant, en Savoie, un *chapi*, *chapè* est un « hangar, abri, cabane », d'où le dérivé *Chapieu*.

Les Invets, « les revers » (lieux orientés au nord-ouest).

La Tsissetta. (La graphie *Sicettaz* de quelques documents rend mal la prononciation locale : *tchiessèta*.) A rapprocher de *Zessetta*, pâturage de Bagnes (que Jaccard prétendait à tort expliquer par petite alpe prête à *tchèsi*, « à tomber », des sommets !), et des nombreuses *Tsichetta* des environs de Courmayeur. Etymologie obscure.

La Sassa est une forme féminine de *sex*, « rocher », qu'on retrouve dans *la Sasseneire*, « roche noire », et qui prend parfois le sens d'« impasse dans les rochers où s'engagent les chèvres et les moutons ».

Plan des Danses. Je ne saurais dire s'il s'agit de danses de bergers ou de sorciers réunis pour le sabbat, pour la « synagogue », *la senagouda* en patois.

Le Revedin (2761 m.) et *Combe Revedin*. Il semble que le *d* soit la mutation entremontane d'une *l*, soit *revedin* pour *revelin*, d'un ancien *ravelin*, « petit ravin », mais c'est douteux.

Mont de la Fouly, 2874 m. (sur les anciennes éditions de l'A. S. : **Tête de Vari**), et **Tête de Vare** ou **Varé**, 2776 m., sommet insignifiant situé à 800 m. au nord-est du *Mont de la Fouly*. Il y a là quelque désordre dans la nomenclature graphique et dans la localisation des noms.

Pour y voir clair, cherchons des lumières dans le patois voisin de la Vallée d'Aoste. A Ollomont, il y a l'*Alpe de Varire* (sur les cartes *Verries* et *Verries* !); à Oyace, une *combe de Varire* ou *Varie*; à Cogne, dans le vallon de Grauson, la *Tête de Varire*. — Pour désigner l'animal dit aujourd'hui *marmotta*, « marmotte », les Valdôtains employaient autrefois le joli mot *varire*, mais ils le prononçaient en supprimant un *r* : *varie*. De *varie*, on tirait le diminutif *varion* ou *varuyon* (d'où, à Oyace, la *Combe du Varuyon*), qu'on prononçait même *vaïon* (d'où à Bionaz le *Plan du Vaïon*, sur la carte *Viano* !). Je pré-

sume que *varie* a passé la frontière et que nous le retrouvons dans *Tête de Vari*.

Je propose donc :

1° que le nom *Tête des Varies*, « Tête des Marmottes », soit donné au point 2874 m. ;

2° que disparaisse *Mont de la Fouly*, inconnu des pâtres de la région ;

3° que le point 2776 m. soit nommé *Tête de Vare*¹.

Mont Ferret, 2980 m., appelé **la Tsavraz** sur les cartes anciennes, de 1868 à 1890 environ.

Du premier nom, je ne dirai rien ici, me réservant d'y revenir en étudiant ailleurs le nom de *Ferret*. Quant à la *Tsavraz*, le guide Kurz dit (p. 100) que « ce nom doit être attribué, non pas au sommet lui-même, mais à des pentes de gazons sur les flancs sud de la montagne ». A mon sentiment, ce nom est avant tout une altération d'ordre graphique. C'est un exemple entre mille de ces cacographies qui compliquent singulièrement l'histoire des toponymes. Ce mot n'existe pas dans le patois régional, sauf erreur. Je suis convaincu que le cartographe fédéral a mal compris et mal noté le nom que lui donna un informateur au langage indistinct, car à Orsières et à Praz de Fort on articule moins bien qu'à la Comédie-Française. Quelque pâtre aura dit en montrant ce sommet : « C'est *la Tsarva* », et le fonctionnaire a écrit : *la Tsavraz*. Or, *la Tsarva*, « la chauve », convient exactement à cette montagne nue et dénudée.

Les Ecoulis, « lieux reculés, situés dans un fond », dérivé de « cul », comme *les Ecoulaies* de Barmaz, sur Hérémente.

L'Aglan (sur la carte *La Gland*) et le **Petit Aglan**. Voir ailleurs l'explication de ce nom.

La Vouâsse. En patois valaisan *vouassâ*, *vouaffâ* signifie « passer un gué, marcher dans l'eau, patauger ». De là les noms de lieux : *Vouasson*, *Vuasset* et la *Vouâsse* de l'A, qui désignent des « terrains humides ». Pour atteindre le chalet de *la Vouâsse*, il faut passer à gué un petit torrent.

¹ Jaccard faisait appel à un mot dauphinois (?) *vaire* « terrain pauvre », pour expliquer ce nom. Dans la région on m'assure qu'il s'agit du mot *vare* « hanneton, moustique », et qu'il faudrait dire : *Tête des vares*. L'absence de formes anciennes ne permet pas de conclure.

Le Basset, synonyme de « col ».

Luis Neires, « luis noires ».

Nevi de la Rousse, « Névé de la (terre) rousse », couleur de la cargneule dont sont formés le terrain et les éboulis de ce col.

Six niers « rochers noirs », appelés aussi les *Pisses neires* qu'il est superflu d'expliquer.

* * *

Sauvage, mais illuminé par l'éclat des neiges du Velan, le *Valsorey* attire aujourd'hui les alpinistes. J'aurais voulu le connaître au temps où l'on n'y rencontrait que des bergers, des chasseurs et des contrebandiers. On sait qu'à maintes reprises ces sympathiques fraudeurs de fisc y ont fait parler d'eux. Le 31 décembre 1904, une bande de ces Valdôtains fut surprise par la tourmente et par 26° de froid sur le glacier de Valsorey, et, le 4 janvier, on ramena six cadavres à Bourg-St-Pierre.

Valsorey, masculin dans l'usage actuel, mais féminin autrefois. Sur la carte de Borgonio (1680 ou 1683), *La Vassio* ; en 1778 (de Saussure) *La Valsorey* ; vers 1784 (Murith) *La Valsorey* ; en 1799 (Chrétien de Loges) *Vassorey*, et (G.-A. Deluc) *la Valsoret* ; en 1801 (Bridel) *La Vassorée*, où l'on devine une assez juste notation de la prononciation patoise de l'époque : *la Va (l) sorâyè*.

Val, c'est « vallée », du genre féminin comme les toponymes analogues : La Valsainte, La Valbonne, La Valtournanche, La Valgrisanche, Valsorsière, Valorsine, etc.

Dans *-sorey*, je vois un adjectif féminin aujourd'hui désuet dans nos patois. Remarquons que, de Bourg-St-Pierre, pour gagner le palier de cette vallée, il faut escalader une rampe escarpée et s'élever de 200 m. environ. *La Valsorey* serait-elle *vallem superiorem* ? Non, car *superiorem* aurait donné *sovrou*, *souverou* ou *sevreu*, que nous trouvons dans *Lac Souverou*, ancien nom d'un des quatre lacs du Val de l'Eau Blanche, sur Ollomont¹ ; dans *Montseveroux* (Isère) et peut-être dans *Alpe de Severeu* (Bagnes).

¹ Aujourd'hui *Lac de l'Incloussa* « de l'écluse » (voir cartes), qui a pour voisins les lacs de *la Leïtou* « petit-lait » et de *la Beuséya* « lait de beurre ».

Cependant il convient de chercher encore dans la famille de *super* « sur » ou de *supra* « en haut ». Ces deux mots latins sont devenus dans nos patois *sobre*, *sovre*, aujourd'hui *sor* et *sore*, qu'on trouve dans des toponymes très clairs : *Sorebois*, *Sormoulin*, *Soreplan*, *Sorepont*, etc. Ces *sor* (de *super*) et *sore* (de *supra*) ont pu servir à former des adjectifs, comme l'a fait leur équivalent provençal *sobre*, père des adjectifs *sobrier* « supérieur » et de *sobrat*, (latin *superatum*) « qui est plus haut que les autres, riche, aisé ».

Je suppose que le latin *superatam* « qui est en haut » peut être devenu dans l'Entremont un adjectif *sobrâyé*, plus tard *sovrâyé* et pour finir... *sorée* de Bridel, rappelé plus haut, d'où : *la Val sorey* « la vallée d'en haut »¹. Il est amusant de constater que *Valsorey* est un cousin germain de *soubrette* ! En effet, *soubrette* est un emprunt au provençal *sobreto*, *soubreto*, dont les significations ont été au cours des siècles « qui est au-dessus, qui est superflu, qui croit être de trop, qui fait la difficile, qui fait des manières, insupportable, comme le sont toutes les femmes de chambre, » s'il faut en croire nos impeccables épouses.²

Examinons maintenant les noms de la rive droite de la vallée.

Plan du Pey « Plateau de la terrasse » qui domine de 200 m. environ le village de Bourg-St-Pierre. *Pey* = *Podium* « estrade, terrasse, sommet ».

Cordonna. (Un alpage sur Miège porte le même nom.) Peut-être dérivé de *corde*, qui signifie à l'origine « boyau, chose étroite ». *Cordonna* est une bande étroite, serrée entre le mont et la Drance du Valsorey.

Grande Penna et Pointe de Penna. *Penna* est répandu dans une aire géographique très considérable, avec le sens de « montagne, crête rocheuse ». L'étymologie en est discutée. On peut y voir une base prélatine *penn* « bout, tête » qui apparaît dans

¹ Comparez la formation analogue, de *super-itta*, des noms engadinois : *Val Suvretta da Samédan*, *Val Suvretta da San Murezzan*, *Piz Suvretta* et *Val Suretta*, en face de Sufers. Voir *Clubführer S.A.C. Bernina-Gruppe*, p. 362, notice de M.J.U. Hubschmied.

² La graphie *sorey* pourrait être expliquée par un adjectif latin hypothétique *superaceam* synonyme de *superatam*.

les gallois et breton modernes *penn* « tête » ; dans *Pennelocos* « tête, bout du lac », ancien nom de Villeneuve sur le Léman ; dans *pingouin*, du breton *pennguenn* « tête blanche », Mais on admet aussi la possibilité de rencontres homonymiques avec les mots latins *penna* « aile » et *pinna* « crêneau, haut d'un mur ».

Crotta de Penna « grotte, trou » pourrait être *crypta* ou *crupta* « grotte », cavité, souterrain ». Les **Crottaz**, **Croton**, **Crotet**, **Cropt** sont nombreux en Suisse romande.

Les **Chenards**, cacographie de la carte pour *les Chenâ*, patois *tšenâ*, identique à *Zinal*, *Chenalette*, etc. « couloir, lit de ruisseau », latin *canalem*.

Proz Limbi « prés, gazons qui sont en bordure », c'est-à-dire « au-dessus d'une paroi rocheuse », du latin *limbus* « bordure ». — Même nom sous le Prabé : **Proz Limbo**. Comparez le vaudois *limba* « bande de terrain étroite ».

Batzeresse, orthographe fautive que répètent nos cartes depuis 70 ans ! Il faut lire *Botseresse* « alpage pour les boucs », où ne paissent pas les vaches, mais les chèvres et les chamois.

Meitin (glacier et col du...) signifie en patois « milieu ». Comparez le vieux-français « *moitenc* ».

Combin, probablement dérivé de *combe*. Je renvoie à l'étude assez confuse de Coolidge dans *Bulletin de la Société de la Flore Valdôtaine*, n° 9 (1913)..

Sonadon. Le patois régional transforme très souvent les *ll* mouillées en *d* : *Sonadon* équivaldrait à *Sonaillon*, nom de lieu assez fréquent et appliqué à des alpages où le carillon sans fin des « sonnailles » tinte son angélus du matin jusqu'au soir. Le nom est « monté » sur un glacier et sur un haut col alpin lorsqu'il est tombé en désuétude dans la zone inférieure. C'était peut-être un lieu-dit de la « montagne » des *Chalets d'Amont*, vers les *Grands Plans*.

Chalet d'Amont. **Amoun** (latin *ad montem*) signifie « en haut » et s'emploie quand on remonte une vallée ; si l'on s'élève sur un des versants de la vallée, on dit : *in â* « en haut » (latin *in altum*). — **Chalet**. Mot sans doute très ancien dans la langue des habitants des Alpes, mais qui n'apparaît dans des textes qu'en 1723 et qui ne s'est établi en français qu'en 1761, après la publication de la *Nouvelle Héloïse* de J.-J. Rousseau.

Il est d'origine incertaine et a donné lieu à de vives controverses entre linguistes. Les uns y voient le latin *castellitum* « petit château » ; les autres, le latin populaire *casalittum* « petite ferme, petit terrain » ; ou encore un diminutif de *casula* « petite cabane », qui a été relevé dans le Tessin. Mais aujourd'hui, une autre étymologie semble devoir l'emporter : on le considère comme un dérivé de *cala*, mot prélatin qui signifierait « habitation », dit l'un ; « abri », dit l'autre ; « abri de pierre », dit un troisième ; « pierre ou rocher qui sert d'abri », dit un quatrième, convaincu que *cala* est identique à *cara* « pierre », autre forme de ce type, non seulement prélatin, mais préceltique, pré-indoeuropéen même, « méditerranéen », pour être à la dernière mode linguistique. Mon incompetence ne me permet pas de trancher un problème aussi difficile. Je me borne à constater que, dans nos Alpes, on prononce *tsalé*, avec un *a* bref dans certains endroits, et long ailleurs, ce qui justifierait l'orthographe plutôt archaïque *châlet*. Enfin *tsalé* désigne parfois le « pâturage environnant le chalet » et même un pâturage où il n'y a pas de chalets », par exemple : *le Tsalé de Maresse*, au-dessus des Haudères.

Du Col de Sonadon, à la Dent du Vêlan s'étend la chaîne hérissée des Aiguilles de Valsorey, mais il est peu de chaînons alpins, mises à part les Aiguilles de Chamonix, où les baptêmes de sommets aient foisonné avec un succès pareil. Les alpinistes suisses et italiens s'en sont donné à cœur joie. Sur cette chaîne, longue de 3500 m. environ, nous avons : Col de Sonadon, Mont Sonadon, Col d'Amiante, Aiguille d'Amiante, Col Vert, le Sphinx, Aiguille Verte de Valsorey, Col des Luisettes, Pointe des Luisettes, Fenêtre du Mont Percé, le Mont Percé, Col du Grand Carré, le Grand Carré, Dents de Valsorey, le Râteau, les Molaires I, II, III, IV et V de Valsorey, Mont Cordine, Col des Chamois, Mont Capucin, Col du Capucin, Tête d'Ariondet, Dent du Vêlan !! Trente noms, soit en moyenne un nom tous les 115 mètres ! C'est beaucoup, mais je conviens que l'intérêt de cette dentelure est très grand pour les gens à pitons, bien que le rocher y soit fort délité et ces « molaires », terriblement cariées.

Mont Velan (ne pas prononcer *Vêlan*) est, semble-t-il, le patois *velan* « vilain, lourd, grossier, méchant ». Dans la région,

on appelait autrefois cette montagne : *L'Arito dè la nè*
« l'Arête de la neige ».

...

En redescendant par la rive gauche de la vallée, nous examinerons les noms suivants :

Gouille du Valsorey. En 1683, sur la carte de Borgonio, *Gouille de la Vassio*, et, en 1892, dans l'*Echo des Alpes*, p. 218, *Gouille à Vassu*, qui sont sans doute de maladroites déformations du plus ancien *Va (l) sorâyè*, que Bridel rendait assez bien dans : *Vassorée*. Le **Mont de la Gouille** domine cet insinifiant petit lac, auquel Borgonio donnait une surface d'au moins 1 kilomètre carré !

Le **Tseudet**, 2713 m., semble être identique au français *chaudet* et au provençal *caudet* « un peu chaud », mais on s'étonne que le glacier voisin ait reçu lui aussi cette appellation qui ne lui convient guère. Je suppose que *Tseudet* est en réalité le nom du torrent des alpages inférieurs, qui aurait le même sens que les bien connus : *Chaudanne*, *Tseudanne*, etc. « sources profondes dont les eaux ne gèlent pas en hiver ».

Chaux de Jean Max (prononcez *mâ*), nom d'une vieille famille de Bourg-St-Pierre, comme le prouve la lettre ci-après, qui est aux archives de ce village.

Aoste, le 4 prairial an 8 (24 mai 1800).

Le 1^{er} Consul au citoyen Max,
Président de la Municipalité de St-Pierre.

J'ai reçu, citoyen, votre lettre du 20 mai. Je suis très satisfait du zèle qu'ont montré tous les habitants de St-Pierre et des services qu'ils nous ont rendus. Faites faire une estimation des dommages qu'aurait causé (*sic*) le passage de l'armée et je vous indemniserai de tout.

Ceci n'est que justice, et je désire de plus faire quelque chose d'avantageux à votre commune.

Bonaparte.

Les dommages à réparer n'avaient rien d'hypothétique : prairies, champs, jardins abîmés ; murailles abattues ; 88 marmites et chaudières perdues ou volées ; 2037 arbres coupés

dans les futaies qui protègent le village contre les avalanches. La commune présenta une très modeste note de 39,151 fr.

Le Champ désert désigne des pacages abandonnés. Je ne connais pas dans notre toponymie alpine d'autre exemple de cet adjectif « désert », mais on en trouve en Savoie, qui ne sont pas des formes modernes imaginées par les cartographes.

La Troutse (l'article manque sur la carte), prononciation régionale de *truche*, si fréquent dans nos Alpes, et qui est commenté dans un autre chapitre.

TROISIÈME PARTIE

LE VAL FERRET

Le *Val Ferret*, en patois *Comba Faréi* ou *Fari*, n'a pas comme l'Entremont, son voisin, un passé chargé d'histoire, bien qu'il ait dû être de tout temps la voie la plus directe et la plus facile pour atteindre Courmayeur et le Petit St-Bernard. Ses forêts opulentes ont cependant fait parler de lui dès le XII^e siècle. En effet, le 1^{er} avril 1189, Thomas 1^{er}, comte de la Maurienne, donna à l'Hôpital du Mont Joux (Grand St-Bernard) la forêt de Ferret et les bois attenants « *nemus de Ferrea* (ou *Ferraiz*) et *alia nemora montis coherentia hospitali et domui necessaria* ». Ce don fut confirmé par le pape Clément III en 1190, dans un document parlant du « *nemus de Ferray* (ou *Ferraz*) ». En 1191, le comte Thomas donna ordre aux habitants d'Orsières (*audaces et rustici Orserienses*) de ne pas troubler les chanoines dans le transport des bois des « *nemoribus de Ferray ad caleficiendos et vivificandos pauperes* ». On devine que le terme vague et indéterminé de « forêts de Ferret » allait provoquer des démêlés entre le couvent et Orsières. En 1395-96, il se déroula un procès qui finit par une décision du comte Amédée VIII de Savoie en faveur du couvent. Enfin, le 20 décembre 1894, après avoir duré plus de sept cents ans, le litige

s'est terminé par une transaction honorable pour les deux parties, grâce à l'esprit conciliant de Mgr Bourgeois.

Le Val Ferret s'insinue entre deux chaînes de montagnes, très différentes l'une de l'autre, calcaire (jurassique) à l'est, cristalline à l'ouest, d'où des contrastes séduisants : la rive droite revêtue de forêts et de gazons qui atteignent les crêtes, la rive gauche sauvage, tout en parois abruptes, en arêtes déchirées enserrant des glaciers menaçants et des moraines traversées par des « reuses » écumantes. Entre les deux décors, s'étagent des prairies admirables sous le soleil de juin, et, plus haut, une dizaine de pâturages d'été nourrissent des centaines de vaches et de moutons.

La plupart des hautes cimes de la rive gauche sont restées anonymes jusqu'au milieu du siècle dernier. Mais l'arrivée des alpinistes a fait naître une foule de noms de sommets, dont la nomenclature resta longtemps flottante et confuse. La rive droite, au contraire, très injustement délaissée par les touristes, n'a guère que des noms authentiquement locaux, fleurs naturelles du sol ou rappelant la vie pastorale de la population indigène.

• • •

Ferret. Il y a quelques années, W. A. B. Coolidge a publié un article au titre prometteur : *Le Col Ferret dans l'histoire* ; mais on peut être un admirable alpiniste et un médiocre historien, à moins que, pour mériter ce titre, il suffise de cataloguer des documents et de relever toutes les orthographes fantaisistes qu'a prises un nom de lieu dans des archives, des textes littéraires et des cartes. Ne convient-il pas d'établir une échelle des valeurs entre les documents exhumés, de les interpréter avec prudence et d'étayer ses conclusions sur des preuves solides ? — Comment Coolidge peut-il sérieusement affirmer à deux reprises que *Vallis Putrea* fut, au XVI^e siècle, le nom du Val Ferret italien, alors qu'il s'agit manifestement du Vallon de *Peuterey*, affluent du Val Veni ? Comment peut-il attribuer au Val Ferret suisse deux noms qu'il a dénichés aux archives de Turin : *Prenayez*, qui n'est qu'une erreur de scribe pour : *le Fresnay* (Val Veni), et *Arseriis*, qu'il traduit par *les Ars*, sur Ferret suisse, alors qu'il est question du *Larzier*, hameau de Courmayeur ? Comment Coolidge peut-il accorder quelque

confiance au lamentable Philibert de Pingon, dont je parle dans mon étude : « *Cervin ou Servin* » ?

Pour Coolidge, « l'origine du nom de Ferret n'est pas douteuse, car il dérive des mines de fer qui se trouvent sur ses deux versants. » Et c'est tout. Rien sur l'emplacement de ces prétendues mines, aucun document prouvant l'intensité de ces exploitations. Sans doute aura-t-il lu sur nos cartes (en face de l'Amôna) : « Pyrite de fer ». Cela lui suffit. Mais ignorait-il que le grand géologue Favre a écrit que cette mine a été peu exploitée. « C'est un filon ou couche de fer oxydulé, associé à du fer carbonaté et à quelque peu d'oxyde de manganèse. La couche est presque verticale. » J'ai vainement cherché dans les archives une mention quelconque de l'importance « ferrugineuse » du Val Ferret suisse et je crois qu'il faut donner une explication moins simpliste de ce nom. Jaccard, dans son *Essai*, n'admet pas qu'il y ait un rapport étymologique entre *Ferret* et « fer ». A son avis, *Ferret* vient du francique *fodr*¹, en vieux-français *fuerre, feurre, fœrre, foarre, fouarre* « paille ». Mais il se garde bien de nous expliquer comment *fodr* est l'origine des plus anciennes graphies connues du nom de *Ferret*, soit *Ferrea* (ou peut-être *Ferraiz*) en 1189, et *Ferray* en 1190. Il faut donc trouver autre chose. Essayons.

Le latin *far, farris* « céréales » avait deux dérivés : *farraceus* et *farratus* « fécond en fourrage », dont le composé *infarratus* « enfourragé » se trouve dans un document en bas-latin piémontais : *vinea infarrata* « vigne sous laquelle on laisse pousser de l'herbe », selon l'usage encore si fréquent en Italie. *Farratus* apparaît, en 1047, dans le nom de lieu *Monstarratus* « Mont fécond en fourrage », devenu plus tard *Monferrato* (Italie). *Farratus* est devenu en bas-latin *ferratus*, dont le dérivé *ferratium* a donné en provençal *ferratja, ferraia* « terrain en fourrage », et, chez nous, avec le même sens, les noms de lieux : *Ferrage, Ferrajoz, Féradze*, etc., orthographiés au moyen âge : *Ferraio, Ferragio, Ferraige*, etc.

Enfin, ce même *ferratus* est devenu en vieux-français *ferré*, dans l'expression curieuse « *chemin ferré* », qu'on a cru expliquer en invoquant le mâchefer, les scories qu'auraient employés les Romains pour durcir les chaussées. Mais, comme l'a

¹ Voir Jaccard, *Essai*, p. 166.

démontré M. G. Serra ¹, *chemin ferré* signifie « chemin gazonné, herbeux ». En effet, dans une chanson de geste, le *Roman de Girard de Viane*, écrit en 1225 environ, la même route est appelée alternativement et indifféremment : « le grant chemin herbu » et « le grant chamin ferré ».

A mon sentiment, nous tenons enfin la clef du *Ferret* valaisan : c'est la forme *farraceus*, évoluée elle aussi en *ferraceus*. Elle apparaît dans les formes de 1189 *Ferrea*, et de 1190 *Ferray*, en latin (*Vallem*) *ferraceam* « [la vallée] féconde en fourrage ». Rien ne caractérise mieux ce *Val Ferret*, dont les eaux abondantes, l'orientation, les terrains calcaires du versant oriental favorisent la croissance des herbages plantureux et des gazons drus sur les pentes les plus élevées. J'ajouterai que les noms de lieux de cette vallée confirment cette thèse : Som la Proz, Praz de Fort, Prayon, la Seiloz, l'A neuva, Ferret, la Peula, les Arpalles, la Léchère, etc., dont les significations seront expliquées plus loin. L'idée de « pré, herbe, pâture » s'étale du haut en bas de la vallée.

Pour confirmer cette étymologie *farr-*, on pourrait tirer argument de quelques formes anciennes avec *farr-* : *Valfarrefort* (cartes de Lambien, 1709, et de Scheuchzer, 1712), *Val Farrefort* (dans un texte de Grüner, 1760), *Fort Valfarre* et *Farret* (cartes du XVIII^e siècle). Enfin, et surtout, de nos jours encore la prononciation locale authentique est *Comba Faréi*.

Si l'on m'autorisait à fixer le nom de cette vallée, je proposerais : *la Valferrée* « la vallée des herbages ».

Remontons la rive gauche de la vallée pour examiner les noms suivants : ²

Som la Proz, « le haut du pré ».

Larsa. L'article est agglutiné par erreur. Prononcez : *l'ârfa*. Le nom de ce mayen est d'interprétation douteuse. On pourrait y reconnaître *l'arsa* « la brûlée », c'est-à-dire « terrain défriché par le feu », bien que *arsa* se prononce ordinairement *ârsa* et non *ârfa*.

¹ Voir Giandomenico Serra : *Vie Romane et Romee nel Canavese*. Cluj 1927, p. 65.

² Une trentaine d'entre eux ne figurent pas sur les cartes de l'*Atlas topographique* au 1 : 50.000.

Jeur Vouta, « forêt de Voutaz », nom de famille valaisan.

Prassony, sur d'anciennes cartes : *Praz sur Ny*, représente peut-être *Praz Orny* et permettrait de fixer approximativement l'emplacement de l'*Orny* primitif.

Orny, identique à un nom de village vaudois, *Orny* près de Cossonay, en 1012 *Ornei*, du latin *Oriniacum* ou *Auriniacum* « domaine d'*Orinius* ou *Aurinius*. A dû désigner à l'origine un lieu situé dans le bas de la vallée et s'élever, on ne sait à quelle date, jusqu'au *Glacier* et à la *Pointe* de ce nom.

L'Oratoire d'Orny, dont il ne reste presque rien aujourd'hui, est sans doute plusieurs fois centenaire. Autrefois, chaque année, une procession y montait d'Orsières pour solliciter la pluie nécessaire aux prairies et aux champs de la contrée. Tout ménage de la paroisse, dit Courthion, était tenu d'y figurer sous peine d'amende et d'accomplir ainsi, après la marche déjà longue faite pour se rendre à l'église, cette rude montée de cinq heures.

Le Portalet, « petit portail », métaphore qu'explique l'aspect de ces rochers vus de la vallée.

Torrent du Guero, « gorge encaissée », comparez *Gueuroz*, en 1363 *Gouroz* et *Gura*.

Ville d'Issert, même sens que *essert* « terrain défriché ».

La Deuva, probablement « le fossé, la douve », du bas-latin *doga*. — On l'a aussi expliqué par le gaulois *duba* « La Noire », nom d'un démon hantant les forêts.

Forêt de Mont Giroud = Mont de « Giroud », nom d'une famille de la région.

Les Sasses, « les rochers ».

Chanton, « monticule ».

Frumion semble un diminutif de « fourmi », qui est presque toujours masculin en patois ; à Bagnes on dit : « un » *frômiâ*.

Tita moutse (il y en a deux dans la région). « Tête ou sommité émousée, tronquée ».

Châtelet, « petit château ». Métaphore fréquente pour « petit sommet rocheux ».

Ravines rouges. Nom moderne choisi à cause de la couleur des roches et du terrain.

Les Plines. Dans la région de Martigny et de Bagnes, *plino* signifie « érable » ; ailleurs on dit *plâno*. Lire dans le *Mont-Blanc* de Durier (édit. Vallot, p. 22, 23) les curieuses aventures

du nom « Pointe des Plines » et le flottement qui a duré longtemps dans la nomenclature des sommets du bassin de Saleinaz.

Praz de Fort (même nom à Grimisuat : *Pradefort*). *Praz*, « près », et *de Fort*, « dehors », représente le latin de basse époque *deforis*, formé sur les adverbes classiques : *foris*, *foras*, « hors, en dehors ». L'orthographe logique serait donc *Praz defors*.

Saleinaz, en 1694 *Sallaiynia*. Signification obscure.

Grande Luis, « grand couloir gazonné ou rocheux ». Le nom est « monté » de nos jours sur un sommet.

Tita naire, « tête noire », *nière* serait plus conforme au patois régional.

L'Evole (glacier de...). Nom d'un quartier de Neuchâtel, transplanté par les propriétaires de la cabane de Saleinaz.

Reuse de Saleinaz. Les torrents émissaires de glaciers sont appelés « reuses » dans cette vallée. M. E. Muret les disait parents de *rosa*, *roèse*, « glacier », qui apparaît dans *Planereuse*.

L'Avary (sur d'anciennes cartes : *le Lavarit*). Je crois qu'il faut lire : *La Varie*, « la marmotte ». (Voir, dans les noms de la *Combe de l'A*, l'analyse de *Tête de Vari*.)

Forêt de la Pourriaz, où le terrain est humide, où les roches se décomposent, « pourrissent ».

La Tenade, « lieu où l'on *tient*, où l'on rassemble un troupeau pour le repos du milieu du jour ». Il y en a deux dans le Val Ferret.

La Diuretta, diminutif emprunté au bagnard *diure*, « torrent ».

Treutse bouc, « la truche aux boucs, aux chamois ».

Les Grènerets, « petits greniers ».

L'Amôna, « l'aumône », rappelle peut-être un vieil usage valaisan : la distribution gratuite par la commune d'une certaine quantité de sel aux familles indigentes.

Tsamodet, « petit chamois » (?) — ou encore, vu l'équivalence du *d* de l'Entremont avec *l* mouillée, « *Chamoillet* », diminutif du nom du village : *Chamoille*, sur Orsières, dont il est question dans le chapitre « Toponymie routière ». Ces deux interprétations sont loin d'être assurées.

Le Darbey, « forêt de pins », du patois *darbi*, *darbé*, « pin et sapin ».

La Neuva. Rappelons une fois de plus que c'est : *l'A neuva*, « l'alpe nouvelle ».

La Maya, « meule de foin, tas de litière », et, par métaphore, « sommet conique ».

Les Rosettes, diminutif de *roèse*, « glacier », ou de *reuse*, « torrent ».

Le Pâquier, « pâturage ».

L'Ifer, « l'Enfer », nom très expressif donné aux parois rocheuses de la rive gauche de la Combe des Fonds, dont les plis tourmentés sont pareils à de gigantesques flammes pétrifiées.

Les Tava du Dolent, « pacages en terrasses où les gémissons se reposent », synonyme de *tenade*, *tsouma*, etc.

Mont Dolent. Son homonyme, *Mont Dolin* (Arolla), qu'on prononce *dolèinn*, signifie clairement « petit, petit garçon ». Mais l'imposant sommet du Val Ferret a peut-être gardé le sens primitif du latin *dolens*, « qui est à plaindre, pitoyable, misérable ».

Chantonet, « petit monticule », qui domine à l'est le col dit aujourd'hui *Petit Ferret*.

Crétet de la Perche. Il y avait autrefois sur ce « petit crêt » une « perche », indiquant le chemin à suivre pour gagner le col du Chantonet.

L'Arteron. Semble apparenté à *artayèrè*, « rhinante ou cocriste », dont la tisane guérit, dit-on, la pleurésie, le goître et les maladies de la tétine des vaches. *Artayèrè* peut être une variante de *tartayèr*, *tartari*, *terteryà*, « cirse des champs », mauvaise herbe parasite des blés et du fourrage.

La Léchère, pâturage au terrain humide, favorable à la croissance de la « laiche » des marais.

L'Etra, « la route, le chemin », du latin [*via*] *strata*.

Les Besse, « les bisses ».

Les Arbalettes, « forêt où croissent des essences à écorce blanche », des trembles, par exemple, du latin *albarum* + *itta*.

Merdenson, « torrent qui charrie des eaux troubles et limoneuses ».

Les Creuzas, « les vallons, les creux, les ravins ».

Le Cormat, à rapprocher du piémontais *corm*, « crête, sommet » et des *Cormet* de la Savoie et d'Aoste, de la famille du latin *culmen*, « sommet ».

Les Temayres. Graphie fautive. Dans la région, on assure que c'est *l'Ette maire*, à mes yeux inexplicable. J'y verrais plutôt la *Lette maire*, « terrasse gazonnée + grande ».

Veura lay. Orthographe maladroite. Prononcez : *veurallè*, avec accent tonique sur *a*. — Le latin *aura*, « vent », est devenu en vieux-français : *ore* (d'où *orage*, au XVI^e siècle « souffle du vent ») ; à Valtournanche : *aura* (d'où *l'Eura*, alpage sur le Breuil) ; en provençal : *aura* (d'où Col de *Mille Aures*, sur les cartes *Mylord* !) ; en Valais : *ôûra* (Vionnaz, Savièze) et *veura*, autour de Martigny, dans le sens spécial de « vent, souffle de l'avalanche ». *La Veurallè* de Ferret est une côte où tombent de terribles avalanches, comme le montrent fort bien les « flèches » de la carte Kurz pour skieurs.

La Dotsa, « la Boudeuse ». — Les névés situés sous son sommet semblent s'obstiner à ne pas fondre avant la fin du mois d'août : ils « boudent » contre l'été.

Le Grand et le Petit Lavarsey. Peut-être déformation, par métathèse de *l'Arvassey* de Barberine (voir ce nom.).

La Peula. Nom employé deux fois dans la vallée. 1. Grand alpage sur le chemin du col du Grand Ferret (en 1694 *la Paula*) ; 2. Nom ancien de la Chaux de Fenêtre, où le grand lac s'appelait autrefois : *Lac de la Peula*. Du latin *pabula*, « fourrage, pâture », devenu *paula*, puis *peula*, « pâturage ». Comparez le romanche *pavlar*, « fourrager le bétail », le portugais *poula*, « terrain non cultivé », le nom de lieu français *Pévèle*, etc. — A rapprocher peut-être de *peula*, « courroie d'arrière qui retient la selle », et de *peulaire*, « fiche de fer à anneau pour traîner le bois ».

Les Plans Fins. La prononciation que j'ai notée dans la région, et que je crois correcte, est identique à celle du français. On traduira donc ce nom par « plateaux gazonnés qui sont à l'extrémité supérieure des pâturages, ou qui sont les *fins*, les limites de l'alpage ».

Les Goèdes, « les gouilles ».

Les Odzyé, « les sentiers tracés par le bétail » de *la Peula*.

La Chaudière, traduction française du patois *tseoudaire*. Entonnoir naturel de 6 à 7 m. de profondeur, sur 10 m. de diamètre, à côté du sentier du col du Grand Ferret.

Les Econduits, à prononcer *écondouè*, est le participe passé féminin pluriel de *écondre* (latin *excondere*), « se cacher, dis-

paraître au regard ». N'a rien de commune avec le verbe « éconduire ». Fréquent en Valais, où il désigne en général des fonds de vallée, « retirés, enfoncés, cachés, secrets ».

Six des Bornettes, « rochers des petits trous », des « chemi-nées » explique peut-être le nom français de l'alpage voisin : *Mont Percé*.

Les Marmontains. Au XVI^e siècle, croyant que « marmotte » venait du latin *murem montanum*, « rat de montagne », on forma le mot *mormontain*, *marmontaine*. — *Marmotte*, qu'on a parfois rapproché de *marmonner*, « mouvoir ses babines », pourrait bien être préléatin.

Manouvray. En vieux-français, *manœuvre* (du latin *manu-opera* employé dans les *Capitulaires* de Charlemagne) signifiait « corvée » et a conservé ce sens dans le patois de nos Alpes. En juin, les consorts des alpages sont convoqués pour les *manœuvres*, c'est-à-dire pour les corvées d'entretien de leurs « montagnes » : réparations des bisses, sentiers et bâtiments. *Manouvray* désigne l'« homme de corvée », en vieux-français : *manouvrier*.

Six Poteu, « rocher d'accès difficile à pentes gazonnées ».

Tsené rosso, « chenal, ravin rouge ».

Plan Tsaropal, « plateau de la *charoupe* », c'est-à-dire « de la bête crevée, de la charogne sans valeur ». — Plus tard sont nés les sens « vaurien, fainéant ».

Plan Fayèrou « plateau du petit moutonnier ».

Bandarrey. *Ban*, dans la toponymie alpine, désigne des ter-ritoires où il est interdit de circuler, de laisser paître le bétail ou de chasser certains gibiers. — *Darrey*, adverbe « derrière », joue le rôle d'un déterminatif géographique. — Ce nom est une relique d'ordonnances qui, aujourd'hui, ne sont naturelle-ment plus en vigueur.

La Tenade (voir plus haut).

Les Angroniettes. On employait jadis à Praz-de-Fort le mot *angrogne* en parlant d'une « chèvre sans lait, mal en point, amaigrie et qui n'avait pas « profité » de son estivage avec les cabris ». Les *Angroniettes* en serait un diminutif et désigne-rait les maigres pâturages des cabris et des chèvres.

Grand Golliaz. Sur son versant sud se trouvent des « gouil-les », un « golliat » en patois valdôtain. Le nom est « monté » sur la cime voisine.

Les Vans, « les parois rocheuses ». On connaît les dérivés *Vanil*, *Vanel*, etc.

Aiguille de Lesache ou de Leisasses. C'est évidemment : les *Sasses* « les rochers », nom des parois sud, donné au sommet qui les domine. *Aiguille* devrait disparaître, à moins qu'on n'adopte : *Aiguille des Sasses*.

...

Les noms intéressants de la rive droite, d'amont en aval, sont analysés dans les notices ci-après.

Col de Fenêtre est un fâcheux pléonasme : *Fenêtre de Ferret*, est bien préférable.

Torin dé Pè. Cet émissaire du lac inférieur de Fenêtre s'engouffre dans un entonnoir et reparaît beaucoup plus bas dans les rochers à l'est de Mont Percé. On dit qu'un troupeau de moutons, pourchassé par des chiens du Grand St-Bernard et pris de panique, se jeta dans l'entonnoir. Quelques mois plus tard, on vit les cascades inférieures charrier des quantités de peaux, d'où : le *Torrent des peaux*.

Plan Voratson (100 m. au-dessus du *Plan de la Chaux*) Le gaulois *verna* « aune blanc » est la base d'une foule de dérivés ; chez plusieurs d'entre eux, l'n s'est adouci en r, d'où *verra*, *verrô*, *véroche*, *vorea*, *vorache*, *voratse*. Le dernier nous intéresse : *voratson* en est le diminutif « petit aune ». Aujourd'hui, il n'y a aucun buisson d'aune au *Plan Voratson*, et le mot *voratse* n'est plus employé de nos jours au Val Ferret pour désigner cet arbuste. Mais *voratse* y désigne la « branche de bois souple qui sert de levier de serrage pour un chargement de billons ». Or, le *Plan Voratson* était l'étape intermédiaire des transports de bois de l'Hospice du Grand St-Bernard. En deux courses quotidiennes, les chevaux de bâtts apportaient leur charge au *Plan Voratson* et passaient la nuit au *Clous* et cela jusqu'à épuisement du stock. Ensuite seulement s'effectuait le transport *Plan V.-Grand-St-Bernard*, par le col de Fenêtre ou le Pas des Chevaux. La caravane partait le matin du St-Bernard et descendait au *Plan V*. Là, les charges de bois étaient solidement fixées sur les bâtts à l'aide de cordes et de *voratses*, précaution nécessitée par les diffi-

cultés du parcours. Il peut y avoir un lien entre ces travaux et le nom du lieu.

Plan de la Chaux. Explication superflue, mais ne pas y voir *chaux à bâtir*.

Les Arpalles, diminutif d'*alpe*, latin *alpellæ*.

Grand clocher d'Arpalles (jadis *Becca du Bonhomme* « du Steinmann »).

Creux ratte « creux des souris et des rats », où se trouve la hutte des bergers des génissons.

Les Ars (en patois *ez* ou *iz â*), participe passé de *ardre* « brûlé, incendié », s'applique à des terrains « défrichés par l'incendie » pour agrandir un pâturage. En feuilletant de vieux *Echo des Alpes*, je vois qu'un collègue genevois, artiste aimable mais linguiste improvisé, invoquait un mot germanique *art* (?) « labourage ». Plus tard, L. Courthion, qui savait pourtant le patois, y voit à tort le mot *larze* « mélèze ».

Chouplô (nom du versant sud du *Mont Ferret* ou *Tsavraz*). Ce doit être le participe passé du verbe *chouplâ* ou *supplâ*, donc « roussi, brûlé par le soleil ».

Comba Paron « Combe à *Perron* », nom de famille de la région.

La Tscharva « la chauve » ; à 1900 m. nom des crêtes inférieures du *Mont Ferret*.

Mayens de Ferret. Les foins abondants et savoureux qu'on y récolte confirment l'étymologie que j'ai proposée au début de ce chapitre. — Relire, dans les *Nouveaux voyages en zigzag*, la « Septième journée » du *Voyage autour du Mont Blanc*. La halte au chalet de Ferret est une des meilleures pages de Tœpffer.

Notre Dame des neiges ou Chapelle de Ferret. Jolie légende, qu'on relira dans L. Courthion : *Bagnes-Entremont-Ferrex*, p. 238.

Le Chardonnet, « où croissent les chardons ».

La Jorette, « la petite forêt ».

La Delise, identique à *delèze*, *dorèze*, etc. « porte, entrée, barrière à clairevoie ».

Barfay, autrefois *Barfrait*. Origine et signification obscures.

Le Dacié, nom des prés situés au-dessus du *Clous* et parsemés d'énormes blocs de granit, reliques des glaciations préhistoriques. Comme le bagnard *dachlyé*, on le traduira par « Gla-

cier ». Les faucheurs des mayens de Ferret auraient donc devancé les hypothèses et découvertes des Perraudin et Charpentier : ils ont deviné sans peine que ces roches énormes avaient été transportées par le Glacier du *Dolent*.

Le Clous « le clos ». Jadis, logement et écuries des domestiques et des chevaux qui transportaient les bois de Ferret à l'Hospice. Armoiries d'un prévôt et date : 1712. — Aujourd'hui, propriété de mon ami, M. Ernest Lovey-Troillet, d'Orsières, à qui je suis redevable de maintes informations.

La Seillo, peut-être « champ de seigle », bien que le genre féminin fasse difficulté.

Torrent Idro, déformation grotesque ! En réalité : *Torrent i Droz* « aux Droz », nom de famille de la région.

L'Averna. Encore une cacographie ! C'est *La Verna* « verne, aulne ».

Prayon, « petite prairie ».

Forêt Ibeau. Encore une orthographe absurde ! Lisez : *forêt i Baud*. Cette forêt a dû appartenir « aux Baud », nom de famille attesté en Valais dès le XIII^e siècle ; ou bien *i bô* « aux crapauds ».

Comba naire (mieux *nière*) « Combe noire », c'est-à-dire « où croissent des sapins. — Les *jures nigrae* « Joux noires » sont toujours des forêts de sapins dans le Jura, comme les *Topwelde* (aujourd'hui *Taubwald*) « sombres forêts » du Haut-Valais alémanique.

Torrent Tollent. Les belles prairies de Branche d'Enhaut sont traversées par un torrent, dévasteur en temps d'orage : témoin les ravines profondes qui l'encaissent et qui sont fort bien dessinées sur la carte. On serait donc tenté d'expliquer son nom curieux par un mot de l'ancien-français : *tollant*, participe présent de *toldre* « emporter, ravager, détruire », du latin *tollere*. Mais ces formes *toldre* et *tollant* ne sont pas attestées dans nos patois romands, à ma connaissance tout au moins.

Il y a cependant une autre solution, qui, par une étymologie toute différente, nous ramènerait à une signification identique : « qui emporte, qui pille, qui ravage ». — Aux XV^e et XVI^e siècles, l'Eglise a connu la plaie des prélats « commendataires », souvent simples laïques qui se contentaient de jouir largement des revenus, en laissant à d'autres, bien entendu, le travail et les charges. Or, dès le XV^e siècle, les ducs de Savoie confère-

rent le titre de prévôt du St-Bernard et ses revenus à des laïques, à des enfants mineurs et à des protégés du prince. Ces « commendataires » n'auraient dû avoir droit qu'à la « juste part » nécessaire à leur entretien, mais on sait bien que le luxe et le superflu sont facilement considérés comme nécessaires. Aussi les religieux qui habitaient l'Hospice étaient-ils réduits à tant de privations qu'ils durent se plaindre au pape. Le cardinal Schinner dénonça en vain ces « ennemis de la république valaisanne et sangsues du monastère-hospital ».

Par une coïncidence curieuse et, à mon avis, singulièrement révélatrice, le dernier de ces prévôts commendataires, pillards du bien des pauvres et de la congrégation, s'appelait **René de Tollen**, d'une noble famille originaire de Biella. Il prit possession de la prévôté en 1563 et mourut en 1586. Il puisa largement dans la caisse pour enrichir les siens, sans s'oublier lui-même. « Dans un chapitre présidé par l'évêque de Sion, Hildebrand de Riedmatten, Tollen est condamné à des restitutions considérables. Il s'en étonne et répond qu'il avait suffisamment baillé aux claustraux, en leur laissant toutes les offrandes des passants ¹. » Le terrible incendie qui dévora l'hospice en 1577 n'émut pas le prévôt commendataire ; il s'en réjouit peut-être à la pensée que bien des documents compromettants disparaissaient dans les flammes. Nous ne savons pas, en effet, quel rôle Tollen a pu jouer dans la gérance des biens sis au Val Ferret : ce rôle a dû être assez fâcheux, puisque les malheureux religieux ruinés disaient de lui, non sans humour : « *Tollenius omnia tollens*. » (Tollen qui emporte tout.)

Je conclus : le *Torrent Tollen* pourrait être une relique accusatrice du nom de ce mauvais prélat, dont les armes étaient : *d'or à l'aigle de sable armée, becquée, allumée et couronnée de gueules, sur le tout un écu écartelé d'argent et de gueules* ².

Ne dirait-on pas un programme ou... une confession... à moins que mon imagination n'ait furieusement galopé ! En effet, une explication plus simple serait préférable. La voici : la plupart des torrents de la rive droite n'ont de l'eau qu'à la fonte des neiges et en temps d'orage, tandis que le *Tollent* est alimenté par des sources intarissables ; il a de l'eau « toute l'an-

¹ Voir Jules Gross : *L'Hospice du Grand St-Bernard*, p. 121.

² Fréd.-Th. Dubois : *Armoiries des Prévôts du St-Bernard*, p. 17.

née ». Son nom patois serait donc probablement *Torin de tot l'an* « de tout l'an », tout simplement.

Branche (d'Issert). On ne saurait affirmer que ce nom soit le français moderne « branche », dont les significations ont beaucoup varié : « patte », puis « main, griffe, dents de la fourche », etc. Jaccard y voyait « embranchement » soit « confluent » de la Drance et du Torrent Tollent. Rien n'est moins certain.

Le Broccard, nom de famille de la région.

La Tessura. Pas de renseignements utiles.

La Louage. Je n'hésite pas à condamner cette orthographe, qui exigerait un article masculin. C'est en réalité *l'Allouage*. — Le mot *alleu*, du germanique *all ôd* « entière propriété, pleine possession franche de redevances », a un dérivé valaisan : *allouè*, qui désigne les ayants droit d'un alpage exploité en commun par des « consorts », et qui a des équivalents à demi savants : *allioteur* et *allodiateur*. *L'Allouage*, qui rappelle d'anciennes conditions féodales, était donc la « pleine possession » des *allouès*.

Le Bioley, « lieu où croissent les bouleaux ».

Forêt de Jurasse. Pléonasme à corriger en : *La Jurâssa* (du patois *dzur âssa* « la forêt dévastée par un incendie »).

Forêt du Crêtet, « du petit crêt ».

Les Arlaches. Je n'ai pas trouvé de forme ancienne du nom de ce hameau. Deux hypothèses me paraissent plausibles :

1^o *archal* (plus souvent *arsale*) « sorbiers » a pu devenir, par métathèse des consonnes *ch* et *l*, *arlache*. Les sorbiers abondent dans la région ;

2^o *arla* « écurie des porcs » vit encore dans quelques patois italiens et explique un nom des Grisons : *Val d'Arlas*. On y verra le latin *harula*, diminutif de *hara* « écurie des porcs ». — *Les Arlaches* de Ferret représenteraient *harulaceas* « les vieilles ou mauvaises écuries à porcs ».

Chapitre V

ESQUISSE DE TOPONYMIE « SOMMITALE »

S'il nous était possible de comparer nos cartes actuelles, si complètes et si près de la perfection, avec des documents analogues dressés il y a deux mille ans, nous ferions de bien intéressantes observations. Malheureusement, les empereurs romains, conquérants des Gaules et de l'Helvétie, n'ont pas donné l'ordre aux ingénieurs militaires qui les accompagnaient de fixer la topographie des pays soumis et de noter avec soin tous les noms de lieux qui y étaient usuels. Aussi notre ignorance est-elle condamnée à rester presque absolue. Sur ces cartes, dont nous déplorons l'inexistence, nous lirions des noms de villes, de villages, de cours d'eaux, de lacs, de forêts et, dans les régions montagneuses, des noms de cols ou de passages. Mais y trouverait-on des noms de sommités? Quelques-uns sans doute, car un anonymat général dans la chaîne des Alpes serait assez invraisemblable, si l'on considère que les Thibétains à demi barbares ont su trouver pour les cimes himalayennes des dénominations caractéristiques et belles. Les Romains connaissaient déjà le Viso: *Vesulus mons*. — Le *Mons Matrona* (Mont Genève), le *Pœninus Mons* (Grand St-Bernard), l'*Alpis Graia* (Petit St-Bernard), passages fréquentés sous l'empire romain, sont des exemples des appellations d'alors.

Cependant ces cartes anciennes, que j'imagine, auraient de vastes espaces vides là où nos atlas à grande échelle arrivent difficilement à caser, et en caractères minuscules, des noms de sommets fort rapprochés. Voyez, par exemple, les Dents du Midi : sur un alignement de deux kilomètres environ vous lisez:

Cime de l'Est, Forteresse, Aiguillette Délez, Cathédrale, Eperon, Dent Jaune, Doigt de Salanfe, Doigt de Champéry, Haute Cime. Evidemment, du temps de Jules César, il n'en était pas ainsi. Ailleurs, dans les Aiguilles de Chamonix, le foisonnement est encore plus intense, puisque de l'Aiguille du Midi à l'Aiguille de Trélaporte, sur moins de quatre kilomètres, plus de cinquante noms de sommets sont en usage, donc, en moyenne, un nom tous les quatre-vingts mètres ! Que serait-ce si l'on faisait figurer sur nos cartes les noms des étapes qui se succèdent sur tels parcours célèbres ? Sur la seule arête italienne du Cervin, plus de trente « lieux historiques » ont reçu des noms que chacun connaît : Escaliers du Lion, Grande Tour, Crête de Coq, Linceul, Cravate, Vallon des Glaçons, Enjambée, etc. Les causes de cette multiplication des noms de sommets sont trop connues pour qu'il y ait quelque intérêt à les rappeler : elles sont en rapport direct avec le développement de l'alpinisme. De son village ou de ses alpages, le montagnard ne regarde guère ces becs rocheux que les grimpeurs ont rendus célèbres et qu'ils ont baptisés d'une façon plus ou moins heureuse. Si le pâtre a donné une trentaine de noms aux divers « diners » de son troupeau sur le pâturage qu'il exploite et qui n'a que deux ou trois kilomètres carrés, il n'a point jugé utile de baptiser les pointes stériles qui le dominent. C'est l'homme des villes, le topographe et surtout l'alpiniste, qui en a choisi la dénomination.

Peut-être trouvera-t-on qu'un examen de ces « baptêmes » n'offre qu'un intérêt bien minime. Cependant ne juger intéressants que les noms antiques, avoir la superstition du passé n'est pas un état d'esprit scientifique. Les procédés actuels employés pour désigner les cimes nous permettent peut-être de mieux comprendre les formes anciennes et populaires.

Notre propos n'est pas d'étudier ici l'immense et complexe problème des noms de montagnes, mais d'effleurer seulement quelques-uns des aspects de cette question, attrayante pour ceux qui aiment les cimes et les noms que l'homme leur a donnés. Et pour restreindre encore les limites de ce modeste essai, nous ne parlerons guère que de nos Alpes romandes, sans nous interdire cependant quelques incursions dans les montagnes françaises. Enfin nous ne considérerons que les noms exprimant l'idée de sommet, d'éminence, de point culminant, et nous laisserons résolument de côté des toponymes tels que Cervin, Com-

bin, Dolent, Buet, Muveran, Chamossaire, Diablerets ¹ etc., dont la signification étymologique ne saurait être « cime » ou sommité », comme le prouve l'explication sommaire de noms de même nature : Pelvoux, par exemple, qui vient, a-t-on dit, du latin *pelagus* « la mer », ou Ruitor, Ritord, où l'on reconnaît sans peine *rivus tortus* « le ruisseau sinueux ». Il est vraisemblable que ces cimes ont un jour pris le nom de quelque lieu situé à leur base.

* * *

Noms de formation contemporaine. — Si arbitraires que soient les classifications, nous voudrions examiner un premier groupe de noms de sommets dont quelques-uns ne sont pas même quinquagénaires et qui ont été imaginés par des alpinistes ou des cartographes. Il serait facile d'établir la date où plusieurs sont apparus, mais nous nous en abstenons pour ne pas allonger outre mesure cet aperçu, de même que, sauf nécessité, nous n'indiquerons pas la région où se trouvent les sommets dont nous parlerons : ce sont presque toujours de vieilles connaissances pour les alpinistes.

Sans doute aucun, ce n'est ni aux Gaulois ni aux Romains que nous devons le *Caïman*, le *Crocodile* et le *Requin*. Jadis, j'ai dit du mal de ces dénominations exotiques, si dépaysées dans les solitudes glacées et rocheuses de la chaîne du Mont Blanc, et je n'ai pas changé d'avis. Faut-il se réjouir de rencontrer ailleurs des *Molaires* ou un *Domino* ? Plus heureux sont les *Doigts*, les *Tridents* et les *Fourches*. Excellents me paraissent l'*Epée*, la *Lance*, la *Flèche*, les *Flambeaux* et la *Couronne*. Aimables, assurément, les *Pucelles*, la *Vierge* et les *Dames Anglaises*, toutes rébarbatives qu'elles sont dans leur farouche réalité. Faut-il approuver la *Mouche* ? Personne ne condamnera la *Forteresse*, le *Dôme*, l'*Eglise*, la *Cathédrale*, ni les nombreux *Clochers* et *Clochetons*, ni même la *Chandelle* (du Portalet). On serait indulgent pour les *Casques*, si les deux exemplaires que j'en connais n'étaient de fâcheuses déformations. En effet, le fameux *Casque de Néron*, cher aux Grenoblois, s'est substitué à un vieux nom dialectal : le *Neyron*,

¹ Jadis, aux Ormons, on les nommait *la Becca mouete* « la pointe émoussée ».

« le noiraud » ; et notre *Casque de Borée*, d'une mythologie si prétentieuse, pourrait bien n'être à l'origine que la *Din dou Borei* qui, en notre patois, signifie « la Dent du Collier (d'attelage du cheval) ». Mme Odin-Pilliod, qui connaissait bien son patois de la région de Vevey-Montreux, nous apprend même qu'on l'appelait aussi : la *Din dou tsavô*, « la Dent du Cheval ».

* * *

Noms de formation moderne, mais populaire. — Dans la série de noms dont je voudrais maintenant énumérer et examiner quelques échantillons, se trouvent des formations modernes dont la signification banale est claire pour chacun, mais qui sont, me semble-t-il, moins savants, moins citadins, plus populaires et un peu plus anciens que ceux dont on parlait plus haut.

Naturellement, ce sont encore des expressions métaphoriques, pour la plupart tout au moins, qu'accompagnent presque toujours un déterminatif ou un adjectif épithète qui les caractérisent en les individualisant, par exemple : *Dent de Morcles*¹, *Dent Blanche*, *Aiguille sans Nom*. Il est inutile de commenter tous les noms commençant par : *Dent*² — *Tête* — *Tour* — *Mur*, *Muraille* — *Aiguille* — *Crête* — *Maison* — *Fort* — *Roc*, *Rocher* (le *Rocher de l'Heureux Retour*, au Mont Blanc, est, on le sait, une jolie création de H. B. de Saussure) — *Cape*, dans le sens de « chapeau » — *Château*, *Châtillon*, *Châtelet* — *Bec* — *Pierre* (*Pierre Cabotse*, ou mieux : *k-abotse*, « qui penche ». *Pierre à voir*, ou mieux : *Pier avua*, « pierre aiguë ») — *Rognon* — *Arête* (sens primitif : « barbe du blé », puis « arête du poisson ») — *Bonhomme* — *Corne* (d'un emploi beaucoup moins étendu que son équivalent allemand *Horn* ; je rappelle que les Zermattois d'autrefois désignaient leur *Matterhorn* actuel par un nom plus court : *ds Hori*, soit *das Horn*, « la

¹ Son « double » sommet s'appelait autrefois : *li besse de la Din* « les jumeaux de la Dent ».

² Le *Weisshorn* (en dialecte *Wisshiri*) « la corne blanche » était nommé autrefois par les Anniviards : *La Machella de Combauthanne* « la Molaire de C... ». Le latin *maxilla* ou *maxella* a donné en vieux-français *maisselle* « mâchoire, molaire, dent de sagesse ».

Corne »). — **Mont.** On n'oubliera pas que jadis il se disait le plus souvent des cols et passages, exemples : *Mons Poeninus* ou *Mons Jovis*, *Mont Joux*, *Mont Saint-Bernard*, anciens noms du Col du Grand Saint-Bernard ; *Mont Forclaz*, aujourd'hui *Col de la Forclaz* ; *Mont Cenis* ; *Mont Genève*, etc. On notera aussi que *Mont* entre dans les composés : *Grammont*, « grand mont » ; *Mounné* ou *Monné* (Pyrénées), « mont noir » ; *Morion*, prononciation dialectale pour « mont rond » ; *Moming*, enfin, où le *g* final est une lettre parasite fréquente dans les noms anniviards et dont les deux autres éléments, *mo* et *min*, représentent le latin *mons medianus*, d'où *Mont Main*, « mont qui est au milieu », parce que le *Moming* primitif n'est pas, comme on l'a dit souvent, le Zinalrothorn, mais le pied de l'arête nord du Besso qui sépare deux glaciers (voir la feuille Evolène de l'Atlas Siegfried). C'est le même nom que l'on retrouve à Louvie : *Crête de Momin*. Dans le Dauphiné, *Roche Méane* (ou mieux : *Roche Méyane*) présente une forme plus méridionale du latin *mediana*. — **Cheval** — **Corbeau** (métaphores animales) — **Mulet** [Faut-il reconnaître ce mot dans les célèbres *Grands Mulets* ? Selon le Dr A. Kubler, toponymiste allemand très connu, auteur d'une plaquette publiée en 1901 : *Berg- und Flurnamen der Gemeinde Chamonix*, les noms de *Grands Mulets* et de *Petits Mulets* n'auraient rien de commun avec celui de l'animal. Ce serait une traduction fautive du patois savoyard *Grand moué*, qui signifie « grand tas ». La confusion s'expliquerait par le fait que certains patois, le bagnard, par exemple, disent *mouè* pour « mulet », mais que d'autres, le vaudois, le valaisan de Montana, le genevois, le valdôtain, disent *moué* (parfois *mouèl*) pour « tas de foin ». Ce *moué* (ou *mouèl*) est le latin *modellus* (dérivé de *modus*, « forme, mesure ») désignant un « tas » de foin ou de sable, soigneusement construit d'après un « modèle », une « forme » déterminée, dans le genre des meules de foin et servant peut-être en même temps de mesure¹. Malheureusement, l'état actuel du patois de Chamonix ne permet plus d'élucider cet intéressant problème.] En est-il de même pour les *Mulets de la Liaz* (Bagnes) ?

¹ Voir, pour plus de détails, le bel article de M. E. Tappolet : *Les termes de fenaison dans les patois romands*, dans le *Bulletin du Glossaire des patois de la Suisse romande* 8, p. 46.

Enfin quelques remarques au sujet du mot **Haut** qui, dans *Haut de Cry*, par exemple, renferme sans doute l'idée de « hauteur » ou de « sommet », mais qui figure dans beaucoup de noms où il est une graphie fautive : *Haut de Morges*, *Haut d'Alesses*, *Haut de Morcles*, etc. Ces noms renferment en réalité une forme patoise ancienne de *alpem*, « pâturage, alpage », devenue *aup* et prononcée *au* ¹.

* * *

Noms anciens et dialectaux. — Nous réunissons, un peu artificiellement, cela va sans dire, dans un dernier groupe les termes, désignant des sommets, qui n'appartiennent pas ou n'appartiennent plus à la langue moderne. Ce sont, pour la plupart, des noms communs qui font ou firent partie du vocabulaire de tel ou tel patois régional et qui sont, en grande majorité, des métaphores évoquant l'idée d'un point culminant ou des particularités qui le caractérisent en l'individualisant. Leur étude sommaire et partielle satisfera peut-être la curiosité de quelques lecteurs intrigués par des formes archaïques et, au premier abord, difficilement intelligibles.

Aglan. Un mot latin (du genre féminin), *glans*, est devenu en français moderne « le gland », mais il y a une dizaine de siècles on disait : « la glan », qui a subi ce que les linguistes appellent une agglutination, c'est-à-dire que la voyelle finale de l'article s'est soudée au mot : *la glan* s'est transformé en *l'aglan*, qui survit dans plusieurs dialectes provinciaux, dans nos patois en particulier, où il est du genre masculin. Un modeste sommet de la région de Liddes porte sur la carte Siegfried le nom, de *La Gland*. Il devrait être orthographié : *L'Aglan*, et son vocable lui vient d'une ressemblance assez vague avec le fruit du chêne.

Aouille ou Avouille, du latin *acucula*, « aiguille ». Exemple : *Aouille Tseuque* (Bagnes), « aiguille tronquée » ou « sans cornes ». — *Sur la Ouille*, ancien nom, curieusement déformé, de l'actuelle Aiguille de Dailly. — Dérivés : *Avouillette* — *Avouillions* (de Bagnes), formés d'une vingtaine de pointes rocheuses.

¹ Voir *Glossaire des patois de la Suisse romande*, article « Alpe », T. I, p. 313.

Baume, balme, barme, du gaulois *balma*, « grotte, rocher surplombant », mais parfois « sommet ». Exemple : *La Barmaz* et *la Rebarmaz*, sur Finhaut.

Baus. Mot provençal (emprunté par l'italien sous la forme *balzo*), d'origine controversée, « rocher escarpé dont le sommet est plat, promontoire, précipice ». Exemple : *Baus bessò*, « escarpements jumeaux », dont les cartes ont fait : *bobèche !!*

Bec, « sommet, pointe ». Exemple : *Le bètyè rond*, « le petit bec rond » (sur Liddes). — *Le Bé de la Tor* (Tour d'Aï). — *La Tita dou Bèton*, « la Tête du petit bec » (sur Leytron). La carte dit *Bletton ?* — *Bèk di Bochon*, « Becs de Bosson », (Grimentz).

Becca, forme dialectale, féminin de « bec », donc « sommité plus ou moins pointue ». Exemple : *Becca d'Audon*. — *Becca Colinte* (Entremont), « coulante, ou glissante, qui glisse, qui s'écroule ». — *Becca Tsaochi*, « le Pic Chaussy ».

Bric ou **Brec**, forme dauphinoise, « sommet de forme conique, aiguille de roche ». L'origine du mot est douteuse. Exemple : *Brec de l'Homme* (Dauphiné).

Caire, forme provençale, « moellon, sommet rocheux ». Semble être l'adjectif latin *quadrus*, « qui a quatre faces », dont un dérivé est le français *carreau*, « trait de flèche lancée par l'arbalète ». La métaphore « flèche » serait satisfaisante. Exemple : *Le Grand Caire* (Basses-Alpes), *le Caire des Agnels* (Alpes-Maritimes).

Chantet, Chanton, de *canthus*, « morceau ». Les mots français *château* (de pain), *canton*, et, dans le Queyras, *cantoun*, « moellon, pierre d'angle », en dérivent. Exemples de sommets : *Chantonnet* (Val Ferret). — *Tsanteleina* (France). — *Tsanton des Aroles* (Trient).

Chaux ne signifie pas proprement « sommité », puisque c'est le gaulois *calmis*, qui désigne dans nos Alpes « les hauts pâturages où l'herbe est rare ». Il est parfois employé comme nom de sommet. Exemple : *Chaux Ronde* (Gryon).

Cuc et **Cuche**. Les patoisants connaissent bien le joli verbe *akoutsi*, « mettre le foin en petits tas », appelés *koutsè*, pour l'empêcher d'être mouillé par la rosée ou par la pluie¹. Ce

¹ Voir *Glossaire des patois de la Suisse romande*, T. I, p. 257.

koutsè est le diminutif de la forme française *cuche*, « sommet, extrémité, éminence arrondie, tas de foin ». Les mots de cette famille sont employés depuis la Suisse romande jusque dans les Alpes-Maritimes. On ferait une longue liste des représentants toponymiques du type *cuc*, *cuche*, puisqu'on les pourrait relever sur une aire qui s'étend du nord de l'Espagne jusque dans le Tyrol. Exemple : *La Grande Cuche* (Oisans), le *Cuchet* (Isère), *la Cima Cucca* (nord de Biella) ; — plusieurs *Monte Cucco* (Italie et Tessin), *Montcuq*, *Montcuchet*, si caractéristiques par l'addition de *mont*, qui est venu renforcer une désignation topographique usée ou incomprise.

La solution étymologique n'est pas facile. Qu'est-ce que *cuc* ? Il est possible qu'un mot celtique **kûkko* **kukka*, « capuchon », fournisse la clé du problème et apparaisse encore aujourd'hui dans le breton, *kouc'h* « toit conique d'une ruche ». Le latin *cucullus* « capuchon de moine » serait de cette famille et semble subsister dans l'allemand dialectal *Gugel*, « capuchon pointu, colline, sommet arrondi », dans le toscan *cocollo*, « meule de paille » et dans les noms de montagnes tyroliens : *Kogel*, *Kochel*. Un autre dérivé, *cucutium*, serait devenu le basque *kukutz*, « sommet d'une montagne », l'ancien-italien *cucuzzo*, « tête », et sans doute aussi le suisse-allemand *Gutsch*, *Gütsch*, « colline arrondie, mamelon »¹.

Grepon, Grépon. Des Dolomites jusqu'aux Alpes françaises, on trouve en grand nombre des représentants toponymiques de cette famille, sous les formes *Crep*, *Crap*, *Grap*, *Grep*, *Grip*, etc. La signification habituelle en est « rocher, terrain rocaillieux, arête de rocher, promontoire ». Sur ce point, tout le monde semble d'accord ; mais le problème étymologique est loin d'être résolu : je n'en veux pour preuve que les nombreuses études publiées à ce sujet. Exemple : *Le Grépon — le Crépon bessu*, « le rocher double, jumeau » (Dent de Morcles).

Grun. Le latin *grumus*, « tas de terre, tertre », dont « grumeau » est un diminutif, a pris en provençal les formes *groun*, *grum*, qui me paraissent expliquer les noms : *Grun de Roux* (Hautes-Alpes) et *Mont Grun* (Piémont).

¹ Je dois à M. J. U. Hubschmied (in litt. 20/VII 34) les éléments essentiels de cette notice étymologique. Une fois de plus, je le remercie de sa complaisance érudite. Voir aussi A. Dauzat : *Revue des langues romanes* (1929), p. 45—80.

Lé et li (sur les cartes : *Lex, Lix, Lys, Lie*). Dans nos patois romands, la signification de ce substantif féminin est habituellement « dalle rocheuse ». Contrairement à l'opinion de quelques linguistes, je doute que ce soit le même mot que *lué, lui*, dont je parlerai ci-après. J'y vois plutôt un mot gaulois *lica*, que signale Meyer ¹ et qu'il traduit par « Felsenplatte ». Phonétiquement, l'évolution de *lica* devenant *lé* ou *li* serait régulière et la signification primitive ne se serait pas modifiée. Si je l'examine parmi les noms de sommets, c'est qu'une aiguille du massif du Catogne, dont la face orientale est une immense dalle de couleur très claire, est appelée la *Lix Blanche*.

Loué, lui. Une *loué* ou *lui* est une « pente très déclive, généralement gazonnée, entre deux arêtes rocheuses ». D'origine gauloise, ce mot viendrait d'une forme *loke*, remontant elle-même à un prototype *lâk*, plus anciennement *plâk* ². La signification primitive serait à peu près la même que celle de *lé, li*, mais elle aurait légèrement évolué : « dalle rocheuse » serait devenu, dans nos patois, « pente entre les rochers », tandis que, en suisse-allemand, *Fluh* (qui a la même origine) serait resté « paroi rocheuse ». Quoi qu'il en soit de ce problème étymologique, que je n'ai pas la prétention de résoudre, je signale la *Grande Luys* et la *Luys Bossevendes* (Entremont), où cette forme est devenue le nom de deux sommets.

Maya. Le latin *meta*, « colonne », a évolué de façons diverses dans les langues romanes et y a pris des significations variées, telles que « borne, tas » et même « femme courte et trapue ». Du Dauphiné jusque dans nos Alpes romandes, on note la forme patoise *maya* (presque pareille à l'ancien-français *moie*), qui signifie « tas de foin ». Une métaphore très naturelle l'a appliqué, comme nom propre, à plusieurs sommets de forme plus ou moins conique. On connaît, par exemple, les trois *maya* du Val d'Hérens : *Maya de Lovegnoz*, *Maya de Bricolla* et *Maya d'Arolla*.

¹ K. Meyer. *Zur Kelt. Wortkunde.* (Sitz. Beriche, Berlin, 1919, p. 376.

² Voir Meyer-Lübke. *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, 3. Auflage, Nr. 5094 c, et J. U. Hubschmied : *Revue Celtique*, T. L, note p. 261.

Patnaly. Ce sommet de la région de Champéry devrait être orthographié *Patenaille*. C'est un mot patois qui signifie « carotte jaune » et qui vient du latin *pastinâca*.

Perron. Ce dérivé de « pierre » est devenu « sommet rocheux » ; deux exemples bien connus se trouvent dans la région de Salvan-Finhaut : le *Grand Perron* et le *Petit Perron*.

Pey est la forme valaisanne du latin *podium*, « chose élevée », devenu *puy* en Auvergne, *puig* dans les Pyrénées, etc. Exemple : le *Pey Rond* (sur Ardon) et le *Pei* (sur Bourg-Saint-Pierre).

Pigno. On ne s'étonnera pas que le latin *pecten*, « peigne » (en ancien-français *pigne*) soit devenu un nom de sommet (*Pigno de la Lé* — *Pigno d'Arolla*), si l'on se rappelle que l'allemand *Kamm* explique *Lyskamm*, « peigne de (la vallée de) Lys ».

Poinçon, diminutif de « pointe », explique le *Pic de la Poinsonnière* (Hautes-Alpes) qui est en réalité le *Pouchoun noir*, « le poinçon noir ».

Serra est le substantif dérivé du verbe latin *serrare*, « scier ». Nos *serra* romandes, par exemple : la *Serra Neire*, la *Serra de Vuibez* (Val d'Hérens) sont des sommets à arêtes dentelées comme des « scies ». Peut-on les considérer comme des sœurs étymologiques de l'espagnol *sierra* ? Je doute que ce soit le même mot, car il est des *sierra* qui désignent des montagnes planes et non dentelées comme des scies. On incline à donner à *Sierra* une origine prélatine, différente donc de celle de nos *serra*.

Sex, Six, du latin *saxum*, « rocher, pointe rocheuse ». L'orthographe *scex* est fautive. Exemple : *Sex Rouge*, *Six Carro*, etc. *Sasse neire* (prononcé *Chache nère*) est une forme féminine « roche noire ». Le *Sassey*, « le petit rocher ».

Som est le latin *summus*, « le sommet ». Exemple : *Le Grand Som* (massif de la Grande Chartreuse) ; *Sonchaux*, « le sommet de la chaux » ; peut-être *Mont de Sion* (prononcé en bagnard : *Mon de hlon*). Dans ce patois, « au sommet » se dit : *in hlon*, du latin *in summo*. — Le doyen Bridel prétendait que Moléson c'était le latin *moles summa*, « le mont le plus haut », mais Studer y voyait : *mons lacticiniae*, « mont où l'on prépare les

produits du lait » (ce qui est assez étrange !), et J. Bonnard l'expliquait par le vieux-français *moloise*, « prairie humide ». Récemment, M. J. U. Hubschmied a proposé une étymologie gauloise intéressante : *molationo* (d'une forme plus ancienne *melationo*), « forêt de mélèzes »¹.

Suc, Suche, Zuc. Plusieurs sommets secondaires, d'altitude modeste et aux lignes peu hardies, portent chez nous les noms de *Suche* (Vouvry), de *Suchet*, de *Soulze*, prononcé *choutse* (massif de l'Arpille), de *Choutsetta* (Bréonna). Dans l'Isère se dresse le *Suc de Gary* et dans le massif du Mont Blanc le *Mont Suc*, mentionné par de Saussure, ancien nom des Aiguilles de Trélatête ou Aiguilles de Combal. On y reconnaîtra le mot français *souche*, « tronc d'arbre — pied et racines de l'arbre abattu », dont la silhouette, familière aux bûcherons et aux montagnards, a fait naître la métaphore dont ils se sont servis pour désigner quelques sommets.

L'étymologie de ce mot est discutée. On hésite entre le latin *soccus*, d'où viendrait le mot *socque* « chaussure à semelle de bois », et un gaulois *soccos* « soc de la charrue ». M. Hubschmied propose, avec raison, me semble-t-il, un gaulois * *tsukko*, correspondant à l'allemand *stock*². Ce *tsukko* serait l'origine du vieux-français *çouche*, du picard *chouque*, du français moderne *souche* et du suisse-allemand *tsugge* « sabot ; pointe de rocher », visible, par exemple, dans *Eseltschuggen* (massif du Rothorn). Il ajoute que les développements de sens de l'allemand *stock* et des représentants du gaulois *tsukko* se correspondent exactement : ils signifient aussi « souche d'un arbre — pointe de rocher ». Ex. : *Galenstock*, *Claridenstock*, *Stockje*, etc.

L'ancien-provençal nous a laissé le mot *suc*, dans des textes, au sens métaphorique de « sommet de la tête ». D'après Mistral, il s'est conservé dans les patois du Midi³. L'orthographe ancienne était souvent *zuc*. Au XVII^e siècle, dans le Puy de Dôme, *suc* était synonyme de « montagne », et son diminutif

¹ Voir *Revue Celtique*, T. L., p. 262.

² *Revue Celtique*, T. L., p. 258/259.

³ Villon, dans une de ses *Ballades* en argot, emploie *suc* dans le sens de « tête ».

suquet y est encore vivant dans le sens de « butte ». Quelques noms de montagnes italiennes reproduisent cette forme méridionale. Ex. : *Zuccone, Punta Zoc, Monte Zuc, Zuc del Boor*, etc.

Il est vraisemblable que le gaulois *tsukko, tsukka* remonte lui-même à un type primitif très ancien qui aurait signifié « courge, citrouille », d'où l'on a passé facilement à « tête », puis à « tertre, sommet ».

Tuc, Tusse. Il convient de ne pas séparer les *suc*, dont je viens de parler, des *tucs* méridionaux, dont je voudrais dire quelques mots : ils pourraient bien remonter tous deux à ce type primitif désignant à l'origine la « citrouille » ou un « objet arrondi ». Comme nom commun, on emploie *tuc* « montagne » en Gascogne. Mistral, dans son Dictionnaire provençal, enregistre *tuco* « hauteur, butte ». *Tuquet* « monticule » appartient aux patois de la Charente. *Tuc* et *tuque* sont bien vivants dans les Pyrénées dans les sens de « tertre, coteau, mont, hauteur pointue », mais aussi de « montagne à cime arrondie ». Ce type est fréquent dans cette région comme nom de montagne précédé de l'article. Ex. : *La Tuque rouye* « la montagne rouge ». Ce sont de légères altérations de *tuque* qui apparaissent dans *la Tute de l'Ours* (près d'Ax-les-Thermes), dans *le Tauch* (Aude), dans *Pic de la Tausse* (près de Montlouis), enfin dans les très nombreuses *Tusse* des environs de Bagnères-de-Luchon (Haute-Garonne) : *la Tusse de Boum, la Tusse de Montarqué*, etc. Dans les Alpes françaises et pennines, je n'en ai pas découvert.

Truche et truc. Pour désigner les points culminants des Alpes vaudoises, nos montagnards ont employé des expressions métaphoriques fort claires, telles que : Dent, Tête, Tour, Pierre, Sex « rocher », Becca « pointe », accompagnées d'un déterminatif ou d'un adjectif épithète qui les caractérisent en les individualisant. Il en est une cependant dont j'ai cherché le sens pendant plus de quarante ans avant que je parvinsse à en découvrir la signification exacte et l'origine probable. En octobre 1890, montant avec deux camarades à la cabane Rambert, nous fîmes une petite halte à côté de la **Truche du Lapyâ**, ce singulier ressaut rocheux de la dernière des arêtes étroites séparant les vertigineuses ravines qui foncent vers le vallon de Nant. On dirait un pouce légèrement écarté d'un index qui le domine. *La Truche du Lapiâ ? Lapiâ* veut dire pierrier, comme chacun le sait, mais *Truche ?*

De retour au logis après trois journées d'escalades entre les Muverans et la Dent de Morcles, je consultai le *Glossaire du patois de la Suisse romande* du doyen Bridel. « *Truche, trutze, truchau* = cavité, fissure de rochers où nichent des corneilles ». L'explication était peu satisfaisante et ne disait rien de l'étymologie. Seize ans plus tard, en 1906, Henri Jaccard publiait son *Essai de toponymie*, si volumineux et si méritoire malgré ses erreurs et ses lacunes, où je lus : « *Truche* nom de nombreux rochers et sommités des Alpes ; rochers très découpés, très escarpés ». Définition peu caractéristique, mais accompagnée d'une liste fort longue et intéressante d'échantillons divers de ce toponyme : deux **Truches du Lapyaz**, **Truche Fardel** (entre Yvorne et Roche), les **Truches noires** (vallée de la Gryonne), le **Truchet** (à Provence), le **Truchaud** (Ormont-dessus), etc. sans parler des formes valaisannes : **Troutz**, **Treutze**, **Trotzon**, **Tretzon**, **Trotzard**, etc. Jaccard notait encore deux intéressantes graphies archaïques, l'une de 1214 : « **Trucce de Socquenin**, aujourd'hui Sauquenil, entre Roche et Villeneuve », l'autre, sans date, venait de la Savoie : « *Truchetum seu summitas Margeriae*, aujourd'hui Mont Margéraz, près Chambéry ». Et je lus avec curiosité sa tentative d'explication étymologique : « Paraît dériver du celtique *truccos* (gallois *truch*) mutilé, coupé, incisé ». Je ne fus guère convaincu : Jaccard n'était pas un linguiste de profession et il donnait un peu dans la celtomanie du doyen Bridel. Ce *truccos* me parut un peu... truqué ! — Truqué ? Est-ce que *truc* pourrait être un nom de lieu géographique ? Or, voici que je découvris, à l'ouest de Pignerol, le **Grand Truc** ; dans la vallée d'Aoste, le **Truc Blanc** ; au sud-ouest de Modane, le **Truc** ; à l'est des Contamines, le **Truc** ; à Arolla, le **Trouc**, et d'autres encore. Consultons Littré : « *Truc* : 1° Anciennement . choc, coup (signification conservée dans l'argot). — 2° Espèce de billard. — En provençal et en catalan, *truc* = choc, coup. En Espagnol, portugais et italien, *trucco* = même sens. » Je tenais vraisemblablement la signification primitive, soit : coup, choc.

Deux ans plus tard, en 1908, le charmant *Bulletin du Glossaire des patois de la Suisse romande* m'apportait un remarquable récit en patois valaisan « La Peste à Nendaz », impeccablement transcrit par M. le prof. Jules Jeanjaquet, et fort intéressant pour le problème *truche* et *truc*. Le voici, abrégé et

traduit tant bien que mal en « parler valaisan » pour conserver un peu la saveur du dialecte.

« Avant que la peste de l'an mille et cinq cent soit arrivée à Nendaz, y avait un marchand de sel qu'on lui disait François Gilloz. Un samedi qu'i venait de nuit de Sion avec son cheval, l'a rattrapé un pauvre vieux qui pouvait pas mais se traîner. Et ce vieux y a demandé si voulait le laisser monter sur le cheval. Gilloz l'a dit que oui, qu'i pouvait monter. I n'ont rien fait qu'un bocon de chemin, que le cheval l'a été tout mouillé de sueur. Le marchand de sel a demandé à ce vieux ce qu'y avait qu'il était tant pesant ; que son cheval portait des trois, quatre quintaux de sel sans se fatiguer, et que maintenant l'était tout mouillé rien que pour un pauvre petit vieux ! L'autre lui a dit de pas se faire peur... qu'il était la Mort ! L'a dit aussi à Gilloz de se placer le lendemain, quand on sortirait de la messe, de côté la porte de l'église et de bien regarder. Que tous ceux qui lui aurait touchés (*trutshyâ*) de son bâton seraient tous morts, mais qu'i ne devait pas dire un mot, autrement l'aurait du mal. Le lendemain, François Gilloz l'est allé se placer de côté la porte de l'église, et la Mort l'a commencé à toucher (*trustshyè*) tous ceux qui sortaient les uns après les autres. Ne laissait échapper à peu près personne. Et François Gilloz, quand l'a vu qu'elle touchait (*trushyée*) tous ses parents et ses amis, a pas pu se retenir de demander si ce n'était pas d'abord assez ! La Mort a répondu que, puisque l'était pas content, serait touché (*trutshyâ*) lui aussi. Après quelques jours, est arrivée la peste : i mouraient tous comme des mouches, et le saunier l'est mort comme les autres. Alors, à ce qu'on dit, n'était rien resté que quatre ménages à Nendaz-Haute. Quand a eu été passée la peste, on a porté tous les draps des morts étendus les uns sur les autres, au Clos de l'Avocat ; y en avait une toise de haut ! »

Ce verbe *trutshyer*, que j'ignorais, me mit sur la piste de ses variantes : *trutshyè* « heurter » à Hérémenche ; *treutsé* « donner des coups de tête, cosser, en parlant d'un bouc ou d'un bélier », à Orsières ; *troutchi* « heurter, pousser » dans les Alpes vaudoises ; *truca* « frapper, cogner, heurter contre », en ancien-provençal. Toutes ces formes romanes ne pouvaient avoir qu'une origine latine, mais laquelle ? Enfin, en 1934, mon éminent confrère, M. J.-V. Hubschmied m'écrivait un jour :

« Le point de départ de toute cette famille est sans doute le latin *trûdere* « pousser, heurter » ; mais en latin populaire *trûdere* a été remplacé par *trudicâre*, d'où *trucher* et ses dérivés *truche* et *truc*. Comparez *figere* remplacé par *figicâre*, devenu en italien *ficare* et en français *ficher*. » Et la lumière augmentait à la suite de nouvelles découvertes : le provençal *truc*, masculin, a pris de nos jours, dit Mistral, le sens de « butte, éminence », et le féminin *trucco* celui de « hauteur, éminence, cime », par une filiation de sens tout à fait normale et identique à celle du mot butte. La voici :

1° à l'origine « choc » ; 2° « choc qu'on se donne » ; 3° « l'objet contre lequel on se heurte » ; 4° « grosse pierre à demi enfouie dans le sol » ; 5° enfin « bec rocheux », qui décrit à la perfection la **Truche du Lapyâ** qui m'avait tant intrigué dès octobre 1890.

Van, Vanil, Vanel. Dans nos régions, plusieurs combes alpines et cirques de pâturages portent le nom de *Van* (du latin *vannus*) qui leur a été donné probablement à cause d'une analogie de forme avec l'instrument du vanneur de blé.

Cependant d'autres *Van* ne sont pas des combes mais des sommets ou des arêtes rocheuses, dominant des pentes très abruptes. C'est le cas, en particulier, des dérivés *Vanel* et *Vanil* si nombreux en Gruyère, dont l'étymologie ne saurait être *vannus* et encore moins *venella* « la ruelle, le défilé », comme le disait Jaccard. Ils pourraient provenir d'une base celtique *vanno*, *vanello*, dont le sens primitif serait « pente rapide », sens qui a subsisté dans le vocabulaire néo-celtique, par exemple dans l'irlandais *fân*. « Comme l'homonymie de *vannus*, « van » et de *vanno*, « pente rapide » était intolérable, m'écrit M. Hubschmied, *vanno* a été remplacé en gallo-roman par son dérivé *vannello*, d'où *Vanel* et *Vanil*. »

* * *

Quelles conclusions peut-on tirer de ce glossaire ? Le lecteur qui aura eu le courage de le lire jusqu'au bout aura été frappé par la constance de l'emploi des métaphores. Si *brec* et *som* se traduisent littéralement par « sommet », presque tous les autres termes étudiés sont des expressions figurées, évoquant le « tas de foin », la « souche », le « capuchon », la « ci-trouille », etc.

On remarquera aussi que nombre de ces termes sont des reliques précieuses des langues parlées dans nos Alpes aux époques préhistoriques : la montagne est conservatrice par excellence. Mais il importe d'éviter un malentendu fâcheux : si *barme, lé, luy, suche, vanil*, etc., sont des mots prélatins, s'ils ont l'aristocratie de l'ancienneté, il faut bien se garder de conclure que leur emploi comme noms propres de lieux remonte à un passé aussi lointain et que ce sont les Gallo-Helvètes qui ont baptisé ces sommets.

Chapitre VI

TROIS NOMS ILLUSTRÉS

Quand l'homme n'est guidé que par l'intérêt matériel, par des préoccupations utilitaires, il enlaidit à coup sûr les sites les plus admirables. Hôtelleries, crémaillères, barrages... Gornegrat, Jungfrau, Barberine... Mais, par une compensation heureuse et consolante, il est des lieux dont les noms très humbles ont été ennoblis par l'homme désintéressé. Il n'est de gloire véritable que par le jeu des valeurs morales. Les vertus viriles : enthousiasme, persévérance, audace, mépris de la mort, confèrent à certains sanctuaires de l'alpinisme une dignité, une noblesse, une grandeur austère que les années révolues rendent plus émouvantes. Je pense à ces noms tout chargés de poésie : *Le Breuil*, *la Brenva*, *les Drus*, de signification bien modeste pourtant, et bien prosaïque, comme je le montrerai tout à l'heure.

Le Breuil. Tyndall, Whymper, Carrel et Guido Rey ! Toute l'épopée du Mont Cervin ! C'est la tranchée d'où les conquérants partirent pour la bataille et où ils revinrent parfois ensanglantés, la rage au cœur.

Ce vocable glorieux n'implique cependant, aux yeux du linguiste, aucune idée de mort, de lutte ou de vie périlleuse. Il n'a rien même de particulièrement alpin, car on n'en saurait accepter l'explication donnée par l'historien Durandi, qui prétendait que *Breuil*, à l'origine *Brividum* (?), serait le synonyme

du toscan *brivido* « frisson, sensation de froid aigu et brusque ». ¹

Le *Breuil* (que les Valtorains prononcent *breil*, dans leur patois si proche parent des nôtres) est un nom très répandu sous des formes et des orthographe diverses :

en France : *Breuil, Breil, Breuille, Bréau, Briel, Bruéjouis, Breuilh, Breuillet, Breuillat, Brouillet, Brouillat, Bruglie*, etc. ;

en Suisse romande : *Breuil, Breuille, Broilliat, Brolliet, Brouillet, Breu* (d'où, dans le Jura Bernois, le dérivé *brevard*, vieux mot qui signifiait : garde-champêtre chargé plus particulièrement de la garde des vignes et des prés seigneuriaux), Lac de *Bret*, etc. ;

en Italie : *Broglio* (d'où le nom d'une famille devenue française, mais d'origine piémontaise : duc de *Brogliè*, qui se prononce, comme on sait, *broïe*), *Breil* (près de Châtillon), *Breuil* (près de Morgex, de Valsavaranche et au pied du Cervin), *Glacier de Breuil* (sur la Thuille, près du Petit-St-Bernard).

Quant au *Mont du Brouillard* (4053 m., versant sud du Mont Blanc) et au *Glacier du Brouillard*, il y faut voir une déformation imputable à des cartographes mal informés. Ch. Durier, dans son « Mont Blanc », en avait eu l'intuition, puisqu'il écrit : « ...arêtes du *Brouillard (Broglio)*... » Je préférerais à cette forme *broglio*, trop italienne pour la Vallée d'Aoste, une orthographe *Brouillat*, qui explique mieux l'erreur intervenue et qui est identique à un nom, fréquent en Haute-Savoie, *Brouillat*. Il désigne, sur la rive gauche du Glacier de Miage italien, un îlot de verdure entouré de moraines et parsemé d'étangs et de gouilles. C'est un dérivé de *breuil*.

Mais qu'elle est l'étymologie de ce mot, devenu nom de lieu ? Dans les *Capitulaires* de Charlemagne, on trouve un mot latin de la basse époque : *brogilus*, emprunté au gaulois *brogilos*, dérivé de *broga* « champ, pays » (d'où *Allobroges* « de l'autre pays », soit « étrangers », et le breton et le gallois *bro* « pays, contrée »). Ce *brogilus*, devenu *breuil, breil, broil, briel*, etc., en France, et *brolo, broglio*, en Italie, désignait à l'origine un « petit bois entouré de murs et de haies, dans lequel on enfermait des bêtes fauves », plus tard, « bois où se retirent les fauves », ensuite « jeune bois, bosquet, taillis, buisson,

¹ Durandi, *Della marca d'Ivrea*. Torino 1804.

parc, verger », enfin (et ce doit être sa signification dans le Val Tournanche) « pré marécageux, pré où abondent les ruisseaux ». — Et l'on sait que le *Breuil* de Whympfer et de Guido Rey est au sein d'excellents pâturages bien arrosés et de forêts luxuriantes, où brillent des lacs bleus qu'on aime à saluer du haut du Cervin et de la Dent d'Hérens.

Col et Glacier de la Brenva. Des pentes de neige croulante prodigieusement escarpées, des cascades de séracs monstrueux, une chevauchée d'une heure sur une arête de glace tranchante comme la lame d'un couteau, assez mince et assez transparente pour laisser passer la lumière solaire : voilà ce qu'ont affronté les premiers vainqueurs, quatre vaillants Anglais, guidés par Melchior et Jakob Anderegg, ces grands glaciéristes, ces formidables tailleurs de marches. C'était le 15 juillet 1865, le jour même où Whympfer rentrait, égaré, à l'Hôtel du Mont Rose : la catastrophe du Cervin détourna injustement l'attention, et le triomphe des Anderegg passa presque inaperçu.

Mais ce nom de *Brenva* ne devrait pas évoquer des images sinistres et terrifiantes, puisqu'il fut donné à l'origine et appartient encore au *Chalet de la Brenva* (1516 m.), situé sur la rive gauche du glacier. *Chalet de la Brenva* : lieux paisibles, ensoleillés et boisés, nom modeste, aimable et gracieux, qui signifie « mélèze » tout simplement. Comme le *Breuil*, c'est un mot qui nous vient des langues qui ont précédé le latin dans nos Alpes, mot gaulois, peut-être même plus ancien, dont la forme primitive était * *brenva* ou * *brennga*. Il est localisé, semble-t-il, dans le haut Piémont, sous les formes *brenva*, *brendje*, *brendze*, et dans la Tarentaise sous celle de *brinzi*, au pluriel *brinzé*.

Son rôle en toponymie n'est pas aussi considérable que celui de son synonyme *lardze* ou *larze*, si répandu chez nous. Cependant j'ai relevé sur les cartes : *Col (de) Brenve*, entre Champorcher et Issogne ; le *Grenière Brenvei*, chalet à l'est de la Tour du Grand-St-Pierre ; la *Cima Brenvetto*, sur Valprato (Carnavèse), l'*Alpe Brengi*, sous la Becca della Tribolazione, tous par conséquent dans le Piémont franco-provençal et italien de langue.

Le mot existe-t-il dans nos patois vaudois et valaisans ? Je ne le crois pas, car j'hésite fort à l'identifier dans un lieu-dit de la commune de Trient : *Comba berindze*, petite combe escarpée qui domine la rive droite du Trient, vis-à-vis du Col de Balme, et où les mélèzes sont beaux et nombreux.

Aiguille du Dru. On sait que la première ascension de ce redoutable sommet fut la récompense méritée d'une magnifique persévérance. La forteresse de granit ne se rendit qu'après une vingtaine d'assauts poursuivis durant cinq années, de 1873 au 12 septembre 1878, par le grand alpiniste anglais Clinton Dent. Que d'obstacles à vaincre ! Parois verticales, pluies diluviennes, rivaux dangereux, railleries, désertion des guides. Mais il sut insuffler son esprit tenace à Burgener, le lion de Zermatt, et la victoire fut remportée.

Du temps de Dent, la merveilleuse montagne était appelée partout et par tous de son nom, d'ailleurs très ancien, d'*Aiguille du Dru*. Ce n'est que plus tard qu'apparurent ces noms, assez heureux dans leur brièveté : *les Drus*, le *Grand Dru* et le *Petit Dru*. On aurait mauvaise grâce à les condamner, puisqu'ils nous ont valu une page de toponymie « poétique » infiniment plus attrayante que nos sèches analyses. Guido Rey était parti à l'aube pour escalader le *Petit Dru*. Il allait dans les ténèbres, d'un pas nonchalant, avec l'atonie et la stupeur de qui, réveillé à l'improviste à une heure insolite, se trouve contraint d'agir. Ses paupières étaient lourdes et ses yeux, arrachés au sommeil, étaient brûlants. « Depuis un moment, écrit-il, mon attention était attirée par le son rude et profond que produisaient en frottant le rocher les semelles cloutées du guide : c'était une note grave ; mieux qu'une note, cela me paraissait une syllabe formée d'un *r* et d'un *u*. Je l'entendais nettement ; elle alternait avec une autre note, aiguë celle-ci et grêle, une autre syllabe prononcée par la pointe d'un piolet heurtant la roche. Dans le mouvement rythmé des pieds et du bras du guide, les deux syllabes se succédaient avec la régularité d'un pendule : *tit*, disait le piolet, *dru*, répondaient les clous ; il n'y avait pas de doute : c'était le nom de la montagne qu'ils me martelaient dans la tête à chaque pas, et je le répétais à voix basse, mécaniquement. Petit Dru ! Que de fois je l'avais prononcé, ce

nom..., qui semble celui d'un nain difforme et méchant et qui appartient à une magnifique fée de la montagne. »

Oublions la fantaisie ailée du poète et demandons-nous ce que veut dire *Aiguille du Dru*. Remarquons que le nom n'est pas *Aiguille Drue*, mais *Aiguille du Dru*, tout comme on dit : *Aiguille du Plan*, *Aiguille de Blaitière*, *Aiguille du Tour*, etc. C'est l'*Aiguille* qui domine le *Dru*.

Mais qu'est-ce que le *Dru* ? Les origines lointaines de cet appellatif sont, sans doute aucun, un adjectif de la langue des Gaulois, un très vieux mot, âgé de deux mille ans au moins (comme *breuil* et *brenva*), *druto* « fort, vigoureux ». Ce *druto* passa dans la langue des conquérants de la Gaule, et au XII^e siècle il est attesté avec l'orthographe *dru*, dans la *Chanson de Roland*, la plus belle des épopées du moyen âge, et dans le sens primitif de « vigoureux ». Mais cette signification va évoluer et s'étendre : elle deviendra « bien portant, en santé, vif, épais, serré (en parlant de l'herbe), gras, fertilisé par l'engrais, bien fumé ». Et, en plusieurs de ces dérivés, cette idée de « gras, bien fumé » reparaitra avec insistance. Qu'on en juge par les exemples suivants, tirés d'une très remarquable étude de M. le prof. Jud, consacrée à l'histoire, dans les langues romanes, de cet adjectif *dru* et de sa famille ¹.

Dérivés : *druzine*, *druisa* « engrais » ; *druesse* « fumier, sève abondante » ; *druosse*, *drouance* « sucs ou matière fertilisante de l'engrais » ; *druos* « engrais » ; *druiaara* « animal à l'engrais » ; *drudje*, *drudze*, *druze* « fumier, pré gras dans la montagne et bien fumé, dans le voisinage d'un chalet ».

Composés, tels que : *endruar*, *endrudjé*, « engraisser le terrain et le bétail ».

Mais l'adjectif *dru* « gras, bien fumé » est, dans les noms de lieux, un substantif, dont la signification, par hypothèse, doit être « terrain gras, bien fumé, où l'herbe pousse avec vigueur ». Comme les hypothèses sont toujours dangereuses, j'ai fait appel à la complaisance et à la science de M. le professeur Louis Gauchat, à Zurich, qui a bien voulu m'ouvrir les trésors, non encore publiés, du *Glossaire des patois de la*

¹ J. Jud, *Zur Geschichte und Herkunft von frz. dru* (*Archivum Romanicum*, vol. VI, 1922, p. 313 à 339). — Cette étude si intéressante et si complète ne dit rien cependant du « substantif » *dru*, qui apparaît dans les noms de lieux.

Suisse romande. Et, dans les matériaux précieux de cette œuvre admirable, j'ai trouvé la confirmation de mon hypothèse. « Le substantif *dru*, m'écrit M. le professeur Gauchat, existe dans les Alpes vaudoises et du Valais, et il a exactement le sens que vous lui donnez : terrains gras, autour du chalet, où le bétail a laissé son fumier et où pousse une herbe abondante, aussi près bumentés. Le substantif est attesté dans ce sens à Corbeyrier, Rossinières, Diablerets, Leysin, Panex (Vaud), Vérossaz, Vouvry, Savièse (forme *drou*), Champéry, Conthey, Iséables, Vernamiège (Valais). Le *dru* signifie en outre « fumier » à Nendaz (*drouï*), Vernamiège (*drou*) ; à Evolène (*drouk*), herbe qui pousse serrée. »

Et cette signification convient pour expliquer quelques noms de lieux de ma connaissance :

a) *Le Lac du Dru* (chaîne des Ecardies) doit son nom aux gazons voisins, situés au haut du couloir qui tombe sur le Veisevey, gazons où, depuis fort longtemps, les moutons viennent brouter et dormir.

b) *Le Dru* (Anzeindaz) est une prairie au terrain gras, profond, toujours frais, toujours vert.

c) *La Dru aux Boyards* (à Anzeindaz encore), côtes gazonnées où vont (ou allaient) paître les moutons.

d) *L'Aiguille du Dru* enfin. Y a-t-il, en face du Montenvers, un lieu appelé *le Dru*, dominé par cette aiguille et traversé par le torrent du même nom ? En 1742, dans son *Voyage aux glaciers du Faucigny*, le voyageur Pierre Martel, excellent observateur, constate que « le bétail traverse le glacier pour aller paître au pied des montagnes, de l'autre côté de la vallée, là où le soleil peut parvenir et où l'on trouve un peu d'herbe ». Vallot, dans son *Massif du Mont-Blanc* (tableau géographique, p. 90), écrit ceci : « Le *Plan du Dru* ou de Bayer est un alpage aujourd'hui délaissé, en face du Montenvers. » Et voilà le *Dru* cherché. C'était le nom de ces gazons qu'engraissaient de leur fumier fertile les brebis et les génisses.

* * *

Pour conclure, réjouissons-nous que les vertus viriles des conquérants de l'Alpe aient ennobli pour toujours *le Breuil*, un simple marécage, *la Brenva*, aux modestes mélèzes, *le Dru* enfin, des gazons souillés par la fiente des moutons.

Chapitre VII

LE VAL D'HÉRENS

Les études consacrées à notre folklore, à nos coutumes et traditions populaires, à nos dialectes régionaux sont en elles-mêmes infiniment recommandables, à la condition toutefois qu'elles restent ce qu'elles doivent être : un effort scientifique animé par un patriotisme pur et désintéressé. Par malheur, c'est une trop belle pâture pour la réclame touristique, qui s'en est emparée sous d'habiles camouflages. Que d'artistes, d'historiens, de savants et de patriotes qui déplorent aujourd'hui cette fâcheuse déviation de leur noble entreprise ! Ils comprennent un peu tard que les éloges et les flatteries des milieux « intéressés » masquent, assez mal d'ailleurs, le sourd mécontentement de nombreux montagnards, indignés de voir transformer en « village nègre » le pays de leurs pères. Je me garderai bien de contribuer à la floraison de certains scandales : combats de vaches dans les prés de Martigny, danses villageoises en costumes d'opéra-comique exécutées par un « Vieux-ceci » ou un « Vieux-cela », ou, pis encore, kodaks insolemment braqués sur une procession qui sort de l'église, recueillie, émouvante et grave.

Pour son malheur, le Val d'Hérens est « pittoresque » au suprême degré ; aussi est-il de nos jours la victime de la démagogie touristique, et les attentats contre sa noblesse ne se comptent plus. On me dispensera de les énumérer, et je laisse à mes fidèles amis valaisans le soin de se défendre : ils ont les armes nécessaires et le feront bien mieux que moi.

Je voudrais ici faire aimer et plus intelligemment comprendre l'âme de ce pays que je connais depuis tant d'années,

avant que le rouleau compresseur de notre citadinisme standardisé l'ait complètement défiguré. Or, là-haut, survivent bien des choses que nous autres d'en-bas avons perdues ou laissées mourir. Je pense à nos dialectes régionaux, qui sont bien morts à Genève, à Neuchâtel et à Lausanne, parce qu'ils n'étaient pas « cloués pour jamais à nos corps et à nos âmes », comme le croyait naïvement notre Juste Olivier. C'était pourtant la voix de la patrie. — On l'entend, par bonheur, au Val d'Hérens. Sans doute subit-elle toujours davantage la concurrence du français, sans doute a-t-elle évolué fortement au cours des siècles, n'ayant pas, pour la fixer, la forme écrite ou imprimée. Elle n'en constitue pas moins une précieuse et vénérable relique des générations disparues, « *priscae vestigia gentis* ». Et si le vocabulaire d'Evolène et des Haudères voit se faufler en lui un nombre sans cesse croissant d'emprunts au français, il nous reste ces vocables conservateurs et archaïques que sont, si souvent, les noms de lieux. C'est d'eux que nous nous entretiendrons, de ceux qu'on peut lire, parfois estropiés, sur les cartes topographiques, de ceux aussi qui n'existent, pour la plupart, que sous la forme orale. Ils sont nombreux ces lieux-dits, noms de parcelles, de granges, de mayens, de forêts et de pacages. Rien que dans l'amont de la commune d'Evolène, j'en ai recueilli près de sept cents, et il y en aurait encore des centaines à récolter.

Je n'infligerai pas à mes lecteurs l'examen et l'essai d'interprétation de sept cents noms ; un peu plus du quart nous suffira largement. Pour faciliter la tâche, il est utile de marquer, au préalable, quelques-unes des particularités du patois évolénard, celles, peut-être, qui étonnent le plus les profanes et font, bien à tort, attribuer à ce dialecte de la plus pure « romanité » des éléments italiens et même hongrois et sarrasins.

On sait que le français ne fait plus entendre depuis bien longtemps l's des mots au pluriel. A Evolène, on la prononce dans nombre de mots, on lui donne même parfois le son du *ch* allemand de *ich*. Exemple : *pathoouch*, « pasteurs [bergers] » — *vélinch*, « petits veaux » — *man*, « main » ; *manch*, « mains » — *tor*, « tour » ; *toch*, « tours » — *dék*, « doigt » ; *dèis*, « doigts » *moulet*, « mulet » ; *moulès*, « mulets », etc. — Le *th* anglais est très fréquent ; c'est le résultat d'un *st* latin. Exemple : *patho* (latin : *pastor*), « pâtre » ; *authanna* (latin : *augustana*), « du

mois d'août ». — Signalons encore les deux *ch*, l'un identique à celui de l'allemand dans *ich*, exemple : *mèchlyâ*, « mêlée » ; l'autre, à celui de *nach*, exemple : *échondouâ*, « cachée ». — Le *w* anglais, soit *ou* consonne, s'entend souvent ; exemple : *warda*, « garde ». — On n'oubliera pas que le son *j* (ou *g* doux) français devient un *z* à Evolène, et notre *ch*, un *ts* ; exemple : *zau*, « joux » (forêt) ; *tsan*, « champ », *tsathé*, « château ». — Plus curieuses encore sont les transformations des consonnes initiales *p*, *t*, *k*, *ts* (*ch*), lorsque le mot précédent (article ou adjectif) est terminé par une *s* finale ; ainsi « au plan » se dit *o plan*, mais « aux plans » ne devient pas *ès planch* mais *ei flanch* ; « au pré » *o pra*, « aux prés » *î fras* et non *is pras* ; « au Champ des Champs » *é Tsan déi Sans*. — L'*h* fortement aspirée (comme celle de l'allemand dans *hoch*) apparaît dans la prononciation de *Hrèveks*, « terrains crevés, crevassés », identique au *Crevey* de Nendaz.

Plusieurs patois du Valais central ont une consonne finale parasite ou adventice, qui, à une date indéterminée mais postérieure au XIII^e siècle, est apparue comme une maladie dans la prononciation. Ce sont ces *k* et ces *g* qui durcissent le langage des Evolénards. Exemple : *avik*, « avait » ; *mauk*, « mûr » ; *droumik*, « dormir » ; *chik*, « soif » ; *nèk*, « neige » ; *ouïk*, « oui » ; *fik*, « foi » ; *pareig*, « paroi » — et même à l'intérieur des mots, exemple : *vikto* ou *vigto*, « vite » ; *koukté*, « cou-teau » ; *la Nigva*, « la Niva ». C'est là, peut-être, ce que certains croient avoir une origine arabe ou sarrasine !

Il importe aussi de rappeler que les voyelles finales *a*, *o*, *è*, sont le plus souvent atones, l'accent tonique du mot étant placé sur la syllabe précédente. Ainsi dans *garoda*, « guêtre », il faut accentuer *o* ; dans *blavo*, « grisâtre », *a* ; et dans *lè fayè*, « les brebis », *a*.

J'ajouterai encore qu'à Evolène la déclinaison à deux cas n'est pas entièrement éteinte, quoique extrêmement simplifiée : elle ne comprend, en effet, que la distinction entre le sujet (nominatif) et le régime pour les formes de l'article défini. On dira donc : *le tsan è larzo*, « le (sujet) champ est large », mais *traverchâ lo tsan*, « traverser le champ (régime) » ; *le porta è cloucha*, « la porte (sujet) est fermée », mais *clou la porta*, « ferme la porte (régime) ». Cette particularité d'un archaïsme très prononcé nous reporte aux usages du français des XII^e

et XIII^e siècles ¹. Cependant, pour plus de clarté, j'emploierai les formes françaises de l'article quand j'expliquerai quelques noms de lieux.

Mais ce serait faire fausse route que d'insister plus longtemps sur le système phonique du patois d'Evolène. Ce que j'en ai dit ici a le double défaut d'être, à la fois, trop long pour le lecteur et beaucoup trop sommaire pour rendre les nuances délicates de ce dialecte archaïque et original.

* * *

De Vex à Evolène

Quiconque se livre à une enquête de toponymie doit être un piéton convaincu et enthousiaste. Aussi l'auto postale, qui nous entraîne à grande allure sur la route du Val d'Hérens est-elle un moyen de transport peu favorable pour étudier la nomenclature des lieux qui défilent de Sion aux Haudères. C'est là-haut seulement qu'une marche plus calme trouvera sa récompense. Cependant, la **Borgne**, qui vient des glaciers, mérite un examen sommaire. Dans le patois d'Hérens, avec la prononciation *borna*, *borne*, ce mot est employé fréquemment dans le sens de « rivière, cours d'eau plus grand que les torrents » ; on y appelle la Dixence « *la borna d'Erèmensi* », — la Navigence « *la borna d'Anivyé* ». Ce vocable se rattache vraisemblablement à la famille de *borna*, « cavité, trou en général », puis « trou dans la terre, creux d'arbre, cheminée par où s'échappe la fumée », et même, par métaphore, « assemblage de gerbes de céréales dressées en pyramides les unes contre les autres pour activer le séchage sur les champs ». — *Borna* est une base prélatine, dont le sens primitif « trou » a évolué vers « fissure dans le rocher ou le terrain », puis vers « source », pour aboutir à « cours d'eau ». (Voir *Glossaire des patois de la Suisse romande*, II, p. 518, 9.)

A **Vex**, cinq minutes d'arrêt. *Ves*, *Vex*, *Veiz* en 1200, latinisé en *Vico* en 1239 et 1250, ce qui a fait naître l'hypothèse

¹ Voir J. Jeanjaquet, *Les Patois valaisans (Revue de linguistique romane, Tome VII, p. 29-31)*.

fragile de *Vicus*, « le village ». Elle soulève de nombreuses objections¹.

En face, **Nax** (prononcez *nâ*), *Nas* en 1131, est sur un promontoire qui doit justifier l'étymologie *nasus*, « le nez ».

Vernamiège, en 1100 *Vernamesia*, en 1203 *Vernamiesi*. De *verna*, « aune, verne », et de *media*, « du milieu » ; donc « Ver-naie ou aunaie du milieu ». Comparez *mesia*, *miése*, *miège* avec les formes provençales *mieis*, *mieg*, *mèja*, « du milieu ».

Saint Martin a pris assez tard le nom du saint patron de son église. Jadis on disait *Saint Martin d'Hérens* et plus anciennement *Eroens* en 1100, *Heruens* en 1211. Pareille substitution du nom du saint patron au nom primitif s'est produite pour *Chouson*, devenu *Saint-Nicolas de Chouson*, enfin *Saint-Nicolas* (vallée de Zermatt).

L'origine du nom d'**Hérens** est fort discutée. Il est probable que ce toponyme renferme le nom du créateur de ces terres ou du premier propriétaire. On a proposé le germanique *Haroringis*, « chez les descendants de *Haro* » ; le gentilice latin *Aeronius* + le suffixe *enus*, « le domaine d'*Aeronius* », ou encore *Airowinus*. Quoi qu'il en soit, le nom a passé à la vallée et se prononce *érin* et non *érinse* et encore moins *érance*.

Bientôt nous franchissons la rivière que la carte nomme **Dixence** et les gens du pays, *Borne d'Hérérence*. Les archives du XIV^e siècle écrivaient *Dessenche*, qui est obscur, comme tant de noms de rivières remontant aux langues préhistoriques dont nous ne savons rien.

Et nous voici devant **Les Pyramides**, que les indigènes appellent les *Eholones* (avec une *h* très aspirée), où l'on reconnaît l'ancien *ès*, « en les », soit « aux colonnes ». Il y a eu prothèse ou soudure de l'article au substantif.

Les tuiles rouges du village d'**Euseigne** (prononcez *oujègne*) ont une clarté qu'on ne trouvera pas dans les interprétations diverses et conjecturales proposées pour ce toponyme. Ecrit sous les formes *Usegni*, *Usogni*, *Usenni* au XIII^e siècle, il représenterait, dit l'un, « aux Sognies », redevance qui consistait pour le vassal à cultiver l'avoine pour son seigneur, donc

¹ Voir cependant une tentative d'explication, par l'histoire, de *vicus* = *Vex*, dans *Essai d'histoire de la Vallée d'Hérens* par Gaspoz et Tamini, p. 167-8.

« lieu où l'on livrait l'avoine ». Ce doit être, dit un autre, [*fundus*] *Huisoniacus*, « [le domaine] d'*Huisonius*, étymologie qui, comme la première, ne respecte pas l'accent tonique placé après l'*s* du mot et non sur la syllabe finale. Un troisième croit y voir *Oscenia*, « oiseaux que consultaient les augures », donc « les corbeaux ». Un quatrième propose *Acunia*, d'une racine — *ac*, « pointe », comme le — *egg* allemand, à cause des « pyramides » voisines. Je me demande pourquoi on n'a jamais songé à un rapprochement avec *Ozegna* (petite localité du Canavèse, au sud-ouest d'Ivrée), orthographié *Ugenia* au moyen âge, où je crois discerner [*villa*] *Eugenia*, « le domaine d'Eugène », car dans la prononciation d'Hérens un *g* doux devient régulièrement de nos jours le son *z*. *Eugenia* serait devenu *Euseigne*, forme écrite de la forme orale et régionale *Oujègne*. La phonétique et l'accent tonique seraient respectés, semble-t-il.

Evolène, en 1250 *Ewelina*, prononcé aujourd'hui *èoulein-na*, souvent *olein-na*, peut représenter le latin *aquam lenem*, « l'eau tranquille, agréable à boire, douce au toucher et qui ne gèle jamais ».

* * *

Encore quelques tours de roue et nous atteignons le domaine que nous allons explorer en détail en parcourant ses différents secteurs. D'abord celui des Haudères et de leurs environs aux innombrables parcelles ; puis les alpages qui les dominent à l'ouest ; ensuite le Val d'Arola, ses mayens, ses pâturages et ses sommets ; après quoi, « sur les rocs », nous grouperons autour de Villa, de la Sage et de la Forcla ce qui les entoure et les hauteurs voisines ; enfin, nous remonterons le vallon de Ferpècle, du Sepey jusqu'à Bricolla et à la Dent Blanche.

Dans la toponymie des alpages, je ne dirai rien des noms de lieux en rapport avec l'exploitation pastorale, me réservant d'y revenir en détail dans un autre chapitre.

* * *

Les Haudères et leurs environs

Les Haudères (prononcez *oudère*, et même *ouugdère*). Au XIII^e siècle, *Oudeires*, *Ouderres*, *Houdeyres*. — N'écartons pas

d'emblée, mais retenons, sous bénéfice d'un sérieux inventaire, jusqu'à plus ample information, l'hypothèse formulée en 1906 par H. Jaccard et que voici : « Paraît renfermer la même racine que les *Odes* (mayens de Riddes), *Odéi*, chalets dans un lieu ravagé par l'avalanche à Trient. » Le rapprochement avec *Odéi* me paraît plausible, car mon ami, M. Ph. Farquet, l'excellent chartiste de Martigny, vient de me communiquer la graphie ès *Oudeys*, en 1336, pour cet alpage, très exposé aux ravages du Trient voisin. — Le Dr L. Meyer y voit le vx. fr. *houde*, *heude*, « cabane, maison », du germanique *halda*, d'où, avec le suffixe — *aria* désignant une collectivité, « groupe d'habitations ». — Bref, la question reste ouverte.

Le Getty (prononcez *la djyette*) est identique au français *gîte*, d'où « lieu où l'on peut coucher ».

Le Lavintsié, « où coulent les *lavintsè* ou avalanches ».

Les Flaches, latin *plateas*, « les places » ; *s* + *pl* devient *fl*.

Grand Praz, « grand pré ».

Voulesson et Voullusses. A rapprocher peut-être de *Volluz* (Monthey), *Volluez* en 1696, *Volues* en 1819, dérivés possibles de l'ancien adjectif *vole*, « vide, inculte, improductif ».

La Prèvière, « propriété du *prouvoire* », c'est-à-dire « du prêtre ». en latin populaire *præbyterum*.

Forêt de **Sagnères**, patois *éi Sanyèrè* ; de *catanus*, patois *tsanyo* ou *chagno*, « genévrier », + suffixe — *aria*, « lieu où croît le genévrier ». E. Muret traduisait *tsanyo* par « chêne », et *Sanyèrè* par « chénaie », mais il n'y a pas de chênes en cet endroit. — Pour l'évolution phonétique de *catanus* en *tsanyo*, comparez *catena* en français « chaîne », en patois *tsêna*, en provençal *cadena*. Or, *catanus* donne en provençal *cade*, « genévrier ».

La Barne à Martin, « le rocher surplombant de Martin ».

La Basse Djyette — voir *Getty*.

La Faucherre, « propriété de F. », nom d'une des plus anciennes familles d'Evolène.

Le Vay plan, « le chemin plat, horizontal ». Situé à 1600 m. environ, sous l'Alpe de la Crettaz, et parcouru, dit-on, par la « procession des morts ». On n'y circule pas volontiers de nuit.

Le Grand Boouk (ne pas traduire « le grand bouc » !) A Evolène, un *boouk* est une étable à vaches, au-dessus de laquelle se trouve le fenil et dont le *Glossaire des patois de la Suisse*

romande, II, p. 438 sq, donne une description fort intéressante avec illustration. — Ce *boouk* (ailleurs *boeu*, *boeou*, *bau*, *böou*, etc.), serait une relique du gaulois *boutegon*, « maison du bœuf ».

La Lex, « la dalle, la paroi rocheuse », du gaulois *lica*. — Cette propriété est à deux pas du rocher que polissent les flots de la Borgne.

Les Foch, « les fours ». Remarquez la chute de l'*r* et le *ch* du pluriel.

La Rowouire doit être le latin *roburea*, « lieu où croît le rouvre » ; de la même famille que nos *Rovéréa*, *Rueyres*, *Rue-rettés*, *Rewoère* (sur les cartes : *Ravoire*), etc.

Pralovin, latin *pratium lupinum*, « pré au loup ». Prononcez *praloïn*. Même nom à Vernamiège, Hérémente, etc.

Le Veigi. Ce pré à herbe courte doit être un adjectif devenu nom de lieu, le latin *vacivus*, « improductif, stérile », d'où « jachère » ; une chèvre *veigive* est stérile, elle ne porte pas.

La Pèrire du Veigi, « la pierrière » ou mieux : « lieu où tombent des avalanches de pierres » du *Veigi*. Le patois a plusieurs mots pour désigner les diverses sortes d'avalanches et d'éboulements. « Pierrière » est une forme beaucoup plus ancienne que le moderne « pierrier ».

La Zau dé Toouja. *Zau* est le mot *joux*, *jor*, *jeur*, etc., du gaulois *juris*, « forêt de montagne ». — *toouja* signifie à Evolène « quantité donnée et reçue à la hâte », qui convient mal à une forêt. Un rapprochement avec l'ancien-français *touser*, « tailler, couper », du latin de basse époque *to[n]sare*, serait plus satisfaisant, si l'on se rappelle que le patois de Mollens *s/Sierre* emploie pour « ciseaux » le mot *tojirè*, et que des prés, à Evolène, se nomment *é Thogirè*, où *s + t = th* anglais.

Le Tsáblo de Tonyo Dguia, « châble d'Antoine Guiar » nom d'une famille mentionnée au XV^e siècle à Evolène, aujourd'hui éteinte.

La Plana Zau, « forêt plate », c'est-à-dire « plateau dans la forêt », identique aux *Planajeur* du Bas-Valais.

Les Fras de la Zau, « les prés de la forêt » ; *s + pr = fr*.

Le Vaco de Grand Zau, « le terrain vague, inculte de la grande forêt ».



(Cl. E. Exchaquet)

CROIX AU TSATÉ
sur la Sage

Les Chlyojourè (prononcez *ch* allemand de *ich*). Identique à l'ancien français *closure*, « clôture, cloison », soit « terrains clos de barrières ».

Tsenè dè Ion, littéralement « chenal de long », soit « ravin très long ».

Crettaz et Coûta

L'Alpe de Crettaz, en patois *la mountagne de la Crètha*, doit son nom à la « crête » herbeuse de sa partie centrale.

La Bornetta, « la petite Borgne », arrose l'alpe ci-dessus.

Les Flànès, « les petits plans », *s + pl = fl*.

Le Ché dei Thoules, « le rocher des *toules*, des terrasses transversales à la pente » ; *s + t = th*.

La Raie dou bis, « le lit du bisse ».

Le Buss anchyan, « le bisse ancien ». Remarquez la prononciation, archaïque peut-être, *buss*. A Evolène, les voyelles *i* et *u* sont souvent difficiles à distinguer.

La Palanche de la Crettaz, prononcez : *la palantse de la Crètha* ; le nom de ce sommet semble signifier « le gourdin, le bâton, la perche de la C. ».

L'Alpe de la Coûta, en patois : *la mountagne de la Coûtha*, « de la côte », soit « de la grande pente ».

Le Mont de l'Etoile la domine. En patois : *Mont de l'Ethéila*.

Le Liapèk, « le *clapier*, le pierrier », de même formation que le vaudois *lapyâ*, par exemple.

Plan dèi Lavintsè, « plateau des avalanches ».

Mont des Ritzes, « mont des riches » ; nom donné par anti-phrased ou par ironie à des terrains dénudés et pierreux. Ne doit pas être rapproché du nom de famille *Ritz*.

Plan dei Bende, « plan des bandes (de terrain) » ; sens très voisin de celui de *toula*.

Pierre à bacon, « pierre au lard », à cause des couches rocheuses claires et foncées qui la constituent.

Chemin de la Gouille et Alpe de Veisivi

Engageons-nous maintenant dans le Val d'Arola.

Les Fâches dominent le chemin bien connu et signifient « les bandes gazonnées horizontales », pareilles au lien d'une

gerbe de blé et aux langes qui entourent le corps d'un bébé. Dans le Bas-Valais, on dit *fâsse*, en Maurienne *faisse* ou *fesse* ; du latin *fascia*, « bande, lisière ».

La Zau de Nouthra Dame, « forêt de Notre Dame », à l'entrée de laquelle, dans le rocher, se trouve un petit oratoire.

La Pèrire, expliqué plus haut.

La Zau déi tsavanne, « forêt des cabanes ».

La Zau zana, « la forêt jaune ».

Chapelle de **Saint Barthélemy**, francisation à demi-savante de *San Bartolomek*, qui rappelle mieux le primitif *Bartholomæus*.

La Zau des Rotsasses, « forêt des gros rocs éboulés ».

Maen dèj Outtè, « mayen [où il avait autrefois] des huttes ».

Un four à pain y est encore visible et, il y a trois ans, on y a découvert des monnaies très anciennes.

Le Wouartsè (partie supérieure des mayens de la Gouille). A Evolène, un *w* initial représente un *gu* primitif. Aussi rapprocherai-je *Le Wouartsè*, aux prés marécageux, du *Guerce* (Ormonts-dessous) et du *Guercet* (Martigny), situés eux aussi dans le voisinage de marais. Mais l'étymologie reste obscure.

Les Choupleks du Wouartsè, « les pentes brûlées » (par le soleil) ; du verbe *chouplâ*, « rôtir, griller ».

La Rouwine, « lieu où descendent des avalanches, des éboulements de pierres et de terre » ; du latin *ruina*. Est devenu ailleurs *Rouvena*, *Rovina*, etc.

Le Plan de la Tsaoudire, « plan de la chaudière », où le terrain forme un entonnoir naturel de plusieurs mètres de profondeur, semblable à une chaudière.

La Gouille (prononcez *golye*), à cause du lagot voisin.

La Zoretta, « la petite forêt ». On voit reparaître l'*r* qui ne se prononce pas dans *zau[r]*.

Avant de monter à l'alpage qui domine la Gouille et le Wouartsè, gagnons l'Alpe de Veisivi, par la rive droite de la Borgne. Repartant des Haudères, passons par le stand du Veigi, en suivant l'une ou l'autre des pistes mal indiquées sur les cartes et par instants scabreuses, raccourci pittoresque au plus haut degré. Après la Pèrire du Veigi, c'est le mayen du **Pra dou lok**, « le pré du loup », synonyme de Pralovin. Plus haut s'allongent les vires herbeuses des **Cinglyo**, du latin *cingulum*,

« ceinture », vocable toponymique fréquent dans les Alpes. On franchit la **Tsenalache**, « la mauvaise cheneau », ravin où coule un torrent méchant en temps d'orage. Puis on traverse un admirable « champ de myrtilles », le **Lyouthrèi**, du gaulois *luster*¹, et nous voilà au *mayen de Veisivi*, que dominent les **Crèthè**, « les crêtes ». Au bord du sentier qui conduit à l'alpe, je note le **Pas dou Trouc**, « du trou » probablement. Plus haut, voici les chalets de **Veisivi** (prononcez *veijivik*), qu'on traduirait en français par « vaisivier », soit pâturage pour les *veigive*, « bétail qui ne porte pas, génisses, etc. ». On connaît ailleurs, en Valais, les *Veisevey*, *Vasevay* ; dans le Dauphiné, le *Vaxivier*.

Relevons quelques noms de lieux de cet alpage.

La Barma èi Mouts, « rocher près de l'eau, où l'herbe manque ».

Le Ché vyô, « le roc vieux ».

Les Sarmillyès, « les petites chaux » ; *s + ch[ts] = s*.

Les Preillasses ou Freilach, « les mauvais petits prés ».

Les Blèthe, « mottes de terre, terrain inégal ». En vieux-français : *bleste*.

La remountse des **Sébèks**, forme pluriel de *tsébek* (*s + ts = s*), « lieu où il y a des *tsébe* », c'est-à-dire « des arbres gisant dans la forêt », morts de vieillesse et surtout abattus par les *pèrيره* qui se précipitent fréquemment des parois de la Dent de Veisivi.

La Louète, « la petite louè ». Ce mot, hérité du gaulois *loke*, désigne une pente très déclive, généralement gazonnée, entre deux arêtes. Même mot ailleurs, prononcés *loè* et *luy*.

La Tsarva crètha, « la crête chauve », c'est-à-dire « sans gazon, dénudée », du latin *calva crista*. Cf. *Tsarvesse* (Bourg-Saint-Pierre), le *Tsarvo* (sur Salvan).

Alpes de Lucel et de Tsarmine

Revenons maintenant aux mayens de la Gouille et du Wouartsè, et dépassons les Zorettes pour gagner l'alpe de **Lucel**, en patois : « la *mountagne dou Loutsè* ». Elle doit son nom au « petit lac » (latin *lacucellus*), bien connu sous le vocable de

¹ J. Jud. Rom. 52. p. 333.

Lac Bleu, traduction moderne de son appellation locale, **la Golye persa**, « la gouille bleu-foncé ».

Un peu en amont, vous rencontrerez son complémentaire, **la Golye zana**, la « gouille jaune ».

La Lyèrette, « le petit glarier » (*glarea + itta*).

Le torrent dèi Tsena, qui signifie « le torrent des chenaux, des ravins », d'où proviennent ses nombreux affluents. J'écarte résolument l'étymologie « déchainé », métaphore traditionnelle dans le pays et que soutenait le Dr L. Meyer, dans une notice toponymique. (*Guide des Alpes valaisannes*, tome II.)

Le Crouè Plan, « le mauvais plateau, où la pâture est médiocre ».

Les Douves, « les fossés, les couloirs ».

Les Aiguilles Rouges, autrefois les *Pointes Rousses*.

La Crête de Coq est une création moderne de l'alpinisme.

Les Ignes (en patois *inyo*). Ces barres rocheuses et ces moraines, situées au pied des Aiguilles Rouges, ont suggéré à deux chercheurs des étymologies que j'ai peine à admettre. Jaccard a écrit : « Peut venir du provençal *igne*, « feu » (latin *ignis*) ; allusion aux teintes de feu de ce glacier au soleil levant pour les habitants des Haudères et de la Forclaz ». — Et le Dr L. Meyer : « *Ignes* (col des), du latin *inguina*, devenu en vieux-français *igne*, *aisne*, *esne*, *aine* — extrémité inférieure d'un objet quelconque, les assises. »

Je préfère avouer mon ignorance.

Darbonneires, « les taupinières ».

Les Gréfyè, « les griffes », nom de deux becs rocheux.

Les Chrojâyè, « les creusées ».

Cette alpe de Lucel a, en face, sous les Dents de Veisivi, une annexe ou remountse que nous atteindrons par le pont de **Plan Loutsè**, « plan de Lucel », et **la Sirande dou leviau**, « le pré non fauchable du « levoir » ou prise d'eau ».

Zarmine (prononcez *Tsarmine*) est le nom de cette rechange, dérivé diminutif de *tsâ*, « la petite chaux » (*calmis + ina*).

De ses lieux-dits notons seulement :

L'Arolek, « lieu où croissent des aroles » ; **les Chlyos**, « les clos » et **la Couth ei Foch**, « la côte aux fours, aux trous dans le rocher ».

Barma dou Trintsonék, « grotte, rocher où l'on *trintse* », c'est-à-dire « où l'on fait le sérac ».

Praz gras

Satarma (prononcez *Chatarmè*). A défaut d'une étymologie sûre, écoutons une légende que m'a contée mon ami Pierre Follonier. « Dans ce mayen, un pâtre surveillait dans son étable une vache qui s'apprêtait à faire le veau. Il maugréait contre sa couche qui n'était pas confortable. Une voix se fit entendre du fond de l'écurie : « Que serait-ce si tu étais à notre place ! Nous sommes *sept âmes* dans une sonnette de chèvre ! » De là le nom de *Sept Ames*, en patois *Chat armè*. » La légende aurait-elle raison ?

La Montâ, « la montée ».

L'Alpe de **Praz gras**, « le pré gras », où j'ai relevé plus de quatre-vingts noms de lieux-dits, dont nous n'examinerons qu'une vingtaine d'échantillons.

La Bala Comba, « la belle combe ».

Le Trouc, sur la carte *Tronc* ! Est-ce « le trou » ? J'en doute, parce qu'il s'agit d'un petit sommet rocheux, où je verrais plutôt le *truc*, masculin de *truche*. C'est un vocable que j'ai expliqué ailleurs avec quelques détails et dont le sens est « bec de rocher ».

La Zau dou Lajek, « la forêt de mélèzes ».

Les Luès, expliqué plus haut à propos de *Louette*, à Veisivi.

Le Chlyoté de la Chiâ, « le petit trou, enfoncement, dépression », diminutif de *klyot*, ancien français *clotet*, *clotel*. — *La Chiâ*, « l'arête, la scie ». Ne pas confondre avec *tsâ* « chaux » et *châ* « sel ».

Le Greppè blanc, « le petit rocher blanc ».

Le Pertusè, « le petit trou, le petit pertuis ».

La Zau de la Rèchèrik, « forêt de la scierie ».

Les Rouwouinettes, « les petites *rouwouines* », voir plus haut.

La Barma dèi tsathès, « la paroi des châteaux », c'est-à-dire des « rochers ».

Les Planès de Son Zau, « les petits plans du haut de la forêt ».

Les Mountchyouch, « les montoirs », c'est-à-dire « terrains où se trouvent les sentiers qui montent ».

Le Plan de la Laget, « le plateau du petit mélèze ». En patois d'Evolène *larze* se dit *lage*.

La Fontana dèi Voullusse (voir plus haut).

La Bouire de l'aguèlyon est un profonde « fissure » où les pierres qu'on y jette dégringolent très longtemps. — *Aguèlyon*, « agencement où rien n'est solide, qui menace ruine, où tout dégringole », dérivé du verbe populaire *aguiller*.

Le Plan dou Bô, « plateau du bœuf ».

Le Chè dei tsavouè, « le rocher des corbeaux, des corneilles, des chocards ».

La Fontana frède, « la source froide ».

Le Guitsa, nom d'un petit sommet qu'on a comparé à une *guitsa*, « baquet où la crème se forme à la surface du lait », et « mangeoire creusée dans un tronc ».

Mais ne nous attardons pas, bien que ma liste soit loin d'être épuisée.

Arola et ses environs

Les forêts d'« aroles » ont rendu célèbre ce secteur et lui ont donné son nom, mais on a laissé tomber l'article *l'*, indispensable ici comme à *la Coûta*, *la Crettaz*, etc. Les archives du XIII^e siècle disaient toujours **L'Arola**, et plus tard *Larolaz*, en une graphie d'ailleurs fautive. Je voudrais voir remettre en usage **L'Arola**, mais ce serait prêcher dans le désert. Je souhaite plus encore que quelque historien valaisan publie un jour une plaquette sous ce titre : *L'Arola à travers les âges*. Il nous apprendrait sans doute que, là-haut, il y a bien longtemps, à côté de pauvres mayens, Messieurs les Evêques de Sion s'étaient taillé un beau domaine de pâturages et de prés ; que Mgr Guillaume de Rarogne, en particulier, sut l'arrondir largement par des acquisitions et par les donations pieuses qui lui furent faites ; que, il y a cent ans à peine, ces terres étaient souvent nommées le *Giétro de Monseigneur*, « le Chalet de l'Evêque » en traduction libre, et enfin que ces alpages ont passé en d'autres mains dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Je dis « ces » alpages, car il y a là-haut deux troupeaux, deux exploitations pastorales contiguës et (qui sait ?) peut-être rivales. Mais cela ne nous regarde pas...

Sur la rive gauche, au-dessus des hôtels, j'ai noté, par exemple, les **Chlyos**, « les clos » ; plus haut, le **Remouintse**, « chalet supérieur de l'alpe, où l'on se rend quand on *remue* ».

Le Mont Dolin, prononcez *dolèinn*. C'est ce mot qui, au Val d'Hérens, désigne les « petits garçons », peut-être parce que leur faiblesse fait d'eux des « souffre douleurs », des « dolents » qu'on peut plaindre ou mépriser.

Le Col de Riedmatten fut, dit-on, franchi au XVII^e siècle (?) par un évêque de ce nom.

Le Pas des (et non de) Chèvres est plus moderne.

Le Tsenarefien. « De *tsenal* : chenal et *refia* tordu ; chenal tordu. On dit aussi en patois *refia de tseña* = plein de couloirs. » (M. Kurz, *Guide des Alpes valaisannes*, vol. I.)

Tsjiore nove ou *nouve*, « fromagerie nouvelle ».

Le Folyech, « les feuillés », c'est-à-dire « les taillis ».

Le Pigno de l'Arola. Comme *Pigno de la Lex* (Zinal), ce nom est la forme patoise du français « peigne », en vieux-français *pigne*. Cette métaphore se retrouve dans la toponymie allemande, par exemple dans *Lyskamm*, « le peigne de la Lys », nom de la rivière qui arrose la Vallée de Gressoney.

Col des Vignettes, sur d'anciennes cartes *Vuniette*. Signification obscure.

Glacier de Pièce. Les contreforts rocheux à l'est du Pigno s'appelaient vers 1840 *La Serra* (ou *Cherra*) *dou Pièss*. *Serra* (*Cherra*) est « arête rocheuse, dentelée » ; quant à *Pièss*, orthographié aujourd'hui de façon ambiguë, ce n'est pas une « pièce ». Ce mot, qu'on retrouve ailleurs au Val d'Hérens, signifie en patois « le fanon », ou mieux encore « le poitrail d'un veau, d'un bovin en général » et représente le latin *pectus*, « poitrine ». Est-ce l'origine du *Pièce* qu'on lit sur nos cartes ? Je ne voudrais pas l'affirmer, de même que je ne me hasarderais pas à traduire l'énigmatique et bizarre *Torgnon* par « petit tour ».

Vuibé et la Serra de Vuibé. Pourrait être un nom d'homme, d'origine germanique, *Wibert*, dont la forme française apparaît dans le nom de famille *Guibert*.

L'Evêque. M. Marcel Kurz pense que ce nom a été introduit par les bergers de l'alpage de Pragas, au-dessus d'Arola. C'est évidemment une allusion à l'évêque de Sion, qui fut jusqu'en 1875 propriétaire des alpages d'Arola.

La Mitre de l'Evêque, baptisée ainsi lors de la première ascension par Cust, 22 septembre 1879.

Les Pointes d'Oren, sur l'arête frontière, portent un nom « monté » du versant valdôtain : nous n'en dirons rien, par conséquent, si ce n'est qu'il faut bien se garder d'y voir l'origine du nom d'*Hérens*, comme a l'air de l'admettre une plaque touristique récemment parue.

La rive droite du secteur d'Arola a quelques noms intéressants.

Praz mousse, formé de *praz*, « prés », et *mousse*, « terrains plus ou moins marécageux ». Comparez *Les Mosses*, *Mouce*, *Esson* (autrefois *ès Mossons*, *Praz Mossiaux*, etc.).

La Tsâ, « la chaux », est un petit alpage où l'on estive le bétail de rebut et que domine l'**Aiguille de la Tsâ** (ou *Za*), nommée autrefois l'*Awouilletta de la Tsâ*.

Tsalion (prononcez *tsâyon*) est peut-être un diminutif de *tsâ*, synonyme de *Tsarmine*, *Charmette*, etc.

La Maya, si fréquent dans les Alpes, du Dauphiné jusqu'en Valais, désigne toujours un sommet de forme plus ou moins conique. Vient du latin *meta*, « colonne », puis dans nos dialectes romands ou franco-provençaux « borne, tas de foin ou de litière ». En ancien français, *Moie*. Il y a trois *Maya* dans le seul Val d'Hérens.

La Bourla, « la brûlée », nom du pâturage situé en face des hôtels. La forêt d'autrefois a été « défrichée par le feu » pour créer un alpage.

Plan et Dents de Bertol. Ce *Bertol*, qui a une réplique au pied de la Sasseneire, est peut-être un nom d'homme d'origine germanique, comme les noms de famille *Berthod d'Hérens* (1428), *Bertholet*, *Berthoud*, etc. Ces *Dents de Bertol* et leurs voisines les *Douves blanches*, portaient, il y a cent ans, le nom de *Trois Couronnes*.

Dents des Bouquetins, forme française qui n'appelle pas de traduction. C'est en 1820 qu'on y a tué pour la dernière fois un bouquetin, mais, en 1827, on a relevé sur le glacier d'Arola, les corps de sept de ces beaux animaux, victimes d'une avalanche.

Mont Brûlé, en réalité *Braoulé* ou *Braolié*, forme valdôtaine de *breuil*, « terrain marécageux ». Le nom d'un alpage du versant italien est « monté » sur ce sommet.

La Vierge, métaphore claire et fréquente dans toutes les Alpes.

Col de Collon. Il serait plus correct de dire *le Collon*, « le petit col ». Des anciennes et assez nombreuses appellations de ce passage, une seule me paraît authentique : *Mont Coupe-line*, soit « col (de la Val)*pelline* ». La forme *Coux* (de Champéry), les *Keu*, *Kyeu* de la région de Martigny ont le même sens.

Villa et Cotter

Villa (prononcez *vela*, avec accent tonique sur la première syllabe), du latin *villa*, « domaine, groupe principal des maisons d'un village ».

Le Potheu, « rocher un peu gazonné, d'accès difficile ; impasse rocheuse où une chèvre s'est engagée ».

Boounou, « grange-étable neuve ».

Tsanflorin, « champ aux fleurs ».

Les Râches, « les prés ».

Les Zaurasses, « forêts de peu de valeur », identique à *Jorasses*.

Les Soupilyas, dérivé diminutif et péjoratif, pluriel de *tsoupa*, soit « mauvais petits monticules ». $s + ts = s$.

Le Trido, « le sentier » que suit le bétail d'un troupeau.

Le Bordzâ (nom des premières maisons de Villa devant lesquelles on passe en venant de la Sage) « groupe de petits arbres, buissons épais », parfois « petit sapin mal venu », probablement de la même famille que le français « bourgeon », — On connaît une forme archaïque fribourgeoise, *borget*, qui pourrait expliquer le nom de lieu *Mauborget*.

Cotter (prononcez *cothè*), au XIII^e siècle *Alpis dou Coster*. — Nom fréquent en Suisse romande. Il est plausible d'y voir un dérivé de « côte », soit « terrains en pente », bien que ce ne soit pas certain. Ce nom de lieu a donné naissance à des noms de familles qui en étaient originaires ; on connaît les *Décosterd*, et, au Val d'Anniviers, les *Cotter*, autrefois *dou Coster*. Je reviendrai ailleurs sur cette curieuse homonymie.

La Sasseneire (prononcez *Chacheneire*), du latin *saxa nigra*, « le rocher noir ». *Saxa* est un pluriel neutre devenu un féminin singulier à cause de la finale *a*.

La Pira dou tachon, « la pierre du blaireau ».

Les Flantorens, « les plans (ou plats) torrents », $s + pl = fl$.

La Tsâ teija, littéralement « la chaux tendue », c'est-à-dire « étendue, vaste » ; *teija*, du latin *tensa*, correspond au participe passé vieux-français *loise*. L'instrument dont se servaient jadis les géomètres-arpenteurs était une « corde *toise* », une « corde tendue ». La formule abrégée a fini par désigner une mesure de longueur. — On peut rapprocher de *Tsâ teija* les lieux-dits *Jor teise* (Corbeyrier), *Teises jeurs* (Rougemont), « forêt étendue », et *Teysa chaux* (Châtel-Saint-Denis), son synonyme.

Le Bé plan, « le beau plan ».

La Sage et Zaté

La Sage (prononcez la *Châze*), « le saule ».

Som la Chaze, « le sommet, le haut de la Sage ».

Le Praveljik, « pré improductif, stérile, jachère », comme le *Veigi* des Haudères.

Le Crou dèl raves, « creux des raves ».

Les Chlyève, « les pentes », latin *clivas*. A rapprocher des mots savants modernes : déclive, déclivité, etc.

Lajolek, « petit méléze ».

Chalido, « lieu où l'on donne le sel aux moutons ».

Le Maen chlyotè, « le mayen du trou, de la dépression », traduction de *clotel*, déjà expliqué plus haut.

Le Preilet (certains disent *Preilek*), latin *pratellittum*, « le petit pré », diminutif du vieux-français *prael*.

Zaté (prononcez *tsâthé*), « le châtel, le château ». Peut-être propriété du « châtelain » qui administrait les terres du seigneur-évêque.

La Maresse de la Tsâ, « le marais de la chaux ». Comparez l'ancien français *maresche*.

Le Ché dèl Tsavouè, « rocher des corneilles », comme à Praz gras.

Le Plan dou Pau, « le plan du pal », c'est-à-dire « du pieu, du poteau », du latin *palum*.

La Fenna, « la femme ».

Le Liapek d'Infè, « le pierrier de l'Enfer ».

Col du Zaté, en patois *Pâche dou Tsathé*, « passe ou passage du Z. » ; mais les Anniviards de Grimentz disaient, il y a quelque cent ans, *Forcletta de la Baïna*, ou *Pâche de Som Baïna*, que j'interpréterai ailleurs.

La Forclaz et Bréonna

Une **Forclaz**, comme chacun le sait aujourd'hui, est une « petite fourche », latin *furcula*, soit « un col, une dépression, une selle dans une arête ». Ici, le nom fut sans doute donné à l'origine, il y a plusieurs siècles, au « petit col » que l'on franchit en suivant le sentier qui vient de la Sage et où s'ouvre, vers la Dent Blanche, un des plus beaux paysages de nos Alpes.

La Fâche, expliqué plus haut.

Les Seintrès, pluriel de *tseintre*, orthographié autrefois *Tzintre*, *Chaintre*. C'est le latin *cinctura*, « ceinture », mais désignant dans la toponymie romande « le talus ou la bordure d'un pré, un pré de qualité inférieure, que l'on ne fauche pas ».

Les Crèthès, « les petits crêts », couronnés de mélèzes.

La Rachetta (déjà expliqué) **de Beauseigniou**, « ... de Beau Seigneur » qui semble indiquer une ancienne propriété de Mgr l'Evêque.

La Tinda, orthographe malheureuse qui a fait naître des interprétations erronées, la « tente » par exemple. Mais il y a là un terme archaïque, désuet dans le patois actuel, *l'Attinda*, « l'attente », c'est-à-dire « le poste de chasse, où l'on est à l'attente, à l'affût du gibier ».

Le Bissac, né il y a cinquante ans à peine, à la suite d'un incident arrivé au « bissac » plein de fumier que portait un mulet.

Sous le village de la Forclaz s'étendent de vastes prés, admirablement exposés au sud-ouest, facilement arrosés par des bisses abondants, et qui donnent les plus belles récoltes de foin. Ils comprennent de multiples parcelles, qui ont chacune leur nom, mais l'ensemble s'appelle les *Praz de Bréonna*, que je rapprocherais d'autres désignations analogues : *Praz de Guinodoz*¹, *Praz de Brunicá*, par exemple, où apparaît net-

¹ *Quinodoz* est la forme romanisée d'un nom de famille alémanique du Haut-Valais, *Knoden*. On sait qu'au XV^e siècle le Val d'Hérens vit arriver de nombreux immigrants, zermattois pour la plupart, d'où, aujourd'hui encore, les *Blatter*, *Rieder*, *Vuistiner*, *Zermatten*, etc. Selon certains historiens, à la fin du XV^e siècle, les deux tiers des Hérensards auraient parlé l'allemand. Il est curieux cependant que le patois actuel n'en ait pas conservé des traces visibles, à moins que les *g* et *k* parasites, dont nous avons parlé plus haut, ne soient des reliques de cette influence germanique ; mais l'hypothèse est fragile.

tement un nom de propriétaire d'aujourd'hui ou d'autrefois. Mais, dira-t-on, il n'y a pas de famille *Bréonna* dans la région. Je répondrai qu'il n'y a plus, depuis longtemps, de *Brunicâ*, la famille *Brunicard* est éteinte depuis des siècles, mais le nom a survécu dans un modeste toponyme. De plus, et ceci est d'importance, une famille X... de la région signe parfois les actes officiels : « X... de Bréonna » ou « ...alias Bréonna ». A mes yeux, *Bréonna* serait un ancien nom d'homme, prénom peut-être, ou encore sobriquet, devenu nom d'une famille depuis longtemps éteinte.

Cela dit, je suis plus à l'aise pour repousser les étymologies proposées pour le nom de l'**Alpe** ou **Montagne de Bréonna**, que l'on a rapproché de *Brienne*, ville française du département de l'Aube, soi-disant dérivé du celtique *briga*, « montagne, éboulis (?) », par le suffixe — *ona*. Cette « montagne » peut avoir été, dans un passé lointain, la propriété d'un nommé *Bréonna*, dont nous ne saurons jamais rien, mais qui aurait eu la rare fortune de désigner, pour longtemps sans doute, un des plus beaux sites du Valais¹.

Mais croirait-on qu'il a été le théâtre d'une horrible tragédie ? Il y a cent dix ans environ, un savant, curieux de connaître les vallées du Valais ignorées des touristes, prit comme guide un notaire de Villa, homme distingué et de toute confiance. Passant à Bréonna (ils venaient de Mourti par des chemins fort scabreux), ils s'arrêtèrent devant une croix et une dalle, à quelques pas des précipices qui plongent vers le Grand Torrent. Le guide conta à son voyageur à peu près ce qui suit : « Il y a deux corps là-dessous, c'est une tombe. C'étaient deux bergers qui se détestaient. Un jour, il y a bien cent cinquante ans, se sont pris de querelle. Un, le plus jeune, l'a tué l'autre. Effrayé de ce qu'il avait fait, l'a pris son couteau, s'est ouvert la gorge. Les autres bergers les ont

¹ Cette hypothèse, pour être valable, devrait s'appuyer sur l'existence certaine dans les archives de ce nom de famille, et ce n'est pas le cas, je dois l'avouer. De plus, *Bréona*, dès le XIII^e siècle, est fréquemment employé comme nom d'un des quatre « quartiers » extérieurs de la commune d'Evolène : *Lanna*, *Gietty*, *Villa* et *Bréona*. On rencontre souvent la formule « *Forcla-Bréona* », et on ne peut savoir si elle désignait deux agglomérations distinctes, soit *La Forclaz* et les actuels *mayens de Bréonna*.

trouvés, l'ont dit au curé. Celui, l'a consulté Monseigneur, à Sion, qui a dit qu'il refusait la sépulture au cimetière : tous les deux avaient voulu tuer, et un s'était suicidé. Alors, les ont encrottés comme des bêtes sous cette pierre, au bord du grand ravin. »

J'ai vainement cherché cette dalle. Peut-être la tombe maudite a-t-elle été emportée par les ravinelements qui rongent chaque année le bord du précipice. Et ceux que j'ai interrogés dans le pays ignoraient cette lugubre histoire : le souvenir s'en est effacé et j'ai peut-être tort de l'exhumer.

La Pira dou Chèri, « la pierre du sérac ou séré ».

Les Cholyorè (*ch* allemand de *nach*) est le pluriel de *colyore*, « couloir, ravin », identique au français « couloire ».

Le Rognoc, « [le terrain] qui se rogne, se ronge, s'éboule ».

La Choutsetta, primitivement *souchetta*, forme féminine de nos *Suchet*, tous dérivés de *suc*, *suque*, *suche*, où l'on reconnaît le français « souche », soit « tronc d'arbre abattu », puis, par métaphore, « tête rocheuse qui ressemble à une souche ». L'intéressante étymologie gauloise de ce vocable est étudiée en détail dans un autre chapitre.

La Rognosa, féminin de *Rognoc*.

Les Flanch et les Flànès, « les plans » et « les petits plans » ; $s + pl = fl$.

Les Chonmbè (avec *ch* allemand de *nach*), pluriel de *comba*, « combe » ; $s + c = ch$.

La Serra neire (prononcez *Cherra*), « l'arête dentelée noire ». On l'appelait jadis l'*Ate Chonire*, « la haute *chonire* ». Ce dernier mot sera expliqué un peu plus loin, à propos du vallon de Ferpècle, où nous le retrouverons comme toponyme vivant.

Le Col de Bréonna, autrefois *Forklyetta* ou *Pâche de B*.

La Couronne de Bréonna. C'était autrefois le nom du sommet sud de cette cime, 3164 m., qui domine directement le Col de Couronne ; tandis que l'avant-sommet, dominant le Col de Bréonna, s'appelait *la Cherra neire*.

Col de Couronne. Il serait d'un meilleur français de dire Col de *la* Couronne.

La Tsâ de l'âno, « la chaux de l'âne ». Le nom est parti des derniers gazons et, comme tant d'autres, s'est perché sur un sommet rocheux voisin.

Le Zalet (prononcez *tsalè*) de Maresse. Le mot *tsalè*, « chalet », a souvent le sens de « pacage où il n'y a aucune construction ». — Maresse est identique à l'ancien français *maresche*, « maréage ».

Vallée de Ferpèche

Sepey, en patois *le Chepek* ou mieux *le Chapek*, « lieu où croissent des sapins ». — Mais *Sepey* est aussi un nom de famille.

La Pouéppa, « le mamelon arrondi » ; dans des textes d'archives romandes du XIII^e siècle : *poipe*, *popia*. — Dans le Dauphiné, *poype*, « monticule » ; en provençal, *popa*, « sein, mamelle » ; en italien, *popa*, « téton, mamelle ».

Les Bouillyès, diminutif de *bouil* (ailleurs *bouèl*, *bouè*), « petites auges, petits abreuvoirs creusés dans un tronc d'arbre ».

L'Hôpital, nom moderne donné par moquerie à l'une des maisons du mayen du Sepey.

Boou Boví, « la grange-écurie de Bovier ».

Pra flori, « pré fleuri ».

Le Chlyousè, « le petit clos ».

Le Renolyire, « la grenouillère ».

Les Crèthasses, « les mauvaises crêtes », où le bétail ne trouve rien à brouter.

La Biégnette, mieux *le Biègnet*, « le petit glacier ». *Byènio* est la forme actuelle, au Val d'Hérens, d'un plus ancien *byonyo* (XIII^e siècle), très voisin du bagnard *byougne* ; *boènyo* se dit à Praz de Fort. L'étymologie en est obscure pour moi. *Biennium*, « espace de deux ans », d'où « neige qui a plus de deux ans » est une hypothèse du Dr L. Meyer qui doit être écartée.

Salay a disparu des cartes. Nom du mayen de Ferpèche, près de l'hôtel. Signifierait, a-t-on dit, « lieu où croit le *sale* », le « saule ». Mais on dit à Evolène *la châze* pour « le saule ».

La Pètikte Chyonirè, « la petite *chonire* », endroit où pousse de la *chonire*, « foin sauvage dans les barres rocheuses, que le bétail ne peut atteindre et que l'on récolte parfois à la faucille ».

Mourti, « le mortier », c'est-à-dire « éboulis, sables et gravier ». Ce vallon, d'accès difficile et parsemé de rochers énormes

mes, fut, en 1799, le refuge des jeunes hommes d'Hérens qui voulaient échapper à la conscription de l'envahisseur français. Pour leur ravitaillement matériel et moral, ils y recevaient la visite de leurs femmes et amies et, me dit un jour un de mes amis de là-haut, « le résultat en fut de petits garçons » !

Le Plan de Lyère, « le plan du glarier », près du torrent.
Le Pyèss. Voir plus haut *Glacier de Pièce*.

Ferpècle, en patois « *la montagne dou Frepèchlyo* » (avec *ch* allemand de *ich*), désigne l'alpage situé sous le monticule (1892 m.), rive gauche de la Borgne. C'est la « remountse » d'automne du troupeau qui pâture à *Perroc*, puis aux *Rosses*, ensuite à *Bricolla*, enfin à *Ferpècle*. — L'étymologie en est encore discutée. On a proposé « le petit pâturage froid », du latin *frigidum pasculum* (au XIII^e siècle *Freyt piclo*). Cela me paraît plausible à cause du glacier tout voisin ; des documents du XIV^e siècle parlent de pâturages qui se trouvaient là où le glacier s'est avancé et étendu vers 1850. — Mais, a-t-on dit, il serait impossible phonétiquement de rattacher *piclo* ou *pèchlyo* à *pasculum*, et l'on a proposé *pe/n/sulum* (dérivé de *pendere*), qui aurait désigné « une paroi de rochers en pente raide, un bloc en position instable sur une pente », ce qui soulève quelques objections trop difficiles à exposer ici. — Quant à *Fre* (ou *Freyt* du XIII^e siècle), on pourrait l'expliquer, non par *frigidum*, mais par *fractum*, « brisé ». Bref, la question reste ouverte, comme tant d'autres.

Le Pra de l'A viélye, « le pré de l'alpe vieille » ; pas de « la Vieille », s'il vous plaît !

Le Drouk est « le gazon serré qui pousse là où le fumier bovin abonde ». (*Dru* est étudié en détail ailleurs.)

Le Droujek, « terrain que féconde le fumier répandu par le bisse quand on lave les étables ».

Le Perroc, « le terrain pierreux ». Nom fréquent dans la région.

La Dent de Perroc s'appelait jadis *La Lex blava*, « la paroi grisâtre ».

Les Rosses, en patois *lè Rô*. — Un texte de 1840 dit : « *Le Zigiore* (chalet) *d'Èïro* », qu'il faut lire : *le tsijyore dèi Rô*. *Rosses* doit donc être une erreur de la carte. Mais comment expliquer *Rô* ? Serait-ce le nom de famille valaisan *Roh* ? A regret, je m'abstiens de conclure.

Bricolla. On disait autrefois « *la montagne de la Bricolla* ». — Whympet écrivait même « *l'Abricolla* », qui est juste phonétiquement mais pas graphiquement. Encore un problème dont la solution m'échappe. On pourrait songer à un dérivé du mot populaire *brique*, d'où « éboulis, pâturage couvert de pierres brisées » ; ou encore au français « bricolle », qui signifiait à l'origine « piège à gibier », plus tard « harnais, lanière, bretelle », ou encore au sens moderne « bagatelle, chose peu importante, sans valeur », bien que cet emploi du mot soit considéré de nos jours par les Evolénards comme un emprunt très récent au français populaire. Bref, avis aux chercheurs ingénieux et mieux informés que moi ¹.

La Lette èchondoua. Une *lette* est une « bande de gazon dans les rochers », comme le tessinois *loïta*. Comparez, en gascon, *lette*, « vallon entre les dunes » (Arcachon). — *Echondoua* (*ch* allemand de *nach*) est le participe passé féminin *escondue*, de *escondre*, « disparaître au regard, se cacher, s'enfoncer » ². Donc, *la Lette èchondoua* veut dire « bande de gazon qu'on n'aperçoit pas d'en bas ».

Le Pindoua, « la pendue » est une terrasse gazonnée « suspendue » au bord des parois rocheuses que polit le glacier.

La grand et la pitikte Cléive, « la grande » et « la petite pente ». (Expliqué plus haut.)

La Linwoua, « la langue » gazonnée.

La Crètha èchofi (*ch* de *nach*), « la crête rabotée », s'il y a une parenté avec le verbe *èchofinâ*, « raboter, limer, égratigner ». — Peut-être ai-je commis une erreur d'audition. Serait-ce *ècopi*, « caché » ?

Ingordjore, « engorgement », c'est-à-dire « endroit où plusieurs petits sentiers aboutissent à un seul passage ».

Les Savonch, « les extrémités, le bout du pâturage », pluriel de *tsavon*.

Le Mont Miné. Si cette forme française est authentique, elle n'a pas besoin d'explication. Mais où est-il « miné » ? — On disait autrefois *L'Awouilletta du Mont Miné*.

Le Roc Noir, traduction de *Ché neir*.

¹ Selon Gaspoz et Tamini (*Essai d'histoire du Val d'Hérens*), on aurait trouvé à Bricolla, en 1790, une inscription romaine.

² Comparer le provençal *escoundre* « cacher », employé par Mistral

La Motta rotta, « le fromage rompu, brisé ».

Les Manzettes. L'un y voit un diminutif du bas-latin *mandium* + *itta*, « la petite génisse ». Un autre propose « terrains où il y a peu à manger ». Mais le patois dit *maché* (*ch* de *ich*), quand il s'agit du bétail, et *mindzyé*, de l'homme. Enfin, on a suggéré « petite manche ». Tout cela est douteux.

Le Grand Cornier. La *Corne de Sorebois* s'appelait autrefois le *Cournier du Meidi* (carte Lambien, 1682). Ce nom a peut-être passé à un point plus élevé du même massif. (Carte de Walser, 1768.)

La Dent Blanche, en patois la *Din blantse*, dont le nom apparaît pour la première fois dans le *Journal de Lausanne* du 19 février 1791. La carte de Lambien (1682) l'appelait *Wys Zänehorn*. Mais la forme française a dû être en usage bien avant 1791 à Evolène, d'où elle attire les regards mieux que des environs de Zermatt. De l'entrée du Val d'Hérens, de Vex à Euseigne, et du plateau de Savièse elle est la reine du paysage. Enfin, j'ai sous les yeux une curieuse note manuscrite d'Emile Javelle, datée de Zinal, juillet 1877, et qui dit : « Autrefois, les Anniviards nommaient le Cervin la *Grand' Couronne* et la Dent Blanche, le *Mont Cerne*, « le Mont noir ». — J'ai vainement cherché une confirmation de l'exactitude du renseignement et de la traduction. Je ne connais aucun nom patois prononcé *cerne* et qui aurait signifié « noir ».

* * *

L'analyse a été longue, fastidieuse, je le crains, pour quelques lecteurs. Elle était nécessaire pour permettre une tentative de synthèse.

Quelle différence entre ces noms montagnards et ceux qui s'évalent sur les villas de nos faubourgs citadins ! Pas trace de cette fausse et prétentieuse sentimentalité, de cette vaniteuse immodestie, de cette livresque, pédante et pseudo-fantaisie que dénoncent, aux yeux les plus indulgents et les moins prévenus, les portails et les portillons de nos millionnaires et retraités : *Mon Rêve*, *Mon Désir*, *Riant-Coteau*, *La Pastourelle*, *Bien Choisi*, *Clos Rêvé*, *Home sweet home*, *Eurêka*, *Laetitia...* et *caetera*. Là-haut, rien de semblable. Une description fidèle, honnête des choses et des lieux. De la prose, beaucoup

de prose, c'est-à-dire, morbleu ! du bon sens et de la loyauté. J'aime et j'approuve ces *Plans*, ces *Combes*, ces *Toules*, ces *Côtes* et ces *Crêtes*, ces *Cleives* et ces *Pendues*, ces *Poueppes* et ces *Louettes*, ces *Lajek* et ces *Arolek*, ces *Chlyos* et ces *Chlyotè*, ces *Praz gras* et ces *Praz flori*, ces *Rouwouine* et ces *Tsarmine*, ces *Perroc* et ces *Rognoc*. Ils disent ce qu'ils doivent dire et sont ce qu'ils doivent dire. Le mot est dans la chose, et la chose dans le mot. C'est du réalisme, c'est de la vérité avec toutes les vertus qu'elle exalte. Ce ne sont pas des étiquettes frelatées, comme telle villa *La Paix*, où fleurit la discorde. De cette harmonie du mot et de la chose, on se convaincra mieux encore, quand nous aurons étudié, dans un autre chapitre, les noms de lieu dans leur rapport avec l'exploitation pastorale, avec la vie des troupeaux et les travaux des bergers d'Hérens.

Les noms interprétés dans la présente étude sont, pour la plupart, de formation moderne. Quelques-uns même ont conduit au cimetière les dénominations qu'ils ont supplantées et qui vivaient il y a une centaine d'années : *L'Ate Chonire*, *La Lex blava*, par exemple, étaient encore en usage au milieu du siècle dernier. Mais les noms ont leur destin. D'autres au contraire survivent à une chose disparue ; ils évoquent un état antérieur des choses et des lieux. Vous chercheriez vainement aujourd'hui des « rouvres » à la *Rouwouire*. Et ce n'est plus un « prêtre » qui possède la *Prévire*.

Enfin, où apparaissent donc ces « superstitions » qu'on prête si volontiers au montagnard valaisan ? Une seule relique : le *Vay plan*, « le chemin plat » de la procession des morts, et encore le nom ne le dit-il pas. Le dirait-il, que je répondrais de nouveau : réalisme et loyauté ! Est-il rien de plus réel que l'anxiété devant le grand mystère, rien de plus loyalement humain que l'appel des croix sur les hauts alpages ?

Chapitre VIII

DANS LES HAUTS ALPAGES

Introduction

Les alpinistes, qui demandent à la montagne de belles visions, une joie pour leurs yeux, affirmeraient-ils tous que la splendeur des images augmente en proportion de l'altitude ? Le plus souvent, sur les hautes cimes on est déçu par la vue, exception faite, bien entendu, pour les premiers plans, les à pics rocheux ou glacés. On est déçu au sommet du Mont Rose et du Weisshorn, on est déçu plus encore au sommet du Mont Blanc. Parce que le ciel est trop grand, beaucoup trop grand, parce que l'horizon est une ligne circulaire à peine dentelée, où l'œil, par une curiosité toute géographique et assez médiocre, s'amuse à reconnaître des silhouettes de montagnes, là-bas, tout là-bas, à cent cinquante kilomètres. Trop de ciel et une houle confuse. De la grandeur, certes, mais de la monotonie. Il faut être plus bas pour goûter dans sa plénitude la beauté des montagnes, qui est faite d'harmonie et de contrastes dans les volumes et dans les lignes, dans les couleurs et dans les lumières. Je crois bien que les hauts alpages sont les belvédères les meilleurs. Songez à Louvie, au Col de Balme, à Belalp, à Bricolla et au Lac Noir !

Et quel délice de flâner dans ces prairies alpines, si l'on sait choisir les heures de leur vraie gloire, qui ne correspondent pas, hélas ! à celles des vacances scolaires. Il faut les voir en juin et en octobre.

Juin, c'est le printemps de l'alpe. Le soleil plus chaud relève par le bas le linceul effrangé de l'hiver. Au-dessus des

derniers mélèzes, le gazon ras étend le vert intact de sa fraîcheur printanière autour des gentianes, des pensées, des azalées, des anémones blanches ou couleur de soufre. Partout des soldanelles. Sur les crêtes où, durant l'hiver, le vent a balayé la neige s'épanouissent les anémones vernaies (l'anémone-souris des montagnards vaudois), au duvet blond sur les fleurs lilas, ou encore la plus belle de toutes, l'anémone de Haller, cette pulsatile si abondante à Findelen, à la corolle velue et d'un violet-clair incomparable. En juin, tous les ruisseaux chantent dans les alpages et, débordant, ils entassent en bourrelets les vieilles mousses et les gazons jaunis de l'an passé autour de leur lit, qui ne sera plus en août qu'un sillon de pierre, inutile et silencieux. Et je voudrais savoir décrire le concert des chants d'oiseaux dans les aubes de juin, à la lisière suprême des forêts, les roulades retentissantes et si pures des pinsons et les improvisations émouvantes de la grive musicienne, à la voix ample et moelleuse, qui chante le printemps, tandis que les lys blancs dorment encore sous les mélèzes.

En octobre, dans le silence de l'air sans brise, sans sonnaillies, sans chants d'oiseaux, c'est la fête de l'or. Car voici qu'un matin un mélèze s'est habillé de jaune tout au sommet des grands bois ; cette tache de miel doré a coulé sur les pentes ; les gazons des alpages ont roussi dans les nuits froides et le soleil se traîne le long des crêtes, tardif et paresseux. Par contraste avec ces jaunes, ces rouges et ces ors, descend des cimes blanches le grand manteau bleu des ombres automnales.

Mais, durant les mois d'été, les pâturages ne sont pas déserts et silencieux. Quand les « manœuvres » sont achevées, c'est-à-dire quand les bisses et les chemins ont été remis en état, les étables et les parcs nettoyés, les bâtiments réparés et les fumiers répandus, les bergers et les troupeaux arrivent. On « inalpe » vers la Saint-Pierre de juin, on « désalpera » à la Saint-Maurice, au plus tard à la Saint-Michel de septembre. Une centaine de jours, pendant lesquels on entendra le mugissement des vaches, les sonneries des clarines, des toupins et des bourdons, les cris d'appel des pâtres et parfois, comme au Val d'Hérens, les notes puissantes et douces du cor des Alpes. Et ce concert n'accompagne pas je ne sais quelle idylle

parée de fausses grâces romantiques. Il est l'annonce d'une activité toute prosaïque, l'industrie pastorale, pour l'appeler par son nom, la mise en valeur des derniers terrains que l'homme puisse exploiter à la limite des neiges et des rochers stériles. La vache est une machine commode pour transformer les herbages alpins en lait, dont l'homme fera du beurre, du fromage et du sérac. Il est vrai que cette industrie est millénaire, et c'est sa poésie : on se rappelle que l'homme primitif est né chasseur, qu'il est devenu berger et que les villes sont de monstrueuses erreurs. Mais c'est un dur labeur. Songez donc : cent jours sans vin, sans femmes et sans dimanche. Des journées de travail de dix-huit heures. Entre 3 et 4 heures du matin, il faut commencer la première traite : les pouces se meurtrissent à presser les pis de vingt bêtes. Garder les vaches, ce n'est pas les regarder : il faut « tourner » *Reinon*, *Griotte*, *Moteyle* ou *Châtagne*, que leur esprit de liberté entraîne hors des limites du « repas » du jour ; en brandissant la *gorzia*, le fouet à la lourde courroie, il faut galoper pour séparer *Rodzetta* et *Lion*, *Mourin* et *Botsâ*, *Pommette* et *Picotte*, qui se battent à deux pas d'un à pic. Dans le brouillard, il faut aller à la recherche de *Féronde*, de *Fioujin*, de *Freidon* ou de *Couason*. Il ne fait pas toujours beau dans les alpages : elles sont longues, les heures passées dans le vent, sous la pluie glacée et les pieds dans l'herbe humide. Et quand on a fini d'*adenâ*, c'est-à-dire quand le « repas » du matin est terminé, ce n'est pas une tâche facile que « d'amasser » le troupeau, l'*armaille* de Gruyère, le *nourin* d'Hérémente, la *vétuire* chez les Bagnards. Le fromager n'a pas eu une matinée moins remplie : il a fait le fromage, parfois aussi le sérac et le beurre ; il a nettoyé tous les ustensiles du chalet : la grande chaudière, les *émines*, les *guitses* et la *fétuire* qui sont, comme vous savez, les baquets, les seaux à lait et le moule à fromage. L'« oiseau » (l'*ozi* ou la *critse*) sur les épaules, portant tous les produits de la veille, il les a descendus au « grenier » d'en bas ; il a râclé, retourné et salé tous les fromages ; il s'est chargé de vingt-cinq kilos de bois, et c'est une remontée pénible d'une heure au moins sous le soleil de midi. A 2 heures, il faut recommencer à traire : c'est l'*étava*, l'« octave », dirait-on en français, soit la traite de la « huitième » heure. A 4 heures, le troupeau ressort pour *acénâ*, pour pren-

dre son repas du soir. Et c'est à la nuit close, vers les 9 heures, qu'on peut enfin s'allonger sur la paille, tout habillé et les souliers aux pieds. Quel solide sommeil il faut avoir pour ne pas entendre les cloches qui tintent, les vaches qui soufflent, les génisses qui se bousculent ! Mais on s'est levé à 3 heures, et ils dorment tous : le « maître », le *vill* ou premier berger, le *schozi* ou séracier, le *soportyeu* et le *doleïne* ou aides-bergers, le *mièze* et l'*ézarpyeu*, le *fayerou*, gardien des moutons, jusqu'au petit *mayô* de douze ans, qui surveille les cochons et attrape des taloches de tout le monde.

Sont-ils heureux, ces pâtres des hauts alpages ? Certains d'entre eux, je l'avoue, ont l'air d'être en punition ; d'autres, au contraire, savent rire avec une gaieté si sereine et si franche que je les soupçonne de goûter, tout comme leur troupeau, la liberté des grands espaces. Là-haut, on ne lit guère, on n'écrit jamais, mais on pense, on observe et l'on sait. Ces bergers sont une source de science que vous ferez jaillir si vous savez frapper le rocher à la bonne place. Ils savent l'endroit où les tétras viennent chanter le matin, ils savent que le temps va se gâter, si tel écho renvoie le sifflet des marmottes, ils savent imiter à la perfection le beuglement étrange de la perdrix des neiges. Ils ont la parole sobre et le jugement sain.

* * *

Et maintenant que nous connaissons un peu les hommes et le cadre de leur activité, demandons-nous s'il y a des rapports étroits entre l'industrie pastorale et les noms que les pâtres ont donnés aux lieux où elle s'exerce, ou bien s'ils se sont laissé guider par cette fantaisie ridicule qu'on observe chaque jour dans nos villes et sur le portail des villas qui les entourent.

Mais, au préalable, qu'est-ce que le mot *alpe*, quelle en est l'origine et quel en est l'emploi dans la toponymie montagnarde ?

Nos ancêtres Gallo-helvètes désignaient sous le nom d'« *Alpes* » toutes les hautes montagnes. C'était, en leur langue, le pluriel d'un mot *alpa* ou *alpis* qui signifiait « pâturage de montagne » et renferme le radical *al* — exprimant l'idée

de « nourriture », comme le latin *alere*, « nourrir », ou le terme savant moderne *aliment*. Si nos cartes ont raison d'écrire *Rif-felalp*, *Taeschalp*, *Staffelalp*, etc., conformes à l'usage alémanique, elles ont tort de dire, pour le Valais central, *Alpe de Ferpècle*, *Alpe d'Arolla*, etc., qui, depuis longtemps, ne sont plus employées par les gens du pays. Seule est usuelle, de nos jours, l'expression « montagne », quand ils veulent parler des hauts pâturages fréquentés seulement pendant la saison d'été. Une « alpe » leur paraît un mot français, presque étranger, bien que leurs ancêtres s'en soient servis autrefois, à preuve les verbes « inalper » et « désalper » (*inarpâ* et *désarpâ*).

Au reste, les noms de lieux, conservateurs des usages anciens, nous offrent une riche descendance de ce primitif gaulois *alpa*, qui a pris au cours des siècles passés des formes variées : *au*, *ar*, *â*, *aup* dans notre Suisse romande, par exemple.

Au se reconnaît, malgré les déformations de l'Atlas Siegfried, dans des noms tels que : **Lac Domène** (A.S.), en réalité : *d'Au mène*, du latin *alpa mediana*, « alpe du milieu », soit partie centrale des pâturages donnés vers 1140 à l'abbaye d'Hauterive ; **Looz** ou **L'Haut** (A.S.), en réalité : *L'Au* ; **L'Haut de Morcles**, **L'Audemorge**, **L'Haut d'Illiez**, **L'Haut de Mex** ; **Le Plan de l'Au neuwa** (lieu dit à Bovine) ; **Le Plan de l'Au**, près de Champex, écrit à tort **Plan de l'eau** dans l'A. S.

Ar apparaît dans : **Lardebran** (A. S.), soit *L'Ar de Bran*, « l'alpe d'Abram » ; **Larduzan** (A. S.), soit *L'Ar du Tsan*, « l'alpe du champ » ; **L'Arpitetta** (A. S.), soit *L'Ar pitetta*, « petite » ; **L'Ar nouwa**, à Corbire près Lens, « nouvelle », etc.

A apparaît dans : **La Neuva** (A. S.), en réalité *L'A neuva*, « l'alpe nouvelle » ; **La Combe de Lâ** (A. S.), en réalité *de l'A*, etc.

Aup, enfin, apparaît, semble-t-il, dans **L'Hautpatéri** (A. S.) près de Château-d'Oex, en réalité *L'Aup à Téry* ou *Thierry*.

Les dérivés d'*alpe* sont nombreux. En voici quelques échantillons :

L'Arpache (Lens), latin *alpacea*, « alpe de peu de valeur », pâturage de moutons. — **L'Arpalle** et **Les Arpalles**, latin *alpella*, « petite alpe ». Trois exemples dans les vallées d'Entremont et de Ferret. — **L'Arpetta**, latin *alpitta*, « petite alpe ». Une dizaine. — **Les Alpettes**, même formation, mais francisée. A

Semsaies, on dit : *Les Erpettes*. — *L'Arpille* et *Les Erpilles*, latin *alpicula*, « petite alpe ». Une douzaine au moins. — *L'Arpillette*, double diminutif, nom d'une petite combe au pâturage d'Arpille (Ormons-Dessus). — *L'Arpijella*, lieu dit de l'Alpe de Touno (Saint-Luc), double diminutif formé, semble-t-il, du celtique *alpatia* ou *alpetia* et du suffixe latin *ella*.

Pointe d'Aufalle ou **Aufallaz**, sommet entre la Dent de Morcles et le Petit Muveran, et **Aufelle** (orthographié *Aux Selles* en 1781), pâturage de moutons de Taveyenne, « petite alpe », du latin *alpicella*, ou le *c* s'est changé en *f*, comme c'est souvent le cas dans les Alpes vaudoises, le Bas-Valais et la Savoie)¹.

L'esquisse toponymique que nous apportons ici n'est pas un inventaire systématique de tous les noms d'alpages de la Suisse romande, où l'on en compte des centaines, peut-être même des milliers. Nous n'en étudierons qu'une cinquantaine, mais nous y joindrons environ cent cinquante noms de lieux dits. Tel alpage de 400 hectares n'est représenté sur la carte que par un seul vocable, alors que les bergers, en Valais surtout, ont donné une désignation particulière à tous les accidents du terrain, à tous les pacages de leur « montagne ». A Bovine, par exemple, j'ai noté une trentaine de ces lieux dits. Cette nomenclature qui n'a rien d'officiel, doit être sujette à de fréquentes variations : il lui manque la fixité ou la durée que confèrent les documents imprimés et la lettre moulée. Aussi ces noms sont-ils presque tous de formation peu ancienne et, par conséquent, facilement intelligibles pour qui possède une connaissance même élémentaire de nos patois romands. Des deux cents exemples que nous examinerons, une trentaine sont extraits des lettres A et B, seules parues à ce jour, du *Glossaire des patois de la Suisse romande*, une quinzaine

¹ Les lignes que je viens de consacrer au mot *alpe* et à ses dérivés sont un résumé bien sec et assez maladroit des articles si intéressants du *Glossaire des patois de la Suisse romande* (tome I, p. 313, 314, 630 à 632). Si je n'hésite pas à y faire des emprunts, parfois textuels, ce n'est point pour le plaisir de piller le bien d'autrui, mais bien au contraire pour engager mes lecteurs à consulter cette œuvre admirable. Quand elle sera achevée, elle constituera la plus riche encyclopédie de l'Alpe romande qu'on puisse imaginer. Mais il faudra être patient, car on en est encore à la lettre B.

ont été enregistrés avec une exactitude phonétique parfaite par le professeur E. Muret dans une remarquable étude publiée en 1912 (*Bulletin du Glossaire des patois de la Suisse romande*, 11^e année, n^o 3), une trentaine figurent dans l'Atlas Siegfried et le reste a été noté par moi-même en interrogeant des bergers ou en bavardant avec le « fruitier », près de l'âtre de son chalet.

Je m'efforcerais d'en donner la prononciation juste, dans la mesure où le permet l'alphabet français, car on ne saurait employer ici les signes diacritiques conventionnels qui servent aux linguistes à transcrire toutes les nuances de la prononciation patoise, par exemple les équivalents du *ch* allemand de *nicht*, du *w* et des *th* anglais sourd ou sonore, etc. Non moins embarrassant est le problème de la classification des noms à étudier. Tant bien que mal, nous avons essayé de les grouper d'après l'idée dominante qu'ils expriment : phénomènes météorologiques, présence de l'eau, nature et configuration du terrain, peuplement végétal ou animal, activité de l'homme, croyances et souvenirs historiques.

PREMIÈRE PARTIE

LA NATURE

Phénomènes météorologiques, eaux et neiges

Ferpècle (Val d'Hérens). En 1280 *Freytpiclo*, du latin *frigidum pasculum*, « le froid petit pâturage ». La proximité immédiate du glacier justifie cette appellation. Cet alpage semble même avoir été en partie dévasté par la glace lors de la grande crue glaciaire de 1800 à 1850. Ce nom est étudié de plus près dans un autre chapitre.

Patsfreit, terrains où s'élève la cabane du Mont Fort, du latin *pasuum frigidum*, « le pacage froid ».

Le Tsanton du Mau Tin, « le monticule du mauvais temps ». Les Prélaves (Martigny-Combe) sont très exposées aux violentes bourrasques du vent d'ouest. Au *Tsanton du Mau Tin*, pour paître, le troupeau trouve un abri relatif contre la tempête.

Marais (montagne du), Val d'Anniviers. « Terrain marécageux ».

Le Peutè, lieu dit de la montagne des Grands, « terrain presque plat et fortement imprégné par l'eau des ruisseaux qui le parcourent ». A rapprocher de l'ancien français *poutie*, « boue, borbier », du latin *palta*.

Lucel (montagne du), Val d'Arolla, du latin *lacucellus*, « petit lac », dont le nom local *Golye persa*, est tombé en désuétude depuis qu'on l'a traduit en français par *Lac Bleu*.

Nant (sur Bex-les Plans) doit son nom au torrent, au *nant*, vieux mot gallo-helvète dont le sens est à la fois « vallée » et « torrent ».

Le Gros Golyè (montagne de Bovine), « la Grosse Gouille », du germanique *gulle*, « mare ».

Gode Gotte (A. S.), mieux : *Gode agota*, « gouille tarie, desséchée ». Dans le Val d'Entremont, l'*l* mouillée devient *d* dans un grand nombre de mots.

Le Lavanchè, « couloir d'avalanche ».

Torrent (montagne du), traversée par un « cours d'eau ».

Les Flans Torrents (montagne du Cotter, Evolène), « Les Plans Torrents », c'est-à-dire qui coulent sur un terrain en pente très douce. Remarquez l'*F*, résultat de la liaison de l'*s* de l'article avec l'initiale *Pl*, soit $s + pl = fl$. Ces intéressantes modifications phonétiques, particulières au Valais central, ont été mises en lumière par E. Muret ¹.

Le Nevedet équivalait à *Nevellet*, car dans le patois d'Ardon-Conthey *d = ll* mouillée. Pâturage où la neige demeure tard et forme de « petits névés ».

¹ Effets de la liaison de consonnes initiales avec *s* finale, observés dans quelques noms de lieux valaisans, dans le Bulletin du Glossaire des patois de la Suisse romande, 11^e année, n^o 3.

Nature et formes du terrain

Les particularités du terrain sont inscrites dans les noms, qui dessinent les concavités et les dépressions, les surfaces unies, les éminences et les parties rocheuses.

Comba rossa (Salanfe), « combe rousse ». — **La Dépressions. Combe les Grand'Combes** (Bovine). — **Combe du fromager** (Prélayes).

Barmaz, « grotte, abri sous roche, paroi rocheuse ». Nombreux exemples. — Même nom que *balme* ; identique au français « baume », d'origine gauloise.

Conches, alpage vaudois et lieu dit à Barberine et Anzeindaz ; identique au français *conque*, latin *concha*, donc terrain concave, comme la « coquille » d'une moule ou d'une huître.

La Creuse, sur Salvan ; **Plan Creux** (montagne de la Gietaz, sur Martigny), « creux » adjectif. **Les Crosales** (montagne du Lucel, Evolène), prononciation locale : *Chrojâye* (avec *ch* allemand de *nach*), « les creusées ». **Le Crojè d'amon** (montagne de Bendola, Grimentz), « creuset d'amont », soit « petit creux d'en haut ».

Les Clots, Les Clotets, lieux dits fréquents dans les « montagnes » d'Evolène : prononciation locale : *Chlyos, Chlyotè* (avec *ch* allemand de *ich*). Identique à l'ancien français *clot, clotet, clotel*, du gaulois *klotton*, « trou, enfoncement, dépression de terrain ». Les *clots* sont nombreux en Savoie et en Dauphiné.

Le Tsablo dou frouè (Gietaz), « châble du fromage ».

Le Tsenailon, même lieu, « petit chenal », soit « petit dévaloir ».

La Vaux, « la vallée ».

La Veudale (Emosson et Prélayes) ; **les Veuvailles** (le Richard sur Bex) ; **Vogealle** (Haute-Savoie) ; du latin *vallicella*, « petite vallée ». Même origine que *Vaugella, Vuzella, Vauzala, Varisella*, en Maurienne, et *Laudallaz*, déformation de *la Vaudalle*.

Le Basset, « le col » (Liddes et Orsières).

Pas de la Bédaz, mieux *Bida* (Champéry), « étroit passage dans les rochers, fente, lézarde, entrebâillement ». Origine obscure.

Les Ecoulaies (Barmaz, Hérémente), prononciation locale : *Eholâye*, « endroits reculés », dérivé de « cul ».

Les Lantses (alpage aux Jeurs) vient d'un mot prélatin *lanca* et signifie « parcelle étroite et allongée, pente allongée entre deux talus ou deux dépressions ; portion d'alpage trop escarpée pour que les vaches y paissent et que, parfois, l'on fauche ». Nom très fréquent dans les Alpes valaisannes et vaudoises et que les cartes écrivent le plus souvent : *lanche*.

Le Champex, nombreux exemples, « le petit champ ».

La Pléniaz, « le plateau », identique au provençal *plaignia*, « la plaine ».

Plan de la Gietaz ; les Grands Plans, sur Verbier ; **les Plans** (Ferpècle et Bréonna), prononciation locale *Flanch* (*s + pl = fl*) de l'adjectif latin *planus*, « plat ». **Chouk lo bè plan**, « sous le beau plan » (Cotter).

Les Planchettes (Naveta, sur Ayer), prononciation locale : *Chlantsète* (*ch* allemand de *ich*) ; nos paysans appellent « planches » les terrains plats adjacents à la ferme, donc « terrains où la pâture est facile ».

La Coûta, sur Evolène, **la Grand Coûta** (montagne de Bovine), du latin *costa*, « côte ».

La Toûla d'amoun tsijyère (Chermignon). Une *toûla*, du latin *tabula*, « table » et « tôle », est une « surface rectangulaire unie, généralement transversale à la pente, et gazonnée ». — *Amoun tsijyère*, « au-dessus du chalet ».

La Lex (Zinal, autrefois orthographié à tort *L'Allée*, du gaulois *lica*, « paroi rocheuse ».

Solalex (Gryon), en patois *So la lé*, « sous la paroi ».

La Luy (Gietaz), écrit parfois *loex*, *louè*, est une « pente très déclive, généralement gazonnée, entre deux arêtes ». Du gaulois *loke*.

L'Ata (montagne de Sevreu, Bagnes). Du latin *hasta*, « lance, hampe, manche » et, par analogie, dans les noms de lieux, « pièce de terre allongée et étroite ».

Senglioz (alpage sur Bex, du latin *cingulum*, « ceinture », d'où « corniche herbeuse entre deux parois ». La prononciation *Fingle* est fréquente dans le Bas-Valais. Dans le Dauphiné,

Vires et terrasses.

c'est *Sangle* et dans la Suisse allemande *Tschingel*. — *Singline*, sur Zinal, est un dérivé diminutif.

Les Fâsses (la Gietaz) ; **les Fâches** (Coûta, Evolène), du latin *fascia*, « bande, lisière », d'où « bande étroite de terrain gazonné comprise entre deux bancs de rochers ». En Maurienne, on dit *faisse* ou *fesse*.

Bendola (Val d'Anniviers). En 1312, *Alpis de Bendala*. Prononciation locale : *Bindella*. Diminutif du mot germanique *binda*, donc « terrains allongés comme une petite bande ».

Les Lettons de la Béline (Salanfe). Une *lette*, un *letton* est une « bande de gazon dans les rochers ».

Les Vires blanches (Salanfe). Explication inutile.

Les Chavonnes (près Bretaye) sont « à l'extrémité »

Situation. (en patois *au chavon*) de la commune d'Ollon, tout comme la **Schuantz** des Monts Cheveuils est une demi-francisation du bernois voisin *Schwantz*, « la queue », c'est-à-dire « l'extrémité, le bas, la fin ».

Sonlemont, « le sommet du mont ».

Soreussex (Les Plans), *sore sé*, « au-dessus du rocher ».

So le Six (les Grands, Trient), « sous le rocher ». **Le Six rot** (la Gietaz), « le rocher brisé », du latin *saxum ruptum*.

Chu la Bètsa (les Grands), « sur la pointe du rocher ». C'est le nom donné par les bergers à une haute dalle de schistes cristallins qui se dresse, en équilibre instable, à quelque distance de leur chalet.

Pierra-Bacon (Coûta, Evolène). Grand bloc de rocher dont la paroi est striée de blanc et de gris, d'où son nom de « pierrelard ».

La Pyer aoua (Javerne), du latin *petra acuta*, « la pierre aiguë ou pointue ». — Même nom donné à un autre rocher, au pied de la moraine du glacier de Plan Névé, sur Bex, et à la sommité bien connue : la *Pierre à voir* des cartes, altération de *pyer avoua*.

Les Grèbelles (Bovine). Nom de quelques becs rocheux. Il est probable que mon informateur a commis une erreur de prononciation pour *grèpelèt*, « petit rocher », de la même famille que *Greppon*, etc.

Le Gottreux (Agites sur Aigle), « le goîtreux », métaphore pour « monticule arrondi ». — Au féminin, **la Gottrausaz**, alpage aux Ormonts.

Les Grands Tsantès (Salanfe). Dérivé du latin *canthus*, « morceau ». Identique au français « chancel, chanteau », mais désigne généralement un « mamelon sur une arête », comme son synonyme *Tsanton*, *Chanton*.

Le Sex d'arba parèi (Taveyanne), « le rocher de la paroi blanche ».

Les végétaux

Dans l'onomastique alpine, les végétaux fournissent un nombreux contingent, dont on trouvera ici, non la liste complète, bien entendu, mais quelques échantillons.

L'Arole est l'arbre alpin par excellence, puisqu'il croît, en groupe ou isolé, jusqu'à l'altitude de 2500 m. Son nom remonte à un prototype gallo-romain et indigène : *arulla*, dérivé lui-même d'une racine plus ancienne : *arwa*. Citons le **Plan d'Arole** (Bovine), **l'Aroley** (Gietaz), **le Tsanton dij Arolè** (sur Trient) ; **l'Arolette** (Col de Balme) ; **Arolla** (Hérens). On en pourrait noter une cinquantaine, presque tous en Valais. — **Arvassey**, lieu dit Barberine, me semble être de cette famille et signifier « lieu où croissent des aroles rabougris ».

La Larze, du latin *laricem*, « mélèze ». Très nombreux exemples. A Nendaz : **les Grandes Baisses**, soit : *lardze bessè*, « les mélèzes jumeaux fourchus ».

L'Arcojeu, **La Corgeux**, **L'Acojeu** (alpages de Vouvry et du Val d'Illiez), de la famille du français « argousier », désigne cependant parfois l'églantier, l'épine blanche et même l'aune vert.

Aï, alpage vaudois, en 1274 *Ayer*, du celtique **akaros*, « érable », et **Ayerne**, plusieurs alpages vaudois et valaisans, du collectif celtique **akarna*, « érable ». — **Azerin** (Bourg-Saint-Pierre et Conthey, sous le Pas de Cheville), de la forme latine *acerinus*, « érable ».

La Couvigne (Cerniat), « vieux sapin branchu, couvert de lichen ».

Les Tronchets (Arbey sur Evolène), prononciation locale *Throntsès*, avec *th* anglais, « les petits troncs ».

Le Tsébec, La Tsébe (Hérémece), **Les Sébéks** (montagne de Veisivi, Evolène). Une *tsébe* est un « grand arbre mort, gisant dans la forêt ».

Les Bourloz, lieu dit fréquent, « forêt brûlée ».

Les Ars (alpage Ferret), prononcez â. Participe passé de *ardre*, « brûler », donc même sens que le précédent.

Tsanton a Foyi (Bovine), « monticule couvert de feuillus ».

Daillé rotè (Arpille sur Martigny). « Les pins brisés », dans un lieu très exposé aux grands coups de vent et où les arbres ont de la peine à croître.

Bou bêcho (Saint-Luc), « bois jumeau, double ».

Sorebois (alpage d'Anniviers), « sur les bois ».

Le Fieudzey (Gietaz), « lieu où abondent les fougères ».

Le Courtil (Salanfe), « le jardin ».

Preilet (Evolène), du latin *pratellitum*, « petit pré ». — **Praz gras** (Evolène), « pré gras ». — **Proz du Six** (Trient), « pré du rocher ». — **Prélasses** (Arzinol), prononciation locale : *Freilach*, du latin *pratellaceos*, « prés médiocres ».

La Blélassière (Barberine), dérivé collectif et péjoratif de *bleta* (identique au vieux-français *bleste*), « motte de terre gazonnée ».

Le Plan Vert (montagne de Torrent), **Les Flans vech** (Vousason, Evolène), prononciation locale pour « Plans verts ».

Les Herbagères (Trient), prononciation locale : *Arbajiré*, « lieux où croissent les graminées, les herbages ». — **Arbey** (Evolène), du latin *herbaceus*, « foin maigre ».

Leudena (Arpalles sur Bourg-Saint-Pierre), en réalité l'*Oeudena*, mot du patois régional et qui désigne des « herbes piquantes » qu'on trouve souvent sur les pentes élevées de nos montagnes ; du latin *acuculina*, « petite aiguille ».

Les Avène dessus (Lovenex), **Aveneyre** (Villeneuve), **Avenire** (Chermignon), **Avenery** (sur Ollon), etc., « avoine » et ses dérivés.

Plan des Chéyes (Barberine), « plan des herbes à faucher », du patois *chéyi*, « faucher », latin *secare*.

La Peula (Ferret), du latin *pabula*, pluriel neutre de *pabulum*, « fourrage », devenu un singulier féminin.

Chardonnay (Bagnes), « où croît le chardon ».

E mosson, autrefois *Mossons*, « lieux marécageux où la mousse abonde ».

Les Antelnes, les Antelnettes (Hongrin). H. Jaccard supposait que le nom vaudois du rhododendron, *antenet*, explique ces toponymes. *L'antenet* commence à fleurir vers la mi-juin à la *Saint-Antoine*, d'où son nom.

La Chaux, la Tsa, les Salmettes (alpage de Mollens), du gaulois *calmis*, « partie haute des alpages, où le gazon est court et où on laisse le bétail paître à l'abandon ».

Créta d'Ampouin (Séry, Bagnes), « La Crête des framboisiers », prononciation bagnarde pour *ampouai*, dérivé d'*ampoue*, « framboise », dont l'étymologie doit être prélatine.

Les animaux

La Tsâ de l'âno (sur Ferpècle), « la chaux de l'âne ».

Le Plan dè Sevas (Praz-gras sur Arolla), « Plan des Chevaux », doit dater d'une époque antérieure à l'introduction du mulet en Valais.

Lou Bérou (Gryon), « le bélier ».

Lo Barmâ èi feye (Tanneverge), « l'abri sous roche des brebis ».

Le Vêlâ[r] (Bovine et ailleurs), « pâturage pour les veaux », du latin *vitellus*, veau + suffixe — *ard*. Ne pas le confondre avec *Villard, Villars*, qui se prononce toujours *vela[r]* en patois.

La Goula ès Vés (Barberine), « le défilé où l'on fait passer les veaux ».

Veisevey, Vasevay, Vijivik, etc., nom de plusieurs alpages, où, étymologiquement, on fait paître du jeune bétail, des génisses qui ne « portent » pas encore. Du latin *vacivus*, « vide ».

Bovine et Boveyre, alpage où paissent des « bovins ».

La Coumattaz (Pays d'Enhaut) est une francisation orthographique du bernois voisin *Kuhmatte*, « le pré aux vaches ».

Ruisseau de la Trouille (sur Bourg-Saint-Pierre), « ruisseau de la Truie ».

Le Tsanton des Tavans (Bovine), « monticule des taons ».

La Pyera des Avèlye (Corbassière), grand « rocher où les abeilles sauvages (ou peut-être les guêpes) font leur nid ».

Le Plan des Dzi (Bovine), « Plan des Geais ».

Orsera = (alpe), « oursière ».

La Porte à l'Ors (Bovine), « Porte à l'ours ».



(Cl. O. Nicollier)

LA „REINE“ DE L'ARPILLE

Au fond, de gauche à droite, Becca Rionde, les Pesseux, Aiguille du Tour et Glacier des Grands

Praz Oursin (sur Mase, Hérens), « pré aux ours » ; prononciation locale : *Praz Ochin*, d'où les déformations successives de l'A. S. : *Praz au Sex* (1877) et *Praz du Sex* (1906).

La Grande et la Petite Marmotane (Prélayes), « terrains où vivent des marmottes ».

Le Letchieu des Tsamô (les Grands), « le léchoir des chamois ». Rochers où se forme du salpêtre, dont sont friands chèvres et chamois.

Bec et Glacier des Etagnes (Alpe de Cleuson). Jadis, en Valais, on nommait *étagne* la femelle du bouquetin, dont la chair est plus succulente que celle du mouton et dont la peau se vendait très cher. *Etagne* n'a rien de commun avec *Etagnières* (Vaud), qui doit signifier *ès tanières*, « aux tanières » des renards et blaireaux.

DEUXIÈME PARTIE

L'HOMME

L'activité et les créations humaines ¹

*La journée du troupeau
et des bergers.*

Certains noms désignent avec clarté les lieux où s'accomplissent les actes divers qui sont comme le programme quotidien de la journée des bergers et du troupeau, par exemple : la sortie des étables, les repas des vaches (*dîners* ou *déjeuners* du matin, *marendes* de l'après-midi et *cènes* du soir), l'abreuvement, la sieste et la traite. Ces noms sont en rapport direct avec l'industrie pastorale. Avec

¹ Cette catégorie de toponymes est étudiée avec plus de détails dans le chapitre intitulé *Chez les bergers d'Hérens*.

eux apparaît le « fait humain ». La volonté de l'homme asservit la nature à ses fins.

Le Dzetiau (Folly sur Montreux). Le verbe patois *dzeta*, « jeter », a pris dans la bouche des armaillis le sens spécial de « faire sortir le bétail de l'étable ». Le *dzetiau* ou « jetoir » est donc le « lieu où l'on sort le bétail ».

Au Denâ dij Acheille (Novelli, Hérémente). Le *denâ*, identique au français « dîner » et « déjeuner » (action de rompre le jeûne), désigne en patois le repas matinal du troupeau. — En ce lieu dit, il y a beaucoup de mélèzes dont on fait des *acheilles* ou bardeaux. **Au Denâ de âle** (Bagnes), « Au dîner de l'aigle ». **Au Denâ dou Tor** (Hérémente), « Au dîner du tour » ou « du taureau ».

La Dzornivetta (Pétoudes et Emaney), « La petite Journée », dans le sens de « petit repas ».

Le Demètre et La Loè des Cendres. Ces deux lieux dits de la « montagne » de Fully ou de Sorniot sont orthographiés d'une façon absurde, le premier sur l'A. S., le second sur la vieille carte du C.A.S. « Ollon-Isérables ». — Cet alpage était autrefois divisé en « journées », désignées par les noms patois des jours de la semaine. Le dimanche et le jeudi, le bétail paissait dans le voisinage des chalets. Le lundi, il montait du côté de la Dent de Morcles, au nord du lac supérieur, à la *Louè Delon*, « du lundi » ; le lendemain, il allait sur les pentes à l'est, sur la *Louè Demâr*, « du mardi ». Le mercredi, il était conduit à la *Louè Demècre* (et non *Demètre*, comme dit la carte). Le vendredi, il pâturait à l'est, au pied de la Dent de Fully, à la *Louè Devende*, enfin, le samedi, à la *Louè Dessande* (et non *des Cendres*), au sud-ouest des chalets, du côté du Portail¹.

Le Grand Bandon (Cleuson), à 2600 m. « Pentes les plus élevées, les plus escarpées des alpages, où le bétail paît en liberté, à « l'abandon ». Correspond à l'ancien français *bandon*, « liberté ». **Le Bandonnet** (Hérémente) en est le diminutif.

Campè du Six (sur Miège) est un synonyme de *Bandon*.

Les Autans, Autannes, Audannes, Otans, Otannes, Outans, Outannes, noms fréquents dans la Suisse romande. — L'adjectif

¹ Pour plus amples détails, voir H. Jaccard, *Catalogue de la Flore valaisanne*, p. LII et suivantes.

latin *augustanus*, tombé en désuétude et marquant une relation avec le mois d'« août », sert à désigner quelques pâturages élevés où le bétail est conduit durant les jours chauds de l'été. Je rappelle que *Chermontane* (Bagnes) est en réalité *Chermôtane*, du latin *calmis augustana*, « la chaix d'août », que *Combosana* (*Composane*), alpage de Tracuit sur Zinal, est le latin *cumba augustana*, « la combe d'août », équivalent des *Augst-Kummen* du Valais alémanique, enfin que le *Lac de Zozanne* (A. S.) s'appelle en réalité le *Louchè dij Ohanne*, « petit lac des pâturages d'août ».

Le Béviau, le Bévieux (Evolène, Bex, etc.), « l'abreuvoir », latin *bivatorium*.

La Comba du Batsè, « du bassin d'abreuvement », dérivé de *bacca*, « récipient pour l'eau ».

La Comba dé Bouès (Gietaz). Le latin *botellum*, « boyau », est devenu le patois *bouè*, « bassin de fontaine creusé dans un long tronc d'arbre ».

La Combe de l'Abérieu (Looz, sur Vouvry). Les pâtres y recueillent dans un baquet l'eau de neige pour abreuver leurs vaches. — L'orthographe *abrévieu*, plus fréquente, montre l'identité avec le français « abreuvoir ».

A l'Avantage (Finhaut, Conthey), « pâturages communaux dont le parcours, interdit au menu bétail, est réservé aux bovidés ».

Les Chaumiaux et Les Soumieux (alpes d'Ayent), identique au français « chômoir », « lieu où le bétail chôme », c'est-à-dire « fait la sieste en plein air ».

Au Plan de battre (Ayer, Nax), « plateau où a lieu le combat des vaches ». — **La Bataille** (sur Vouvry). C'est là que se livre la « bataille » des vaches, au début de l'alpation.

Plan de la Barraz (sur Nendaz) ; *bâra*, « lutte des vaches », probablement du radical *berr*, « bélier », d'où « heurter de la tête ».

Le Plan des Reines (Col de Balme). Allusion aux « reines » des troupeaux, « reines à lait » et « reines à cornes ».

Le Plan Amacheux (Eusanne, sur Bex). C'est le lieu où les bergers « amassent », c'est-à-dire « rassemblent » le troupeau avant de redescendre aux chalets.

La Dent d'Etava (Emaney). Quand le soleil passe au-dessus de son sommet, les vachers savent qu'il est 2 heures environ

et qu'il faut commencer la traite de l'après-midi, *l'étava*, du latin *octava*, « la huitième [heure] ». Les heures étaient comptées autrefois, comme on sait, à partir de nos 6 heures du matin.

L'Aryau et son diminutif **L'Aryoret**, lieu dit de plusieurs alpages valaisans (Bréonna, Arbey, Val d'Hérens, par exemple) qui désignent l'emplacement (ou un ancien emplacement) de la « traite » en plein air. Le verbe *aryâ*, « traire », vient du latin populaire *arrêdare*, « arranger », tiré d'un radical germanique *rêd*, devenu l'allemand moderne *Rat*. *Arrêdare* était devenu, en français du moyen âge, « *arréer* », arranger, préparer, disposer, mettre en ordre ». Le sens très général d'« arranger » a pris, dans les patois des Alpes, la signification plus spéciale de « faire le nécessaire pour soigner le bétail », ou « gouverner », comme nous disons aujourd'hui, c'est-à-dire « donner à manger, abreuver, nettoyer, traire ». Actuellement *aryâ* ne signifie plus que « traire », et, presque partout, il a fait une concurrence victorieuse à ses équivalents plus archaïques : *mouèdre*, du latin *mulgêre*, « traire », et *blyetsi*, du gaulois *blig*, « traire »¹.

La Wouarda (La Gietaz et Bovine). Se traduit par « la Garde », mais n'évoque pas l'idée d'une installation militaire.

Postes d'observation. Les lieux ainsi nommés (et ils sont très nombreux) sont des belvédères, d'où l'on a des vues lointaines et surtout plongeantes et que choisissent les bergers pour « surveiller » plus facilement le bétail qu'ils doivent « garder ».

La Tenda (Emaney, Evolène, Anniviers) devrait s'écrire *L'Attenda*, « lieu où l'on « attend » le gibier, poste d'affût pour la chasse au chamois ou au renard ». A Anzeindaz, ce nom est francisé dans le lieu dit **La Pierre de l'Attente**.

Su louz Avejeu (au-dessus du chalet de Voys, sur Saint-Gingolph) ; *avejeu*, « endroit propice pour aviser, c'est-à-dire pour guetter le gibier ».

Couca bas (Les Agettes et Granges) ; littéralement « regarde en bas », donc « d'où on a des vues plongeantes ».

¹ Pour plus amples détails sur ces mots importants, voir *Glossaire des patois de la Suisse romande*, T. II, p. 28 à 32, auquel j'ai fait quelques emprunts textuels.

Clôtures et sentiers.

La Caille (Lovegnoz, Hérens). Mot patois valaisan, d'étymologie obscure, désignant une « porte d'enclos à l'entrée des hauts pâturages et des mayens ».

La Délèze (Fénestral), du gaulois *doratia*, « porte à claire-voie ». Cette racine *dor*, « porte », est apparentée à l'allemand *Tür*.

Play, Pley, Plaix, Plex, du latin *plaxum* ou *plexum*, « haie, clôture ». Nombreux pâturages, entourés de clôtures ou de forêts. De même famille que le français *Plessis*.

Le Portalet (à l'entrée ouest du pâturage de Bovine). Littéralement « le petit portail ».

La Grand Voûta (Prélayes), « le Grand Tournant » du sentier qui conduit à cet alpage et en marque la limite inférieure.

La Roua, alpage Anniviers, « la rue », probablement parce que cette « montagne » est traversée par le « sentier » très fréquenté du Meidenpass.

L'Audzi de la France (Prélayes), sentier partant dans la direction de la France ; **Les Audzyè** (Peulaz) ; **Les Oujets de Mille** et **Les Oujets de Bagnes**, sentiers conduisant de Liddes à Bagnes. — Ce mot, dont l'étymologie est obscure et qui est orthographié *Augyer* et *Ogier* dans des documents du XVI^e siècle, désigne de « petits sentiers, des pistes marquées par le bétail au pâturage ».

Constructions.

Tsiglore nouve (Arolla), du latin *caseorium novum*, « la fromagerie neuve » ; à Bagnes, **Tsèjeris** ou **Chèsery**, dérivé de *casearia*, « chésière », soit « fromagerie ». — Dérivés nombreux, par exemple le diminutif **Zigeroula** (Anniviers) pour *Cheseroule*, **Cheresaula** (Fribourg) avec métathèse de l'*r* et de l'*s* ; **Chèresaulttaz** (Fribourg), double diminutif.

Chalevay (Bovine et ailleurs), du latin *calittum* (?) *vetus*, « le chalet vieux ». Remarquez que *vay* est un reste du primitif latin *vetus*. L'adjectif « vieux », qui le traduit en français, vient de *vetulus*.

Les Etablons (Bagnes), « petites étables », nom très moderne.

Bourimont (Anniviers), « Etable de Reymond ». Le gaulois *bou-tegon*, « étable à bœufs », est devenu *beu* en Savoie, *bôk* à Evolène, *bou* dans le Val d'Anniviers.

La Gietaz (Martigny et ailleurs), prononciation locale *djitte*, du participe neutre pluriel latin *jacita*, « le gîte ». **Giètroz** en est un dérivé. **L'Adji** (Ormons), sur la carte *La Dix*, **Les Agittes**, **Agettes**, **Agiettes** sont de la même famille, tout comme les lieux dits savoyards *Jas*, *Jasse*, du latin *jacium*, « lieu où le bétail se couche, se repose ».

Le Cramô diz anyé (Bagnes), « petit parc en plein air formé de claires-voies, où l'on enferme les agneaux ». Mot valaisan, d'étymologie obscure, qui signifie aussi « place enclose de l'étable, réservée au petit bétail ».

Orzival (Anniviers), **Orgevaux** (Montreux et Montbovon), du latin *horreum*, « fenil », et *vallem*, « vallée », donc « Vallon des chalets », mais très discuté.

La Remouintse (Trient et ailleurs), mot composé du préfixe *re* et d'un dérivé du verbe latin *mutare*, « changer ». C'est le chalet supérieur où l'on « remue » quand l'herbe est broutée à l'alpage d'en bas.

Le Trémouille (A. S.), ancien chalet supérieur d'Emosson. Même sens que le précédent ; prononciation locale *tremouâlyo*, formé du préfixe *trans* (ou *tré*) + *mutaculum*. Comparez le patois d'Ollon : *tremouâ*, « déménager ». — En Savoie et dans le Dauphiné, il y a de nombreuses **Muande**, du latin *mutanda*, même sens.

La Chaudière (Ferret), prononciation locale *tsaudire* ; **Les Sougdîres** (Orzival).

Ustensiles et outils.

L'Emine (alpage sur Bourg-Saint-Pierre). Un mot grec, *hemina*, emprunté par le latin, « mesure de capacité », a pris en Valais la forme *émèna* et désigne les « grands baquets en bois où le lait repose pour être écrémé ».

Tsijyer di Barlè (Nendaz), « Chalet du *barlè* », c'est-à-dire du baquet cylindrique en bois où chacun puise le laitage, dans les repas en commun ».

Les Armèle (Chandolin d'Anniviers), « anneau ; collier de vache ; anse de chaudière ».

Noms d'hommes

En tout temps et en tous pays, les noms d'hommes ont joué un rôle très important dans la formation des noms de lieux.

Le plus souvent, nous ne savons rien de celui dont le nom seul a survécu, mais nous pouvons supposer qu'il fut propriétaire ou créateur du domaine. Ce mode de formation de noms locaux dérivés de noms d'hommes se continue de nos jours encore, surtout dans les montagnes, et toute explication est superflue pour *La Jaquerode*, *La Veillard*, *la Bersière*, *La Von-der-Weide*, etc. Mais quelques exemples retiendront cependant notre attention.

Bovonne (Gryon) ne vient pas de la racine *bovem*, « le bœuf », mais très certainement du nom de famille *Bovon*.

Anzeinde (Gryon) ne dérive pas, comme on l'a dit, de l'allemand-suisse *Anken*, « beurre », vu que le nom de ce célèbre pâturage s'écrivait en 1300 *Adzenda*, en 1302 *Azenda*, et que l'*n* de la première syllabe d'*Anzeinde* n'est constaté qu'à partir du XVII^e siècle. Ce nom de lieu doit être tiré d'un nom d'homme, soit d'*Adosindus*, comme le propose E. Muret ¹ soit, comme j'incline à le supposer, d'un nom de femme germanique : *Adalseinde* ou *Adalsendis*, qu'on peut traduire par « noble femme ».

Eusanne (sur Bex). Partant de la prononciation patoise actuelle : *Euvanne*, H. Jaccard l'expliquait par le latin *ovem*, « mouton », d'où « La montagne des moutons ». Mais E. Muret a proposé une hypothèse beaucoup plus intéressante. « Le 23 décembre 1043, l'évêque de Sion inféodait au chanoine marié Warnerius, à sa femme *Helisana* et à leurs héritiers la terre de Morcles et l'alpe de Martenod, dans les Alpes vaudoises ; or le nom d'un alpage de la même région, *Euzanne* en français, *Oeuvanna* en patois, est une réplique exacte de celui d'*Helisana* » ².

Jaman (sur Montreux). En 1340 *Gément* et *Gémant*, en 1402 *Géman*, en 1453 *Zamant*, prononciation locale : *Dzaman*. — **Creux de Dzéman**, sur Collonges, Valais. Tous deux semblent tirés d'un nom d'homme germanique : *Gaman*.

¹ Voir *Bulletin du Glossaire des patois de la Suisse romande*, 14^e année, p. 38, 39.

² E. Muret, *Les noms de lieu dans les langues romanes*, Paris, Leroux 1930, p. 87, et *Bulletin du Glossaire des patois de la Suisse romande*, 14^e année, p. 38.

Méribé (Hérémente). En 1273 *Miriber*. Jaccard le traduit par « pâturage d'où l'on a une belle vue », du patois *méri*, « regarder » et *bé*, « beau ». Mais la graphie du XIII^e siècle me fait supposer que ce toponyme pourrait dériver d'un nom d'homme germanique : *Miribert*.

Lonâ, alpage sur Grimentz¹. Comme il y a là-haut plusieurs petits lacs, Jaccard voulait l'expliquer par le latin *lacuna*, « petit lac ». Cependant des documents d'archives du XIII^e siècle désignent cet alpage sous la graphie *leonard* ; sommes-nous en présence du nom d'homme « Léonard » ?

Challand (Bourg-Saint-Pierre et ailleurs). Jaccard croit y reconnaître le participe présent du vieux verbe *chaloir*, « être chaud », et explique ce nom de pâturage par « pentes très ensoleillées ». Mais dans un document daté du 16 décembre 1555, *Challand* apparaît comme le nom d'une famille de l'Entremont : « François Chaland syndic de Lide, Pierre Challand, syndic et bourgeois du Bourg de Saint-Pierre Montjou ».

Barberine, alpage devenu lac ! En 1294 *Barberina*, en 1307 et 1324 *Barbarina*, semble dériver, par le suffixe *anus*, du gentilice romain *Barbarius*.

La Sèvalir (Zaté) ; **La Sevalir** (Cotter) ; **La Luè Sèvali** (Meina, sur Evolène). Probablement d'un ancien nom de famille : *Chevalley*, *Chevallay* ou *Chevalier*. Un Perrodus *Cheualleir* est mentionné en 1352 à Bramois.

Proz à Béguin (Proz du Sex, sur Trient). « Pré de Béguin », nom de famille.

Le Dru aux Boyards (Anzeinde). Un *dru* est une « prairie de montagne bien engraisée par le fumier ». — *Boya* est le sobriquet régional des habitants d'Ollon, Vaud.

Le Drou d'Ambréjo (Sanfleuron). « Le Dru d'Ambroise ».

La Chaux de Jean Max (Valsorey). On prononce *Mâ*.

Pyera ou **Barma à Batefoua** (Salanfe). Gros bloc vers lequel un chasseur, surnommé *Batefoua*, « briquet », se postait pour surveiller le gibier.

Le Clot dou Notèro Tonyo (Crêta, sur Evolène). « Au creux du Notaire Antoine ». — **La Catse à Tougne**, désigne une petite grotte sur territoire de Conthey, où le guide Broyon, dit Jean-

¹ Le chalet supérieur de Lona, à l'altitude de 2690 m., doit être le plus élevé des Alpes suisses.

David à Tougne (Antoine) se cachait, à l'affût du gibier. — **Tounot** (Anniviers), au XIII^e siècle *Tono*, est encore un *Antoine*, sous la forme abrégée et familière : *Togne, Tougne*.

Dans le Valais central, les montagnards emploient ce nom propre déformé (*Togne, Tougne, Tognet*) comme un nom commun et s'en servent pour désigner ce que les alpinistes appellent un cairn, un steinmann, un homme de pierre. C'est la signification qu'il faut donner, semble-t-il, à quelques noms de lieux valaisans qui s'appliquent à des sommets ou à des portions de hauts pâturages. Exemple : **Le Tonio de Merdesson**, sur Sierre ; **La Tougne** (A. S.), mieux *Le Tougne*, Hérémente ; **Le Tonet, Le Tounet** (Lirec et Cottier, Anniviers¹). Il en est de même en Savoie, où je trouve le **Rocher du Grand Togniaz**, altitude 2540 m. — **Roc de Tougnoz**, sur Pralognan, altitude 2481 m.

Mais, dans le Bas-Valais, un steinmann s'appelle un « bonhomme », d'où le **Bonhomme de Chalevay** (sur Bourg-Saint-Pierre) ; le **Bonhomme** (Bovine) ; les **Bonshommes** (Catogne sur Trient).

Sotion, nom d'un des groupes de chalets à Salanfe, qui rappelle peut-être celui d'un abbé de Saint-Maurice, *Sostion*, qui, en 1549, albergea une partie de l'alpage d'Emaney à quelques particuliers de Salvan. *Sostion* est un nom de famille savoyard ; en 1469, un docteur en droit, Martin Sostion, donne son avis dans un procès.

Noms d'alpages dérivés de noms de villages

A ma connaissance, on ne trouve pas dans les Alpes romandes de noms d'alpages dérivés du nom d'un village voisin. Dans le Jura, au contraire, les exemples en seraient nombreux : *La Givrine, L'Arzière, La Grandsonne, La Saint-Cergue*, etc.

Souvenirs historiques et vieilles coutumes

A Dzenèva (Barberine), « A Genève ». Nom de l'emplacement de l'ancienne cabane, construite en 1898 par la section de Jaman et submergée en 1925. C'est peut-être un souvenir

¹ Voir *Glossaire des patois de la Suisse romande*, notice *Antoine*.

de la cession de Barberine à des Salvanins par Guy et Thomas Tavel, citoyens de Genève, en 1294.

L'Arétô de la Dyèra (Tanneverge, propriété des Salvanins sur territoire français). « L'arête de la guerre. » — De 1307 à 1324, les Valaisans et les Savoyards furent en guerre pour la possession des alpages de toute cette région.

L'Audzi de la France, « le sentier de la France ou des Français », nom d'une piste scabreuse, aujourd'hui effacée sur presque tout son parcours, qui reliait l'alpage des Prélaves (Martigny-Combe) à celui du Veisevey (rive droite du glacier du Trient) et suivait les flancs abrupts de la Pointe Ronde. D'où vient ce nom ?

En août 1937, mon vieil ami le fruitier des Prélaves m'a révélé une curieuse tradition. « Il y a bien longtemps, me dit-il, les Français étaient en guerre avec « ceux » de Martigny. Mais les redoutes de la Forclaz et du Châtelard étaient bien gardées. Alors, les Savoyards, pour les éviter, sont montés d'Argentière à la crête des Grandes Autannes, ils sont descendus au glacier du Trient, ils l'ont traversé, ils sont remontés au Veisevey et, par l'*Audzi*, ils sont arrivés aux Prélaves. Ils avaient tourné la garnison de la Forclaz ! Puis ils sont descendus par les villages de la Combe, par la Fontaine et Les Râpes. Là, ils sont allés à Plan Cerisier, ils sont entrés dans les caves et ils ont tant bu, tant bu de verres, qu'ils n'ont plus eu envie de faire la guerre : ils ont fait la paix ! »

Je ne crois pas que cette tradition soit entièrement mensongère. En effet, après la défaite du Téméraire, à Morat, les Valaisans, alliés des Suisses, mirent à profit leur victoire et la situation fâcheuse du duc de Savoie, allié du vaincu. Ils s'emparèrent du Bas-Valais en 1475 et fortifièrent les routes venant de la vallée de l'Arve. Au printemps suivant, le Savoyard veut réagir, des contingents sont massés dans le Val d'Aoste et franchissent le Saint-Bernard. Les Valaisans les écrasent à Sembrancher. En même temps, des détachements partent du Prieuré de Chamonix, et ce sont eux, peut-être, qui opérèrent une manœuvre tournante et hardie en suivant l'*Audzi de la France*. Furent-ils repoussés, massacrés, ou bien, autour des gobelets de fendant, jugèrent-ils préférable de faire la paix avec leurs voisins de Martigny, au nombre des-

quels ils comptaient beaucoup d'amis et même des parents ? L'histoire est muette sur ce point.

Au Zaleux (Crêta, Evolène). Déformation de l'orthographe *Aux Alleux*, prononciation locale *iz aleu*. Au moyen âge, on appelait *alleu* le bien patrimonial et héréditaire, opposé au bien qui résultait de la concession d'un seigneur, c'est-à-dire au « fief ». Un simple roturier pouvait posséder un « alleu », ou « franc alleu », qui était exempté de redevances féodales, ne payait ni cens, ni dîmes et se transmettait, par vente, héritage ou échange, sans avoir à acquitter de droits de mutation. Ce mot d'« alleu », ayant disparu de l'usage avec les institutions féodales et n'étant plus compris, a subi de curieuses déformations dans les noms de lieux où il a survécu. Exemple, à Nendaz, *Es Alou* est devenu *Es Aou*, et plus tard *Esaü* !

L'Amona (Ferret), « L'Aumône », rappelle peut-être un vieil usage valaisan : la distribution gratuite par la commune d'une certaine quantité de sel aux familles indigentes.

Religion et légendes

Féta d'Août. Dans le Valais central (Anniviers, Hérémente, Conthey), ce nom désigne plusieurs chalets et pâturages de haute montagne, occupés à l'époque des deux grandes fêtes de la mi-août, l'Assomption (le 15) et la Saint-Théodule (le 16), donc à l'époque des visites traditionnelles aux alpages. Les propriétaires de bétail s'y rendent en grand nombre pour assister à l'importante opération du second mesurage du lait de chaque vache. Comme il est naturel, c'est un prétexte à modestes bombances, dont le menu varie selon les vallées.

Saint-Laurent. Ce lieu dit, situé à 2500 m. environ, à la partie supérieure de l'alpe de Cleuson, n'est pas l'emplacement de quelque chapelle votive. Si l'on se rappelle que la fête de ce saint a lieu le 10 août, on rapprochera ce nom du précédent et l'on conclura qu'il s'agit des lieux où pâture le bétail à cette date.

Lautaret (alpage, Hérémente). En 1238 *li Altaret*, en 1239 *Autares, Autarez*. Ce nom correspond au provençal *autaret*, « petit autel ». Peut-être s'agit-il d'autels en plein air, comme il y en avait en Gaule, antérieurement au christianisme, ou de reposoirs chrétiens.

La Gouille du Dragon (Planards, Entremont). Petit lac de montagne où un dragon-volant prenait plaisir à se baigner, après avoir déposé sur une pierre de la rive sa longue chaîne de diamants, qui a tenté et fait rêver de nombreux montagnards.

La Colline de la Mort (Arpilletta, sur Zinal). Dans ses « Légendes valaisannes », M. J. B. Bouvier conte à peu près ceci : Un dimanche, pour se distraire, les bergers eurent l'idée de dresser dans le chalet une espèce de potence et de jouer à qui resterait le plus longtemps pendu. Après que tous s'y furent essayés, le tour passa au petit berger. Mais, comme il nouait la corde à son cou, le bétail, dehors, se dispersa soudain dans tous les sens en un galop désordonné. Les bergers sortent en courant, oubliant tout. Le petit *mayô* aurait bien voulu prendre ses jambes à son cou, lui aussi. Mais la chaise, sous ses pieds, est tombée : il gigotte au bout de la corde qui se resserre toujours davantage ; il suffoque et perd bientôt connaissance. Quand les bergers rentrèrent, ils constatèrent avec épouvante que l'enfant n'était plus qu'un cadavre.

On l'emporta en pleurant. On lui creusa une tombe sur la colline la plus proche, on l'y coucha, et on le recouvrit de branches de sapin. On se mettait en devoir de combler la fosse, lorsqu'il arriva cette chose étrange : chaque pelletée de terre, à mesure qu'elle touchait le fond, était relancée au dehors.

La nuit était venue. Les bergers s'acharnaient, ils rivalisaient à qui refermerait le plus vite la terre. Vains efforts ! La tombe revomissait tout. Et il en fut ainsi jusqu'au moment où on entendit la voix plaintive du petit berger : « Apprenez par mon exemple comment Dieu punit jusqu'après la mort ceux qui jouent avec la vie qu'Il leur a donnée ! »

On montre encore sur l'alpe d'Arpilletta la tombe toujours ouverte de l'enfant pendu ; et la colline où elle est creusée, depuis lors, a pris le nom de *Colline de la Mort*.

Chapitre IX

TOPONYMES PRÉGERMANIQUES DU HAUT-VALAIS

Introduction

Chacun sait que l'on parle un dialecte alémanique dans le Haut-Valais, c'est-à-dire dans la région qui, en amont de Sierre, est arrosée par le Rhône et par ses affluents. La limite des langues est représentée par une ligne qui part du Wildstrubel, suit le cours de la Raspille, passe entre Miège et Salgesch, touche Sierre, franchit le Rhône, sépare les vallées de Tourtemagne et d'Anniviers, escalade l'Obergabelhorn et la Dent Blanche pour aboutir à la Tête de Valpelline. La germanisation de ce pays est beaucoup moins ancienne que celle des cantons de Berne, de Zurich ou de Lucerne, par exemple. Elle ne remonte pas à l'époque des grandes invasions. Malheureusement, aucun document historique ne nous apprend d'où, par où et à quelle date sont venus ces Allemands ; nous en sommes réduits à des conjectures, à des hypothèses plausibles. On admet généralement aujourd'hui que ces envahisseurs arrivèrent par les hauts cols de la Grimsel et du Löetschenpass, que c'étaient donc des Alémanes ou des Burgondes alémanisés originaires des vallées de la Kander et du Hasli, dont les patois offrent d'évidentes analogies avec ceux des Haut-Valaisans. Les Sires de Rarogne, qui jouèrent un si grand rôle au XIII^e siècle dans le Haut-Valais, étaient des Oberlandais apparentés à la noblesse de Brienz. On croit aussi pouvoir affirmer que cette immigration ne commença pas avant le VIII^e ou le IX^e siècle, mais qu'elle est en tout cas antérieure à l'an 1200, date où les Allemands apparaissent solidement

installés dans le Haut-Valais. Y eut-il conquête militaire ou pénétration et imprégnation pacifiques ? Nous l'ignorons. Y eut-il des poussées, des vagues successives ? Nous l'ignorons aussi. Les vallées envahies n'avaient-elles que des populations très clairsemées ? Nous ne le savons pas davantage. L'invasion fut lente et atteignit la région de Louèche au XV^e siècle seulement.

L'étude des noms de lieux permet de jeter quelques lueurs, bien pâles, il est vrai, sur ces problèmes historiques. Si les territoires envahis avaient été déserts ou si une invasion brutale avait eu pour résultat l'anéantissement, ou le refoulement et l'expulsion des premiers occupants, la toponymie serait toute germanique, ce qui n'est point le cas, même dans les hautes vallées où elle l'est le plus fortement : Termen, Furka, Mœrel, Maerjelen, Lonza ne sont pas d'origine alémanique et n'ont pas été créés par les hommes du Hasli. Dans la vallée de Saint-Nicolas, sur vingt et un noms de communes, douze sont prégermaniques. Il se peut même que des noms aujourd'hui germaniques ne soient que la traduction de formes antérieures, que le *Plummatt* du val de Tourtemagne (*Blum matte*) ait pris la place d'un *Pra Flori* roman. Et si l'on descend dans la région de Leuk et de Salgesch, on constate non sans étonnement que la proportion des noms de lieux prégermaniques est encore beaucoup plus forte. A deux pas de Leukerbad, un alpage porte le nom quasi français de *Feuillerette*, qui ne serait pas dépaycé dans les environs du Bois de Boulogne¹. Il y a donc dans ces parages une foule de toponymes, noms de villages et de lieux-dits, qui sont comme en retard sur l'état linguistique réel de la région où on les emploie. En ces territoires nouvellement germanisés, on a gardé et on gardera longtemps encore les noms de lieux de la langue parlée par les anciens habitants.

Ce sont ces noms-là, quelques-uns d'entre eux tout au moins, que nous voudrions examiner dans la présente étude, en cherchant leur origine et leur signification et en notant les déformations qu'ils ont fatalement subies. Nous laissons à d'autres, plus compétents que nous, le soin de commenter et d'expliquer les beaux noms alémaniques du Haut-Valais.

¹ Les lieux où se trouvent les bains de Louèche sont nommés *les Buez* en 1229, « les Bois ».

PREMIÈRE PARTIE

NOMS DE LIEUX D'ORIGINE GAULOISE

Depuis quand le Haut-Valais est-il habité ? Pour répondre à cette question embarrassante, contentons-nous de constater qu'à Glis, près de Brigue, on a retrouvé des tombes de l'époque néolithique (trois mille ans environ avant Jésus-Christ), renfermant des armes en silex. De la langue parlée par ces lointains ancêtres nous ne saurons sans doute jamais rien. A l'âge du bronze, quelque mille ans avant Jésus-Christ, notre pays aurait été habité par les Ligures. Nous ignorons tout de l'organisation sociale et politique de ces populations et presque tout de leur langage.

Les inconnues de cette préhistoire sont si nombreuses qu'il serait vain de s'y attarder ici, mais quelques certitudes, ou demi-certitudes, vont apparaître. Au II^e siècle avant notre ère, le Valais est occupé par des tribus gauloises, d'origine celtique, qui se nommaient Nantuates, Vérages, Sédunes et Ubères. Ces derniers habitaient le Haut-Valais et parlaient donc le gaulois. Un élément linguistique nouveau va laisser dans la toponymie haut-valaisanne des traces assez visibles pour que nous soyons tenté d'en donner quelques exemples. Le lecteur voudra bien ne pas oublier toutefois que des hypothèses plausibles sont et restent des hypothèses. Mais nous devons la plupart d'entre elles à des autorités dont personne ne contestera la compétence. Afin de ne pas encombrer de références le bas des pages de notre volume, nous donnerons en post-scriptum un index des sources consultées. Cependant, nous serions ingrat de ne pas nommer expressément ici M. le professeur J. U. Hubschmied, dont plusieurs études remarquables ont été utilisées par nous et qui nous a facilité notre travail par des communications personnelles d'un très grand intérêt¹.

Il va sans dire que les noms qui vont être examinés ne datent pas tous de l'époque gauloise, mais tous renferment

¹ Voir, à la fin de cette étude, l'*Index des sources consultées*.

des éléments gaulois, survivances à travers les âges de la langue parlée au II^e siècle avant Jésus-Christ.

Aernen, en 1214 *Aragnon*, peut venir d'un primitif gaulois **Agraniono*, qu'on a traduit par « lieu où croissent des prunelliers ». Comparez *aragnoun*, en languedocien, « prune sauvage ».

Agaren, de 1250 à 1550 *Aert*, *Ayert*, *Aiert*, *Agoren*, *Agarn*, est le gaulois **akaros* ou son dérivé **akarno*, « érable », donc de la même famille que *Aï*, *Ayer*, *Ayerne*, *Aegeri*, etc.

Albrun. Il convient de rapprocher le nom de ce col de ceux de quelques rivières : *Albona* aujourd'hui *Aubonne*, *Albarona* aujourd'hui *Albarine*, dans lesquels le radical *alb*, « blanc », apparaît de toute évidence. *Albona*, *Albarona* étaient des divinités fluviales gauloises, des fées des eaux, des « *Dames Blanches* ». Le masculin, *Albaronos*, qui désignait aussi un dieu gaulois, l'« *Homme Blanc* », est devenu, dans le Haut-Valais, *Albrun* et en France *Auberon*. Au moyen âge encore, les poètes le représentent comme un magicien de taille minuscule, et Alfred de Vigny, dans *le Cor*, évoque :

« ... la voix étouffée

« Du nain vert, Oberon, qui parle avec sa fée. »

En 1425, un corps de guerriers franchit le Col d'Albrun pour aller porter secours à la garnison suisse de l'Ossola.

Allalin. Le gaulois **akaros*, « érable », dont nous parlions plus haut, est devenu, dans les patois italiens des vallées alpines, *agar*, *ayar*. — Un diminutif d'**akaros*, **acarinus*, explique le mot *agalin*, « petit érable », employé dans le val d'Anzasca. « Je suppose, m'écrit M. Hubschmied, à qui je dois ce renseignement, que dans la vallée de Saas il y a eu, à l'époque romane, une forme analogue à celle du val d'Anzasca. Mais ici, dans le domaine franco-provençal du Valais, —*k*— a passé par —*g*— à —*y*— : *acarinus* est devenu *ayalin*. » Le valaisan (un peu italianisé) *All' ayalin*, « près du petit érable », a abouti plus tard à la forme alémanique *Allalin*.

On peut légitimement supposer qu'un « petit érable » croissait, il y a bien longtemps, près du chemin qui descend du Monte Moro, et nous le placerons entre Im Lerch et Zërmeig-



(Cl. O. Nicollier)

A AERNEN
Aragon en 1214

gern, à l'altitude de 1800 m. environ¹. Solitaire peut-être, frappant par conséquent les regards des voyageurs, il était devenu un point de repère. Aussi l'expression : « Nous voilà arrivés au petit érable (*All'ayalin*) » donna-t-elle naissance à un nom de lieu. Plus tard, le nom fut employé (et non inventé) par les cartographes pour désigner les pentes et les contreforts rocheux qui le dominaient à l'ouest, puis un glacier et même une cime de 4027 m. !

Balm, du gaulois *balma*, « grotte, abri sous roche, paroi surplombante », vieux-français *balme* ; patois romand souvent *barme*, français *gaume*, apparaît dans *Balmenhorn*, *Hohbalm*, etc.

Balen (Saas). De même que *calmis*, « chaux », pâturage élevé où l'herbe est courte, est devenu dans le Haut-Valais *Galm* et plus souvent *Galen*, il se pourrait que *balma* ait pris la forme *Balen*, dans le nom de ce village, et dans *Balfrin*, altération de *Balfirn*, abrégé lui-même de *Balentiirn*, « névé de la Balme ». — On sait que le dialecte celtique de la Cornouaille anglaise dit : *bal*, « la mine », et le breton : *bal*, « bord abrupt d'une rivière ». Ce *bal* pourrait être la base du gaulois *balma*.

Brigue. Aux XIII^e et XIV^e siècles *Briga* ; plus tard, en 1418, *Brüga* (Brücke), « le pont ». Il est possible que jusqu'au XV^e siècle on ait conservé par tradition le sens primitif du nom. Le *briga* du XIII^e siècle ne serait pas le gaulois *briga*, « la colline, la hauteur fortifiée », mais représenterait le gaulois *brigwa*, déformation tardive de *briva*, « le pont ».

Eischoll, en 1250 *Oiselz*, est le gaulois *ouxello*, « le haut, le mont, le lieu escarpé », comme les nombreux *Oissel* et *Oisseau* de France.

Ergisch, en 1100 *Argessa*, est peut-être le gaulois **argissa*, « clair, brillant, blanc comme la neige », apparenté au latin *argentum*, « argent », au grec *argos*, « clair », etc. Ce village doit-il son nom à sa situation sur un plateau ensoleillé, comme le dit Jaccard ? C'est très douteux. On se rappellera plutôt qu'on

¹ L'érable (*acer pseudoplatanus*) croît jusqu'à l'altitude de 1860 m. au-dessus de St-Luc, Val d'Anniviers. (Communication de feu M. le Dr Daniel Dutoit.)

trouve en abondance au-dessus de Tourtemagne, dans les terrains triasiques, de la quartzite « blanche ».

Galm est identique au mot *chaux*, du gaulois *calmis*, qui désigne en général les « hauts pâturages à gazon ras ». Dans la vallée de Conches, *galm* devient *galen.*: *Aernergalen*, *Münstergalen*, etc., et se prononce *galou*.

Gspon, mayen sur Staldenried (vallée de la Viège de Saas). En 1238, *Guechebon*, 1311 *Gechebon*, formes employées par des notaires, qui ont « romanisé » le gaulois *Gwesbono*, venu lui-même d'un plus ancien *Wespono*. Ce nom primitif était un dérivé de *wespa*, « fourrage, pâturage ». — Comparez *Wespen* (Uri), *Gspon* (Saint-Gall) et *Gsponbach* (affluent de la Murg).

Lœtschenthal, en 1233 Vallis de *Lyech*, et **Leuk** (Louèche), en 515, 1131, 1138 *Leuca*, en 1474 *Luech*. Ces deux noms peuvent remonter à un gaulois **leuca*, « blanche », apparenté au latin *lucere* « luire », *lucem* « lumière » ; à l'allemand *leuchten* ; au grec *leukos*, « blanc ». Ces deux *Leuca*, « blanches », furent vraisemblablement le nom de la rivière qui traverse la région. — Les Gaulois, qui divinisaient les cours d'eau, leur donnaient souvent deux ou plusieurs noms. Ainsi la rivière de Louèche s'appelait *Leuca* et *Dala*, qui a seul survécu, tandis que *Leuca* a été appliqué à la cité voisine. On rapprochera *Leuk* et *Lœtschen* de la *Lütschine* bernoise, qui doit être de la même famille.

Lonza, en 1346 *Lodentza*. De la racine gauloise **loud*, « plomb », on peut avoir formé un primitif **Loudentia*, « la rivière du plomb ». L'atlas Siegfried signale une mine de plomb à Rothenberg, au-dessus de Goppenstein.

Massa, au XIII^e siècle *Massona*. Ces deux formes appartiennent à la même rivière. (Comparez ailleurs *Diva* et *Divona*, *Matra* et *Matrona*, etc.)

Un radical *mag* apparaît dans la plupart des langues indo-européennes (latin : *magnus*, « grand » ; français : *majeur*, *maximum*, etc.). *Massa*, à l'origine **Magsa*, signifierait « la puissante, la forte », mais cette qualité doit être attribuée à la divinité du cours d'eau et non à la violence matérielle du torrent. M. Hubschmied me signale d'autres noms de rivières dérivés de *mag* : *La Mag*, rivière qui sortait du lac de Wallenstadt avant la construction du canal Escher ; — *La Maggia*

au Tessin ; — *La Moesa*, que le Géographe de Ravenne (V^e siècle) appelait *Magesa*.

Mœrel est le résultat de formes plus anciennes : *Morgi* (1203), germanisé en *Möry* (1393), puis, avec un suffixe diminutif *Mörill* (1572). On sait aujourd'hui que le gaulois **morga*, « frontière », explique par exemple le nom de rivières très nombreuses dites *Morge*, en pays français, et *Murg*, en pays germanique. Le *Morgi* de 1203 a la même origine et la même signification. On remarquera le voisinage du hameau de *Termen*, du latin *terminus*, « frontière ».

Le village de *Stalden*, près de Viège, s'appelait aussi *Morgi*, *Morgia* au XIII^e siècle, *Zer Morggun* en 1374, *uf dem Mirggbolt* en 1466. Aujourd'hui encore, un groupe de maisons voisines de la station du Viège-Zermatt s'appelle *Mörjen*.

Märjelen (alpe et lac). Au XIV^e siècle, les archives rédigées en latin les désignent sous la forme *Morgia* (1344), mais les archives allemandes disent *Meriolum* (1351), qui n'est qu'un diminutif du *morga* primitif et que nous traduirons non par « frontière », mais par « limite marquée par des tas de pierres ». *Märjelen* aurait donc le même sens qu'un autre dérivé de *morga* : l'ancien-français *murgier*, le savoyard *murger* (d'où le nom de famille de *Murger*, l'auteur de la *Vie de bohème*), le vaudois et valaisan *mordzi*, « tas de pierres servant de limites entre des champs et entre des alpages ».

Naters, en 1145 *Natres*. Pluriel du gaulois *natro* (d'un plus ancien *snatro*), « abri ». Comparez *Nadro* (Val Calanca) ; *Val Nadro*, *Piano di Nadro* (Val Maggia), etc.

Rhône, en dialecte haut-valaisan *Rotten*. On sait que la plus ancienne forme connue est *Rhodanos* et que cinq fleuves et rivières portent ce nom ou l'ont porté au cours des âges. *Rhodanos* doit être antérieur au gaulois, puisqu'un fleuve de la Corse, où les Celtes gaulois n'ont jamais pénétré, s'est appelé autrefois *Rotanos*. On écartera donc l'hypothèse d'une origine celtique : *rho*, « trop », *dano*, « violent, impétueux », et l'on donnera la préférence à une formation ligure, plus ancienne, et dont la base serait *rot*, *rod*, « courir ». Le *Rhodanus*, *Rotano*, *Rhône* signifieraient « l'eau qui court », tout simplement.

Simplon (village et col). En 1235 *Semplon* et en 1474 *Simploni*¹. Jaccard y voyait : [Mont ou village de] *Sempronius*, mais —*pr*— devenant —*pl*— ne satisfait guère la phonétique.

M. Hubschmied m'écrit en substance à ce sujet : « Le gaulois avait de nombreux dérivés du radical indo-européen **kwel*, probablement dans le sens de « pâturage » :

**pelion*, d'où *En Pillon*, *les Pillons* ;

**pelio*, d'où en rétoromanche **pell* (avec *l* mouillée), d'où le nom alémanique *Peil*, alpage près de Vals (Grisons) ;

vallis **pelina*, « vallée des pâturages », en 1177 et 1219 *Valle Pelina*, aujourd'hui *Val Pellina* (vallée d'Aoste) ;

**wesu peliona*, « bon pâturage », d'où *Wispeliona*, *Wispilliona* en 1312, aujourd'hui *Wispelen* (écrit *Windspillen*), très bel alpage près de Saanen ;

**seno pelion*, « vieux pâturage », d'où *Semplon* en 1235, en alémanique *Simpele* (écrit *Simpeln*), en français *Simplon* et en italien *Sempione*. »

**Seno* est devenu en irlandais *sen*, en gallois, cornique et breton *hen*, « vieux », et a la même origine que le latin *senex*, *senes*, « vieillard », et que l'ancien-franconien *siniskalk*, « le plus âgé des serviteurs », d'où le français a tiré *sénéchal*.

Teisch ou **Deisch**, petit hameau dans une gorge dominant le Haut-Rhône, en 1368 *Doeys* ; du gaulois *da Ouksu*, « sur la hauteur ».

Deischberg, en 1351 *Doisel*, du gaulois *da Ouksella*, « sur la hauteur ».

Törbel, en 1100 *Dorbia*, au XIII^e siècle *Torbio*, et au XV^e siècle *Torbil*, *Törbil*. A rapprocher de *Dorben* sur Louèche, au XIII^e siècle *Alpis de Dorbinis*, de *Dorbon* et de *Dorbain*, ancien nom du vallon qui se creuse entre Chandolin de Savièze et la colline de la Soie, au XIII^e siècle *Dorbi*. Du gaulois **dorwia*, « bois de pins, de sapins ou de mélèzes ».

¹ Faut-il ajouter *Saint-Plomb*, employé deux fois par H.-B. de Saussure, dans une lettre adressée à sa femme le 30 juillet 1777 ? Bévue impardonnable à joindre à plusieurs autres dont il est l'auteur : Cervin (avec C) au lieu de Servin, *Allée blanche* pour la *Lex Blanche*, etc., etc.

Viège. La rivière a sans doute donné son nom à la ville. En 1100 *Vespia*, au XIII^e siècle *Vespia* et *Vesbia*. En allemand *Vispach* et *Visp*.

Voici l'étymologie qu'a proposée M. Hubschmied. Une racine indo-européenne, *wes*, exprime l'idée de « nourriture » et apparaît dans le latin *vesci*, « se nourrir », et dans l'ancien haut-allemand *wastel* devenu le français « gâteau ». On peut donc imaginer un mot gaulois **wespa*, « nourriture du bétail, pâturage », qui, sous la forme *wespon*, doit avoir été le nom d'un alpage uranais, *Wespen*, origine de *Wespenhorn* (abrégé aujourd'hui en *Wespen*), contrefort des Scheerhörner.

Le **wespa* primitif aurait donné naissance à un dérivé **wespia* identique au *Vespia* de 1100, plus tard *Vesbia*, *Viège* et *Visp*, qui pourrait donc signifier « torrent des prairies où paît le bétail » ou « torrent des alpages ».

Il est possible que la *Vièze* du Val d'Illiez, qu'on appelait *Viège* au XVII^e siècle, ait la même étymologie.

* * *

A ces exemples de toponymes gaulois du Haut-Valais, nous devons joindre encore quelques curieux hybrides gallo-germaniques.

Bettelmatten, du gaulois *betulla*, « bouleau », et *matten*, « prés », donc « Prés aux bouleaux ».

Bietschtal, Bietschalp = « vallée » et « alpe des bouleaux », du gaulois *bettia*, « bouleau ».

Nanztal. Le gaulois *nanto*, « vallée », est devenu dans les patois romands *nant*, « vallée, vallon », et surtout « torrent ». Il est probable que *Nanztal* signifie « vallée du torrent », et que le **Ginanztal** voisin, formé du préfixe collectif allemand *ge*, de *nanto* et de *tal*, veut dire « Vallée des torrents réunis » ; le *Mühlebach*, qui l'arrose, a une douzaine d'affluents.

Taubenwald. Un examen superficiel conduirait à deux traductions aussi fausses l'une que l'autre : « bois des colombes » ou « bois des sourds ». Il faut rapprocher *Taubenwald* de ses doublets *Tobwald*, *Toppwald*, *Toubwald*, *Taugwald*, *Dauwald*, *Doppwald*, dans lesquels le premier élément est l'adjectif gau-

lois *dubo*, « noir, sombre »¹. On traduira donc *Taubenwald* par « noire forêt », et l'on remarquera que le nom de famille *Taugwald* appartient à ce groupe.

DEUXIÈME PARTIE

NOMS DE LIEUX D'ORIGINE LATINE ET ROMANE

En l'an 57 avant Jésus-Christ, sur l'ordre de Jules César, le général Galba établit son camp fortifié à Octodure (Martigny) ; bientôt s'engagent des combats très meurtriers, dont l'issue ne pouvait être douteuse. Rome victorieuse étend son pouvoir du Léman à la Furka et même au delà. Le territoire conquis reçoit le nom de *Vallis pœnina*, et on ne parle plus de Nantuates, de Vêragres, de Sédunes et d'Ubères, mais de *Vallenses*, « hommes de la vallée ». Durant quatre siècles, le pays va se romaniser rapidement et profondément, car cinquante ans ne s'étaient pas écoulés que les *Vallenses* avaient compris les avantages de leur situation nouvelle. Et leur loyalisme est si grand que certains d'entre eux se voient accorder des droits presque équivalents à ceux des citoyens romains et que les empereurs peuvent recruter chez eux un régiment de cavaliers fidèles, l'*ala Vallensium*. Tout concourt d'ailleurs au prestige de Rome. Les admirables légionnaires bénéficient de cette affinité naturelle qui, partout, lie avec le soldat le petit peuple et les jolies filles ; les agriculteurs et les marchands prennent les habitudes et la langue des négociants romains qu'a attirés la récente conquête. Le développement économique et commercial est considérable. La bonne société

¹ Comparez l'adjectif *top* « noir, sombre », des patois du Valais central.

entre en relation avec les fonctionnaires envoyés pour gouverner la province, toujours gens du meilleur monde, qui, dans ces contrées à demi-barbares, apportaient l'*urbanitas*, que nous traduirons par « l'air et les manières de la capitale ». La littérature et les arts de Rome répandent leurs séductions chez les *Vallenses* éblouis par tant de nouveautés. La population augmente et les vallées latérales voient se multiplier les établissements.

Aussi le latin est-il de bonne heure adopté par les Gaulois du Valais. S'ils ont appris assez facilement la langue de leurs vainqueurs, c'est à cause des ressemblances des idiomes des deux peuples. Par exemple, pour dire : roi, argent, trois, lac, mer, raie, trente, ils emploient les mots : *rix*, *argento*, *tri*, *lucos*, *mor*, *rica*, *triconti*, et les Romains : *rex*, *argentum*, *tres*, *lacus*, *mare*, *riga*, *triginta*. Ces analogies de vocabulaire sont frappantes.

Sans doute subsistera-t-il, ici et là, quelques îlots où la vieille langue sera employée jusqu'aux V^e et VI^e siècles : résistance insignifiante qui ne peut entraver les destinées victorieuses de la *lingua romana*. Le latin s'est si fortement implanté que les patois du Valais roman en sont les descendants directs et légitimes.

Quels sont, dans la toponymie, les résultats de ce bouleversement linguistique ? Des noms de lieux gaulois vont être remplacés par des vocables latins, mais, surtout, le développement du pays a fait naître des lieux habités nouveaux qui recevront des désignations dans la langue nouvelle. A ne considérer que le Haut-Valais, qui seul nous intéresse dans la présente étude, on peut affirmer que le latin doit nous donner l'étymologie des toponymes créés entre le I^{er} et le IX^e siècles dans les régions germanisées les premières (Conches, Loetschenthal, par exemple), et jusqu'au XV^e siècle dans celles où le dialecte alémanique s'introduira en dernier lieu (Louèche, Salquenen, par exemple).

Quand les documents historiques font défaut, il est toujours difficile, et même téméraire, d'attribuer une date précise à la naissance d'un toponyme, cependant certains indices permettent de supposer que quelques-uns des noms que nous allons étudier sont apparus à l'époque où l'on s'est mis à parler latin dans le Haut-Valais et qu'ils ont été dès leur origine un

vocable latin. D'autres, plus jeunes, de formation dite romane, sont en tout cas antérieurs au XV^e siècle. Tous ces noms, naturellement, subiront au cours des âges maintes modifications : changements de consonnes et de voyelles, additions et surtout suppressions de lettres, etc., pour aboutir à des formes germanisées.

Voyons-en quelques exemples :

Albinen, en 1224 *Albignun*, de même origine que *Arbignon* (sur Collonges), en 1200 *Albignon*, ne signifie pas « petite alpe », comme on l'a dit, mais rappelle le nom de famille ou le gentilice de son fondateur ou premier propriétaire, le Romain *Albinus*.

Almagell, en 1291 *Armenzello*, en 1377 *Almenkel*, en 1491 *Almakel*, est situé à la « bifurcation » de deux chemins qui se dirigent, au sud, vers le Monte Moro et, au sud-est, vers le Col d'Antrona et qui furent des voies commerciales importantes. Tous deux sont connus et fréquentés depuis le XIII^e siècle et en partie pavés. Au col d'Antrona, on voit les restes d'un dépôt de sel (une souste) construit en 1792.

Comme, dans les Alpes, la métaphore « fourche » était réservée aux cols (*Furka*, *Furgge*, *Forclaz*, etc.), on ne pouvait, sans risque de confusion, l'employer pour désigner une « bifurcation ». Le peuple eut recours à une autre métaphore excellente : le « mancheron » de la charrue, les deux cornes du mancheron représentant fort bien deux sentiers descendant de la montagne et convergeant vers le fond de la vallée. Or, mancheron dérive de « manche », en latin *manicus*. On peut supposer, m'écrit en substance M. Hubschmied, que dans la Vallée de Saas, un diminutif de *manicus*, *manicellus*, devenu *manzel* à l'époque romane, servit à exprimer l'idée de « bifurcation ». Comme la région était en relation constante avec l'Italie, naquit la forme *al manzel*, « à la bifurcation », qui exprime fort bien la graphie *Ar + menzello* de 1291, où apparaît la permutation si fréquente en Valais de l' *l* en *r* (*balme* devenant *barme*, etc.).

Scherminong (alpage sur Albinen), que l'atlas Siegfried appelle *Chermignon*, est identique à *Chermignon*, village du district de Sierre, et vient, comme Albinen, d'un gentilice romain, *Carminius*.

Finges, en allemand **Ffyn** (hameau et forêt), en 1321 *Fingis*, en 1376 *Fynio*. Trois solutions sont proposées : 1. comme *Finhaut*, en 1294 *Finyaux*, de *fenile*, « fenil » ; 2. dérivé du gentile *Fidius* ; 3. *Finges* de *finicos*, « les gens de la frontière », et la forme allemande *Pfyn*, anciennement *d'Fin*, du latin *finis*, « la frontière, les confins ». La troisième solution nous paraît la meilleure, à cause de l'analogie frappante avec *Pfyn* (Thurgovie), qui est le *Fines* de l'Itinéraire d'Antonin, et dont la situation correspondait à la « frontière » de la Gaule.

Findelen, sur Zermatt, autrefois *Finelen*, et **Finneln** sur Staldenried, du latin *fenile*, « les fenils », sont probablement postérieurs à l'époque romaine.

Zen Gafinen, de *capanna*, « aux cabanes ».

Gampel, en 1238 *Champilz*, 1344 *Champep*, 1454 *Gampil*, est le latin *campellum*, « le petit champ », comme nos *Champel*, *Champex*, etc.

Gampinen ou **Gampenen**, en 1267 *Champagnes*, du latin *campanias*, « les campagnes ».

Gamsen, en 1233 *Gamosum*, en 1392 *Chamosono*, en 1400 germanisé en *Gamse*, doit avoir la même origine que *Chamoson* (Bas-Valais), en 1050 *Villa Camusia*, en 1214 *Chamosun*. Est-ce « territoire à chamois », comme le dit Jaccard ? L'altitude s'y oppose. On y verrait plutôt un « domaine de *Camusius* ». Mais ce gentile est-il attesté ?

Geschenen, en 1381 *Geschinon*, identique à *Goeschenen* (Uri) (et à l'italien *cascina*, doit être le latin **capsina*, dans le sens de « petit chalet », qui serait un diminutif de *capsus*, « cage pour bêtes sauvages, parc, enclos » selon Velléius Paterculus.

Gesteln (Ober- et Unter-), en 1331 *Castellione*, diminutif de *castellum*, « château-fort, forteresse », identique au français *Châtillon*.

Gifrisch, au XIII^e siècle *Chevrils*, *Chivriz*, du latin *caprile*, « étable à chèvre », identique aux *Chevril*, *Chevry*, *Chevrilles* de la Suisse romande.

Glis, en 1231 *Glisa*, 1309 *Glis*, du latin [*ec*]*clesia*, « église », ne désignait pas une église isolée, mais un village qui, le premier peut-être, doté d'une église grande ou petite, se distinguait ainsi des autres. Aujourd'hui encore, sauf erreur, *Glis* a l'église paroissiale de Brigue. Il est identique aux toponymes

français *Gleizes*, d'où *Gleysenove*, *Glisolles*, *Grisolles*. On remarquera l'aphérèse, c'est-à-dire la chute de la première syllabe *ec* du mot latin, qui s'est produite aussi en italien : [*ec*]*lesia* est devenu *chiesa*, et en provençal, *gliëisa*. *Glis* est un échantillon toponymique unique en Suisse romande, où sont très fréquents, au contraire, les *Môtier*, *Mothy*, *Mouthi*, du latin *monasterium*.

Grengiols, en 1052 *Graneiroles*, 1222 *Griniruels*, 1290 *Gra-niols*, 1325 *Greniols*. La forme primitive vient du latin *granariolas*, « petits greniers ».

Conches, au XIII^e et XIV^e siècles *Conches*, semble avoir son origine dans le latin *concha*, comme les autres *Conches* romands, et signifier, par conséquent, « vallée, grande dépression », mais cela n'est pas certain.

Graechen, en 1250 *Granges* et *Grescon*, 1295 *Grangiis*, 1307 *Grenkun*, du latin * *granica*, « grange ».

Kastel (Loetschental), « le château ».

Praborgne, ancien nom roman de Zermatt, *Pra Borny* 1250, *Pra Borno* 1285. Semble identique à *Prés borgnes*, qui, dans un document de 1734, désignait des prairies situées entre Aigle et Ollon et que l'on traduira par « prés privés de soleil ». En effet, l'adjectif « borgne », en patois *bornyo*, *borno*, signifie avant tout « aveugle », puis « aveugle d'un œil », enfin « mal éclairé, sombre, obscur » dans des noms de lieux tels que *la tsèrare borna*, « chemin encaissé et sombre », *Praborgne*, *Prés borgnes*, etc. (Voir *Glossaire des patois de la Suisse romande*, Tome II, p. 511.)

Saas, au XIII^e siècle *Sauxo*, *Solxa*, *Sausa*, etc., a la même origine que *la Sage* (Val d'Hérens), prononcé en patois *la Châse*, et remonte au latin *salicem*, « saule, osier ». C'était autrefois le nom de la vallée tout entière, et non des trois villages *Balen*, *Im Grund*, *Fee*.

Fee, en 1491 *Fee*, *Vee*, 1578 *Föberg*, du latin *fœta*, « brebis pleine », puis « brebis en général ». Les patois romands disent *feya*, « brebis », qui explique *Crau des Fayes*, *Tannaz ès Fayes*, *Six des Fées*, *Pare ès Fées*, etc., où il ne faut pas voir de gracieuses fées.

Salquenen est la forme française officiellement consacrée par les C.F.F., mais elle est un hybride monstrueux : on devrait dire *Salquène* ou mieux *Sarquène*, comme on le faisait encore

il y a cent ans et comme le prouve la prononciation patoise des voisins romands : *Charkèno*. — En 1235 *Salqueno*, en 1332 *Sarqueno* ; étymologie obscure.

Salgesch (prononcé *Salkesch*) est le nom alémanique du même village.

Termen, du latin *terminus*, « frontière ». Voir plus haut *Mœrel*.

Turtig, en 1306 *Turtinge*, 1414 *Turting*. Ces formes semblent être une germanisation de *Torteins*, qui était en 1290 le nom de l'Alpe de *Tortin* (Nendaz). *Turtig* et *Tortin* pourraient avoir la même origine et dériver du latin *tortus*, « tordu, tortueux », d'où les significations « tournant du chemin » pour le premier, et « vallon tortueux » pour le second.

* * *

Dès le XV^e siècle, le Haut-Valais étendit sa suprématie sur toute la vallée, dans les domaines religieux et politique. Il en résulta un déplacement de la frontière linguistique, qui s'avança peu à peu de Gampel à Sierre. Le district de Louèche, par exemple, roman au moyen âge, sera germanisé définitivement au XVI^e siècle. Mais la toponymie romane ne disparaît pas ; cette germanisation tardive n'a d'autre effet que de modifier légèrement la prononciation des noms de lieux. Voici quelques exemples, relevés dans les environs de Louèche et de Salquenen, dont il suffira de donner les équivalents français.

Tschallong, « champ long ».

Schachtalar, « châtelard ».

Kleiven, au XVI^e siècle *eys cleves*, « aux pentes ».

Schanderong, « champ Durand ».

Grandschang, « grand champ ».

Flantschang, « plan champ ».

Tschabeln, « châbles ».

Tschalmett, « charmette », soit « petite chaux ».

Tschüdenett, « chaudannette ». Les « chaudannes » sont des sources ou ruisseaux qui ne gèlent pas en hiver.

Tscharboniry, « charbonnières ».

Tschenefieren, « chenevières », où l'on cultive le chanvre.

Glü, au XV^e siècle *ou cloux*, « au clos ».

Glumartang, « clos Martin ».

Golléry, au XV^e siècle *en laz coloyri*, « aux couloirs ».
Folyeret, « feuillerette », bois feuillu, par opposition aux conifères.

Franové, « pré nouveau ».

Frewire, « [*le champ du*] *preveyre* », c'est-à-dire du « prêtre », en vieux-français *preveire*, du latin *præbyterum*.

Flaschen, Flaschetten, « places, placettes ».

Flagnen, au XV^e siècle *eys plannes*, « aux plans ».

Flantey, « les [terrains] plantés ». Comparez *la Planta*, à Sion.

Golliet, « la petite gouille ».

Guttet, en 1359 *Gottet*, « petite goutte », c'est-à-dire « petite source », comme les *Gottettaz romandes*.

Larschen, au XV^e siècle *ou clou dou larsy*, « au clos du mélèze ».

Mulling, au XV^e siècle *az mulyn*, « au moulin ».

Pravillerang, au XV^e siècle *en pra Willeran*, « au pré de Willeran ».

Rachar, « racard » (fenil, petite grange).

Karo, au XV^e siècle *eys quarroz*, « aux coins ».

Susten, « la souste », c'est-à-dire : douane, entrepôt de marchandises.

Schinjeren, en 1224 *Sinieres*, « terres où l'on peut *senâ*, « semer », des céréales ». Identique à *Seneires*, sur Orsières, couvert de champs de seigle.

Tscherdig, au XV^e siècle *eys gerdys*, « aux jardins potagers ».

Schanderüno, au XV^e siècle *eys chan de ronoz*, « aux champs du Rhône ». Remarquez que le fleuve garde son nom roman et n'est pas appelé *Rotten* comme dans la vallée de Conches.

Tavernettes, « petites tavernes » sur la route du Simplon.

* * *

Nous avons signalé dans la première partie de cette étude quelques toponymes hybrides formés d'éléments gaulois et germaniques : on ne s'étonnera pas qu'à cette frontière des langues on puisse constater des accouplements de mots romans et alémaniques. Nous ne nous arrêterons pas à ces monstres

tout modernes que sont le **Signalhorn**, le **Napoleonsbrücke** ou la **Concordiaplatz**, mais nous considérerons avec plus d'attention les formations suivantes, qui sont beaucoup plus anciennes.

Autannazgrat, « arête des Autannes ».

Alpetjigrat, « arête de la petite alpe ».

Corbetschgrat (sur Chandolin), peut-être « arête des corbeaux ».

Majingalp et **Majinghorn** sont, littéralement, « l'alpe » et « la corne du mayen ».

Manschetgraben est le « ravin du petit mayen », du « mayenchet ».

Pischiourgraben (en 1551 *Comba dou Pissyor*) se traduit par « ravin du pissoir ». On sait le rôle important que joue le verbe « pisser » dans la toponymie des ruisseaux et des cascades.

Visperterminen, « les limites » ou « les confins de Viège ».

Windstadel. L'allemand *Stadel* est l'équivalent de « grenier » ou du valaisan « racard ». — Le premier élément n'est pas *Wind*, « le vent », mais le mot français ou roman *viande*, dans son sens ancien de « vivres, provisions », du latin *vivenda*. Donc *Windstadel* est le « racard aux provisions ».

* * *

Mais il est temps de conclure et de rappeler, une fois de plus, que les noms propres de lieux ne sont pas des mots vides, pareils à ces étiquettes fantaisistes qu'on colle sur les produits pharmaceutiques ou alimentaires. Ils doivent signifier quelque chose, et l'alpiniste aime, pensons-nous, à en connaître l'explication raisonnable. Cette étude sommaire et incomplète des toponymes prégermaniques du Haut-Valais ne saurait prétendre à évoquer les vicissitudes de l'histoire de ce pays. Cependant, elle soulève un coin du voile qui recouvre ce passé, tout en illustrant la réalité présente. Certains noms de lieux très anciens sont aujourd'hui encore en harmonie avec les reliefs du sol et la végétation, et d'autres nous laissent deviner des croyances ou des superstitions dès longtemps révolues. Mais, il se peut, hélas ! que les fées et les « Dames »

des torrents gaulois aient pour compagnons ces fantômes auxquels se laissent prendre les étymologistes téméraires.

Index des principales sources consultées

H. Jaccard, *Essai de toponymie*. 1906.

J. Zimmerli, *Die deutsch-französische Sprachgrenze in der Schweiz*. III. 1899.

E. Muret, *Effets de la liaison de consonnes initiales avec s finale, observés dans quelques noms de lieu valaisans*, dans *Bulletin du Glossaire des patois de la Suisse romande*. 11^e année. N^o 3.

E. Tappolet, *Les données fondamentales des conditions linguistiques du Valais*, dans *Revue de linguistique romane*. Tome VII.

J. U. Hubschmied, Notes de toponymie dans *Ueber die Verbreitung von «Heidengräbern» am Ausgange des Vispertales und des Turtmantales*, paru dans *18. Jahresbericht der Schweizerischen Gesellschaft für Urgeschichte*, pro 1926.

J. U. Hubschmied, *Bagako, Bagon(o)*, dans *Revue celtique*. Tome L. N^o 3.

J. U. Hubschmied, *Ueber schweizerische Flussnamen*, dans *Der kleine Bund*, 29 November 1931.

J. U. Hubschmied, *Gallische Namen auf —pi, —pa*, dans *Festschrift Ls. Gauchat*. 1926.

J. U. Hubschmied, *Sprachliche Zeugen für das späte Aussterben des Gallischen*, dans *Vox Romanica*. III. 1938.

J. U. Hubschmied, *Nombreuses et importantes communications personnelles*.

G. Dottin, *La langue gauloise*.

Leo Meyer, *Zermatt in allen Zeiten*, dans *Jahrbuch des S.A.C.* 1922.

Marcel Kurz, *Guide des Alpes valaisannes*. III a, III b. 1937.

Chapitre X

ESQUISSE DE TOPONYMIE GLACIAIRE

Rosa — Vedretta — Glacières — Nevé

Monte Rosa. Au XVI^e siècle, le *Col de Saint-Théodule* était appelé par les Valaisans *der Gletscher*, et par les Valdôtains *la Rosa*. Cette dernière dénomination s'est lentement déplacée vers l'est pour se fixer sur la cime bien connue. Le mot *rosa* était donc l'équivalent, si ce n'est la traduction, de l'allemand *Gletscher*. Des documents authentiques nous apprennent le sens de ce mot à la fin du XVI^e siècle. Ils se rapportent au projet de créer un canal d'écoulement pour le lac du Rutor. L'auteur du projet, dressé en 1596, parle de percer le rocher en tel endroit que la *rose* ne puisse jamais y arriver. Le duc de Savoie envoya sur les lieux l'ingénieur Soldati pour lui faire un rapport (10 octobre 1596), où nous lisons : « ... et hora gli e sopravvenuto tanta gran massa die neve congelata, nominata da li paesani *rosa*, che a chiusa la detta apertura, in molta alteza et solamente sotta fra uno deli detti monti, et la ditta *rosa* ha lasciato una bocca larga »¹.

Plus tard, de Saussure fait mention du terme valdôtain *ruise*, qu'il emploie pour désigner le Glacier de Miage italien. Martelli nous apprend que les gens du pays d'Aoste donnent ce nom aux glaciers en général. Enfin, l'abbé Henry note la forme *roèse* dans une étude sur le patois de Valpelline, et la traduit par « glacier ».

¹ Coolidge. *Josias Simler* p. CXXX.

Quelle peut être l'étymologie de ce mot *rosa*, prononcé dans divers dialectes alpins *reuse*, *rouièse*, *roèse*, *rouese*, *rouise*, *roise*, *roijsa* ? Problème ardu et peut-être insoluble. De quelle langue nous vient-il et quelle en est la signification primitive ? Dans une étude toponymique ¹, M. J. U. Hubschmied a éclairé ce difficile problème. Il nous apprend que « dans des commentaires (Glossen) en vieux haut-allemand (bavarois), le latin *crustæ* (employé par Virgile) pour désigner les *croûtes de glace* d'un fleuve gelé ², est traduit par *rosum*, forme pluriel d'un singulier **rosa*, « croûte de glace, glace », plus anciennement **hrosa* ³, apparenté à l'origine avec le latin *crusta*, « croûte » et le grec *krystallos*, « glace ». Ce *rosa* serait d'origine germanique (langobard). Dans des temps très anciens, les Romains de l'Engadine auraient adopté un mot germanique **hrosa* pour désigner les glaciers. »

Les dictionnaires étymologiques des langues latine et grecque confirment cette hypothèse. Tous apparentent *crusta*, « croûte, revêtement rugueux et durci par coagulation », aux mots suivants :

grec	<i>krustainein</i> , « faire geler ».
»	<i>kruos</i> , « froid glacial ».
»	<i>krystallos</i> , « glace » ⁴ .
letton	<i>krevé</i> , « croûte d'un glacier ».
»	<i>kruvesi</i> , « boue glacée d'un chemin ».
irlandais	<i>cruaid</i> , « dur ».
ancien islandais	<i>hrjosa</i> , « frissonner ».
vieux haut-allemand	<i>hrosa</i> , « croûte, glace ».

¹ *Clubführer durch die Bündner Alpen V. Bernina Gruppe*. 1932, p. 360.

² Voici le vers de Virgile :
Concrescunt subitae currenti in flumine crustae.

Géorgiques III v. 360.

³ Ce *hrosa* devait se prononcer *chrosa*, avec *ch* suisse-allemand.

⁴ On sait que le mot savant *cristal* vient du grec *krystallos* « glace », parce que, depuis l'antiquité jusqu'au XVI^e siècle, les naturalistes étaient persuadés que le cristal était de la glace changée en pierre.



(Cl. O. Nicollier)

LA ROSA ou ROËSE

Aujourd'hui Col de St-Théodule ; au XVI^e siècle Mont Servin. Vue prise de l'Epaule du Cervin

Le type primitif de tous ces mots renfermerait l'idée d'un « durcissement produit par le froid, d'une cristallisation, d'une glaciation ».

La linguistique comparée est trop au-dessus de ma compétence pour que je puisse affirmer que cette ingénieuse et très plausible hypothèse sera ratifiée sans réserves par les linguistes unanimes. (Ce serait, du reste, un spectacle assez rare !) Les uns diront, peut-être, que la forme *ruise* doit remonter, non pas à *rosa*, mais à un type *rosia* ; que ce *hrosa* germanique n'a laissé aucune trace dans les dialectes si conservateurs du Haut-Valais ; et qu'on s'étonnera de la présence de cet intrus langobard dans une terminologie alpine qui n'offre guère que des éléments romans ; enfin, que le latin *rosum* (participe de *rodere*, « ronger » (comparez *érosion*) pourrait lui aussi retenir l'attention : le glacier étant un fleuve qui se fraie un chemin ; ce chemin, ce lit de glace est creusé par l'*érosion*.

Le lecteur voudra bien me pardonner d'avoir modestement et très sommairement exposé les solutions possibles, sans prendre parti dans un débat où mes lumières sont insuffisantes. Mais, quoi qu'il en soit, *Monte Rosa* signifie sûrement *Mont de la glace* ou *Mont des frimas*, comme on eût dit du temps de Louis XIV. Il n'est du, reste pas le seul représentant toponymique de *rosa*. Je note, par exemple, et sans commentaires :

Monte Rosa del Banchi (massif du Grand Paradis).

Planereuse, « glacier plan », équivalent exact du *Piano rosa*, désignant le *Theodulgletscher*.

Col de la Reuse d'Arolla (prononcez *roise*), « col du *Glacier d'Arolla* ».

La Tête des Roëses, filot rocheux entouré par le glacier des Grandes Murailles, au sud de la Dent d'Hérens.

La Roissetta, ou *Roesetta*, « le petit glacier », entre la Valpelline et le Val Tourmanche.

La Grand'Roise, « le Grand Glacier », à 3300 m., situé à l'est du Mont Emilius (Piémont).

* * *

Comme je le dis ailleurs, *glacier* a remplacé de nos jours la forme *glacière*, toujours employée autrefois.

Le Mont Glacier s'élève à 3186 m., au nord du *Monte Rosa dei Banchi*.

Les Glaciers est le nom d'un petit village du Val d'Ollomont.
Les Glaciers, nom d'un village savoyard, sous le Col de la Seigne.

* * *

Le **Blegnet** (Val de Ferpècle), « le petit glacier », est une forme dont je parle ailleurs.

* * *

Le **Vedretta du Lion** est un champ de neige très escarpé, sous la *Tête du Lion*. — Dans les Alpes du Tessin, de l'Engadine et du Piémont, on rencontre les formes *vedretta* (féminin) et *vadret* (masculin), qui signifient « glacier ». Vers 1573 déjà, Campell, dans la *Topographia Rhætiæ*, signale ce mot dialectal *vedret*, qui, selon lui, viendrait soit du mot rhéto-roman *veider*, « vieux », soit de *vaider* (latin *vitrum*), « verre » ou « glace ». Dans une belle notice, M. Hubschmied pense que *vedret* est le latin *veterectum*, dérivé de *veterem*, « vieux », donc « vieille neige », soit « glacier », équivalent de l'allemand *firn*¹.

Cependant, une dérivation de *vitrum*, « verre », l'hypothétique *vitrectum*, serait peut-être soutenable. Elle serait appuyée par des formes dialectales des Alpes françaises : *veiras*, *veira*, *veyra*, *veirach*, « glacier, culot d'avalanche », qui remontent à *vitrum*, comme du reste le français *verglas*.

* * *

Plan Névé (glaciers de...) (Muveran et Dent du Midi). Le mot *névé* est entré dans la langue française il y a un siècle environ, mais sa prononciation correcte serait *nevé* et *nevi* (Savoie et Suisse romande). — Les deux glaciers ci-dessus nommés sont donc, étymologiquement, des « névés plats ».

¹ Op. cit. p. 363.

Chapitre XI

CERVIN OU SERVIN ?

Deux hypothèses nouvelles

Depuis une trentaine d'années, les historiens et les linguistes semblaient ne plus s'intéresser à l'important problème de l'origine, de la signification et de l'orthographe du nom du Cervin. Peut-être restaient-ils un peu déconcertés et troublés devant l'avalanche de dates, de noms et de documents qui se précipitait du haut des études bien connues de W. A. B. Coolidge¹. Nul n'aurait osé contester la compétence et l'autorité de l'illustre alpiniste, et le *Guide des Alpes valaisannes*, vol. II, dans sa première édition (p. 255), s'en référait trop modestement aux travaux de l'oracle de Grindelwald. Mais voici que, tout récemment, le problème est revenu à l'ordre du jour ; deux linguistes éminents ont incidemment parlé du Cervin dans des études toponymiques d'une portée beaucoup plus générale : il s'agit de M. J. U. Hubschmied, souvent cité dans ces pages et de M. Albert Dauzat, directeur d'études à l'École pratique des Hautes Etudes, à Paris. Bien que je ne puisse souscrire à leurs conclusions, j'essaierai de résumer, sans les trahir, les thèses neuves et originales de ces deux savants, après quoi, j'analyserai à mon tour le nom de la plus célèbre cime de nos Alpes.

¹ *Swiss travel and Swiss Guide Books*, 1889. — *Josias Simler et les origines de l'alpinisme*, 1904. — *Alpine Studies*, 1912, p. 192—223 et 252—262. — *Il Cervino nella storia fino al 1800*, dans *Rivista mensile*, 1912, p. 6—9.

Pour M. Hubschmied, *Cervin* serait l'aboutissement moderne (par l'intermédiaire du latin *cervinus*) d'un mot gaulois **karwīnos*, « le petit cerf ». Les Gaulois croyaient à l'existence de divinités, Fées, « Dames » et Démons, qui hantaient les cours d'eau, les marais ou même les solitudes de la montagne ; ils leur prêtaient souvent l'apparence d'animaux, celle du cerf en particulier. Jusqu'en plein moyen âge chrétien, ces croyances païennes avaient laissé des traces : dans les mascarades du tournant de l'année, certains déguisements étaient comme des survivances de croyances gauloises, entre autres « le Petit Cerf » et « la Vieille », qui scandalisaient l'Eglise et attiraient ses foudres. Or, remarque M. Hubschmied, au pied de la cime qui nous occupe, coulent deux torrents, affluents du Marmore, appelés aujourd'hui *Cervino* et *la Vieille*, et dont les noms seraient ceux des divinités qui les hantaient il y a deux mille ans ¹. Pour ce qui concerne le torrent de *la Vieille*, je crois qu'il doit son nom à l'alpage voisin, dit *la Vieille* sur la carte, mais qui devrait s'écrire l'*A vieille*, « l'Alpe vieille ». Il y en a plusieurs dans les Alpes, qui font pendant aux *A neuva*, « alpe nouvelle », malheureusement orthographiées *Laneuvaz*. Quant à *Cervino*, remontant à *karwīnos* selon M. Hubschmied, je me borne pour l'instant à remarquer qu'il me semble postuler à l'initiale originelle le son *k* ou *c* dur.

M. A. Dauzat refuse de se ranger à l'opinion de M. Hubschmied. Autrefois, il rapprochait *Cervin* de « cerf » ², mais il écrit dans une œuvre récente : « Quant au *Cervin*, je doute fort aujourd'hui de la métaphore « cerf », qui s'impose si peu, surtout du côté italien, où la montagne apparaît comme un lourd trapèze, sans rapport avec une corne de cerf : ici, un *caravos* est plus vraisemblable ³. » Ces lignes sont tirées d'un chapitre fort intéressant dans lequel M. Dauzat étudie une racine ou « base » très ancienne, pré-indoeuropéenne, *cara*, « pierre ». Le *caravos* cité en est un dérivé, qui expliquerait le nom de *la Crau*, dont le sens primitif serait « [désert] pierreux ». Donc, pour M. Dauzat, *caravos*, devenu *Cervin*, signi-

¹ J. U. Hubschmied. *Sprachliche Zeugen für das späte Aussterben des Gallischen*, dans *Vox Romanica* III, 1938, p. 66 à 74.

² A. Dauzat. *Les Noms de lieux*. Paris, 1926, p. 211.

³ A. Dauzat. *La Toponymie française*. Paris, 1939, p. 86.

fierait, bien qu'il ne le dise pas expressément, « [montagne] pierreuse ». Comme pour l'hypothèse de M. Hubschmied, je constate que celle de M. Dauzat implique à l'origine un *c* dur initial.

* * *

Méthode et principes de la présente étude

Qu'on me permette d'intervenir dans le débat et d'analyser à mon tour le nom du Cervin, en examinant de près les pièces connues du procès et en apportant des documents nouveaux de quelque importance. Mais, au préalable, il me paraît utile de rappeler certains principes qu'il est sage de ne pas oublier dans un problème toponymique de cette nature.

Les noms de sommets, comme les autres noms de lieux, ont leur origine et leur explication dans la langue qui fut ou qui est parlée dans la région où se dresse la cime. Les pics des Alpes Pennines ne portent pas des noms d'origine chinoise, arabe, russe ou portugaise. C'est dans leur terroir linguistique seulement qu'on peut avoir quelques chances de trouver la clef de leur étymologie. Il va sans dire que je ne parle pas des noms modernes, création ou inventions de cartographes ou d'alpinistes : *Pic Wilson* ou *Aiguille Purtscheller* n'appellent pas d'analyse étymologique, de nos jours tout au moins, car, qui sait ? le premier pourrait bien sous peu (c'est la mode) être dénommé : le *Wilson* tout court (comparez *le Dru*, *la Verte*, etc.). En l'an 2000, on prononcera le *Vilson*, qu'un toponymiste téméraire déclarera être le latin *Vilem Sumnum*, « le vil sommet ». Le second deviendra : *la Pourcellaire*, où l'on verra, j'imagine, *Porcelleria*, « la gardienne des pourceaux » ! Mais revenons au Cervin, nom populaire, qui plonge ses racines dans la vallée d'Aoste, où l'on parle le valdôtain. Qu'est-ce que ce dialecte régional ? Un fond gaulois (du temps des Salasses) recouvert presque entièrement par le latin dès la conquête du pays par l'empereur Auguste (Aoste lui doit son nom), à peine influencé par les invasions burgondes au V^e siècle, et qui, évoluant au cours des siècles, est devenu un des parlars dits franco-provençaux, aujourd'hui plus ou moins moribonds. Une histoire, on le voit, toute pareille à celle de ses frères, qui, des Vallées vaudoises du Piémont

jusqu'au Cervin, tout au long de la chaîne des Alpes, s'appellent patois dauphinois, savoyards, vaudois et valaisans. Cette parenté avec le parler indigène de la Savoie, du Pays de Vaud et du Valais romand est manifeste. Il suffira de citer quelques noms de famille valdôtains : *Favre, Forclaz, Henry, Rosset, Guex, Gay, Rey, Marquis, Bovet, Ansermin*, etc., etc. Et dans les noms de lieux, que de résonnances familières aux oreilles romandes et savoyardes ! En voici quelques-uns pris au hasard sur une carte du pays valdôtain : *Biolley Dailley, Larzey, Pessey* « bois de bouleaux, de pins, de mélèzes, de sapins », *Glarey* « glarier », *Peutey* « marécage », *Balme, Barma* « roche en surplomb », *Cleyve* « pente », *Crêta* « crête », *Cingline* « terrasse herbeuse », *Pissot, Pissivache* « cascades », *Tsâ* « chaux », *Charmontane* « chaux d'août », *Tramail* « chalet de remuage », *Baux* « étable », *Serva* « forêt », *Abériaux* « abreuvoir », *Suche* « sommet arrondi », *Triolet* « trèfle », *Entrèves* « entre les eaux », *La Palud* « marécage », *Les Praz* « les prés », etc., etc. Concluons : c'est dans le dialecte valdôtain qu'il conviendra de chercher l'origine, la signification et la véritable orthographe du mot *Cervin*.

Quand on étudie des noms de lieux alpins, il est un autre axiome qu'il ne faut jamais perdre de vue : à la montagne, bien souvent, les noms « montent ». La plupart des sommets situés au-dessus de la région des prairies alpines ont reçu très tard, même très récemment, leur dénomination, et c'est sur leurs flancs, parfois même à leur pied, qu'on retrouvera le nom du village, de l'alpage, du ruisseau ou de la forêt qui est allé se percher deux mille mètres plus haut. J'aurai, plus loin, à examiner cette question à propos du Cervin, aussi n'est-il pas inutile de citer quelques exemples choisis au hasard. Le *Piz Bernina* n'a un nom que depuis 1850 ; avec beaucoup de modestie, de goût et de tact, son premier vainqueur, J. Coaz, employa l'appellation du col homonyme. Mais le col lui-même (*Berninapass*) devait la sienne à un alpage (aujourd'hui *Alpe de Bondo*) situé sur son flanc nord : la *Bernina-alp*, plus anciennement *Beronina*, et au XV^e siècle *Beranya*, peut-être dérivé d'une racine liguro-celtique *ber*, « torrent ». Pareille « ascension » toponymique doit s'être produite de l'*Alpe Palû* au célèbre *Piz Palû*, où l'on reconnaît facilement le latin *paludem*, « terrain marécageux ». Et la *Jungfrau* ? Au moyen

âge, les nonnes (*Jungfrauen*) d'un couvent d'Interlaken possédaient au-dessus de Wengen un alpage : la *Jungfrauentalp*, au pied de la belle cime à laquelle on donna le nom un peu long de *Jungfrauentalhorn*, abrégé plus tard en *Jungfrauentalhorn*, et de nos jours en *Jungfrau*. Et pourtant, plusieurs années après la victoire des Meyer (1811), M^{me} de Staël affirmait sérieusement que la « *Vierge* » n'avait pas été violée et ne le serait jamais ! Le *Dru* doit son nom aux gazons situés à ses pieds et qu'engraissait le fumier du petit bétail qu'on y menait paître. Le chalet de *la Brenva* (1516 m.), « chalet du mélèze », a l'honneur d'être le parrain, à 4303 m., du col homonyme. Récemment, j'ai montré qu'un « petit érable », un *ayalin*, parti de 1800 m., était allé se percher à 4207 m. sur l'*Allalinhorn*. Le *Grand Golliaz* s'appelle ainsi parce que, à son pied occidental, se trouvent quelques « gouilles », un *golliat* en patois valdôtain. La *Chenalette* est un sommet qui signifie « petit couloir ». La *Veudalle* est une pointe qui veut dire « petite vallée », et le *Balaïtous* pyrénéen est le nom d'un pic qu'il faut traduire par « vallée laiteuse ». On pourrait multiplier ces exemples. *Cervin* aurait-il, lui aussi, réussi une « escalade toponymique » ? Je répondrai plus loin à cette importante question.

Encore une troisième et dernière remarque préliminaire. Il est imprudent d'aborder la recherche de l'étymologie d'un toponyme en tablant uniquement sur sa forme actuelle. Il faut remonter dans le passé et découvrir la forme la plus ancienne dont l'histoire fasse mention. Malheureusement, les historiens et géographes grecs et romains : César, Pline, Polybe, Strabon et Ptolémée, ne se sont pas occupés du *Cervin*. Rien non plus dans les chartes du moyen âge. Ce n'est que dans des documents du XVI^e siècle qu'on lit ce nom pour la première fois. Avec une belle conscience, Coolidge a cherché à dresser la liste des historiens, géographes, topographes ou généalogistes qui, dès le XVI^e siècle, ont parlé de la région des Alpes qui nous intéresse. Il analyse leurs œuvres, en fixe la date et y signale les noms de lieux employés par eux. Je renvoie le lecteur à ces copieuses études et me contente de rappeler les noms de quelques-uns de ces auteurs :

Gilles Tschudi, de Glaris (1505—1572), qui aurait franchi le Théodule vers 1528.

Johannes Stumpf, de Zurich (1500—1566), chroniqueur et géographe.

Sébastien Munster, de Bâle (1489—1552).

Josias Simler (1530—1576).

Philibert de Pingon (XVI^e siècle).

Je me borne à constater pour l'instant que :

1. les sources de Coolidge sont (à l'exception d'un seul) des auteurs de langue allemande qui emploient presque tous le latin, langue internationale des savants de leur époque ;
2. plusieurs de ces auteurs n'ont pas vu les lieux dont ils parlent. Josias Simler, goutteux à vingt-neuf ans, eût été embarrassé d'affronter les neiges éternelles, et ses écrits de topographie étaient un moyen de se distraire de ses travaux théologiques ;
3. ces auteurs ont la fâcheuse habitude, non du véritable plagiat, mais de répéter ce qu'ont dit leurs prédécesseurs et confrères : leur science est essentiellement livresque ;
4. enfin, sous leur plume, le mot latin *mons* doit être traduit par *col*, tandis que *jugum* signifie *sommité*. (De nos jours encore, *Mont* signifie *col* dans : Mont Cenis, Mont Genève, Mont Iseran, etc.)

On peut s'étonner que Coolidge n'ait fait aucune recherche dans les archives régionales, qui sont cependant les véritables documents de première main. On verra plus loin que je n'ai pas voulu l'imiter et je ne le regrette point. Coolidge ne s'est pas demandé non plus si le mot *Cervin* était un exemplaire unique, ou si ce toponyme avait des frères jumeaux quelque part, dans une autre région des Alpes. C'était là, me semble-t-il, une grave lacune que je me suis efforcé de combler, comme on le constatera bientôt.

Noms anciens et modernes du « Théodule »

Ces remarques préliminaires, d'une longueur dont je m'excuse, étaient indispensables pour pouvoir aborder la grande question : en quel lieu, à quelle date et avec quelle orthographe est apparu le nom que devait porter un jour le pic de 4477,5 m., dit aujourd'hui *Cervin* ou *Matterhorn* ?

Pour résoudre ce problème, il faut absolument nous défaire de notre mentalité d'alpinistes modernes. Nous avons pris

l'habitude de localiser avec une précision extrême des points inférieurs dans la haute montagne : notre nomenclature alpine fourmille de lieux-dits tels que le C. P. — *la Fissure Mummery* — *la Moseley Platte* — *l'Enjambée*, etc. Il n'en était pas de même dans le passé. Les lieux situés au-dessus de la zone des pâturages ne recevaient un nom que s'ils avaient pour les montagnards quelque intérêt ou utilité pratiques. C'était le cas des mines, des postes d'observation militaires, des postes d'affût pour la chasse aux chamois, et surtout des cols et des passages. Les grands pics restaient anonymes. Ainsi, les hommes du val Tournanche connaissaient fort bien les névés et glaciers qu'ils avaient à franchir pour aller négocier chez leurs voisins du Valais. Quant à la pyramide rocheuse qui, à l'ouest, domine le passage, elle n'était pour eux qu'une grande pointe, « *la grand'becca* », comme ils disaient (et disent encore) dans leur patois.

On ne s'étonnera donc pas que l'antiquité, le moyen âge et le XVI^e siècle aient laissé ce beau sommet dans l'anonymat. Aucune mention certaine n'en est faite par les géographes, topographes, auteurs de cartes et d'itinéraires que je nommais plus haut. Personne ne parle de cette cime, mais, à maintes reprises, il est question du territoire où se trouve le passage que nous appelons aujourd'hui *Col de Saint-Théodule*, passage fréquenté, a-t-on dit, dès l'époque romaine.

Dès le XVI^e siècle, les auteurs et les documents donnent à ce col des appellations diverses. En voici la liste chronologique, avec les dates du premier et du dernier emploi du nom.

1. *Mons Silvius* de 1528 à 1812.
2. *Der Gletscher* de 1528 à 1723.
3. *Augstalberg* de 1548 à 1760.
4. *Mons Matter* de 1550 à 1723.
5. *La Roise* de 1560 à nos jours.
6. *Mont Servin* de 1560 à 1855.
7. *La Rosa* de 1574 à 1800.
8. *Mons Certinus* une seule fois, en 1581.
9. *Col de Saint-Théodule* de 1688 à nos jours.
10. *Col du Val de Bagni* (?) une seule fois, en 1707.
11. *Col de Pennins* de 1707 à 1794.
12. *Colla del Passo di Valais* une fois en 1772.

13. *Matterjoch* de 1820 à 1855.

14. *Pas du Valais* de 1827 à 1846.

Quatorze noms différents ! Un choix est nécessaire. Éliminons d'emblée les n^{os} 3, 4, 9, 10, 11, 12, 13 et 14, les uns trop modernes, les autres manifestement fantaisistes et ne correspondant pas à l'usage local. Éliminons encore le n^o 2, *der Gletscher*, expression zermattoise germanique qui ne peut avoir un lien étymologique avec *Cervin*. Les n^{os} 5 et 7, *Roise* et *Rosa*, sont plus intéressants. On sait qu'ils sont tous deux l'équivalent du nom zermattois et signifient « le glacier ». Il y a cinquante ans à peine (Guido Rey me l'a confirmé), les vieux du val Tournanche disaient encore : « J'ai passé *la Roëse*. » Il se pourrait bien que nous soyons en présence de la dénomination autochtone de ce col, mais c'est, en somme, un nom commun plus qu'un véritable nom propre, sans aucune parenté avec le mot *Cervin*.

Examinons maintenant avec attention le n^o 1, le trop célèbre *Mons Silvius*. Le premier texte où il paraisse est d'Aegidius Tschudi, qui franchit le Théodule en 1528 : « *Silvius Mons*, appelé *der Gletscher* par les Allemands, parce que, sur son faite, s'étend, sur une longueur de quatre milles italiens, un champ de névé éternel et de glace qui ne fond et ne disparaît jamais. En été, on peut le traverser sans crainte, soit à cheval, soit à pied. » En 1574, Simler écrivait : « *Apud Sedunos mons est quem quidam Silvium nuncupant : Salassi Rosae nomen ei imposuere ; in hoc monte ingens est glaciei perpetuæ cumulus per quem transitur ad Salassos. Illi, altiora et magis rigida juga imminent.* » Traduction : « Chez les Valaisans, il y a un col appelé par quelques-uns *Silvius*, auquel les Valdôtains ont donné le nom de *Rosa* ; on y trouve un gigantesque amas de glace éternelle, dominé cependant par des cimes plus hautes encore et plus abruptes, qui sert de passage pour aller dans la vallée d'Aoste. » De ces documents il ressort qu'en employant les mots *Mons Silvius*, Tschudi et Simler veulent parler du col dit, aujourd'hui, de *Saint-Théodule*.

Mais, chose étrange, sur la foi de ces textes, *Mons Silvius* va être considéré comme le nom « antique » du Matterhorn actuel, bien qu'il ne soit, à mon humble avis, qu'un pur fantôme, comme j'essaierai de le démontrer plus loin. Coolidge, en 1904, écrit : « *Mons Silvius* est probablement la forme anti-

que du nom moderne Mont Cervin¹. » Deux ans plus tard, H. Jaccard lui fait écho : « *Mons Silvius* est le nom latin du Mont Cervin². » Enfin, en 1926, M. Albert Dauzat nous assure que « les Valdôtains appelaient auparavant le Cervin *Silvius*³. »

Simler, non content de lancer, après Tschudi, un nom fallacieux dans la circulation, tente de trouver pour son *Silvius* une étymologie dans la Rome antique. Voici son texte traduit : « Quelques passages de montagne ont reçu le nom des généraux illustres qui y conduisirent leurs armées... Le Mont *Silvius* paraît devoir le sien à un général romain⁴. » Un savant théologien italien, F. G. Farinetti, accepte cette bizarre hypothèse et la développe longuement : « *Silvius* est probablement un capitaine romain qui dut séjourner avec ses légions parmi les Salasses et les Sédunes, et traverser peut-être aussi le col du Théodule entre ces deux séjours. Peut-être, ce *Silvius* est-il le même que ce *Servius Galba* à qui César avait confié la mission d'ouvrir les passages alpins : le Saint-Bernard, le Simplon, le Théodule et le Moro. Il semble donc probable que, en son honneur, on ait donné le nom de *Servio*, devenu depuis *Silvio* et plus tard *Servino* ou *Cervino* à la fameuse pyramide⁵. » Farinetti a employé des « peut-être » et des « il est probable » qui permettent de l'absoudre, mais que de candeur chez ce théologien !

Coolidge, théologien comme Simler et Farinetti, croyait aussi à l'« antiquité » de *Silvius* et n'a pu résister à la tentation de faire de l'étymologie : « L'origine de ce nom « Mons Silvius » est inconnue, mais *Silvius* est peut-être une corruption du mot allemand « Silberner », argenté, et peut avoir été donné par analogie, à cause de la blancheur étincelante du glacier, comme le nom des *Cimes blanches*... Le nom de *Mons Silvius* a été donné à ce passage à cause de la blancheur éblouissante de la glace⁶. » Il faut ranger cette étymologie fantaisiste à

¹ Coolidge. *Josias Simler*... p. LXVI.

² H. Jaccard. *Essai de toponymie*, p. 63.

³ A. Dauzat. *Les noms de lieux* (1^{re} édition, 1926), p. 211, en notes.

⁴ Coolidge. *Josias Simler*, p. 43.

⁵ *Bulletin du C.A.I.* vol. II 1867, p. 107.

⁶ Coolidge. *Josias Simler*, p. 21 et 22.

côté de celle qu'il a donnée de l'ancien nom roman de Zermatt : *Praborgne*, qu'il traduit par « Pré borné » !¹

Il est temps de nous débarrasser de ce *Silvius*, qui n'a jamais appartenu à la langue vivante, qui n'a jamais été employé par les gens du pays, ni par les Zermattois, ni par les Valtorneins, et qui n'est attesté par aucun texte « antique », ni grec, ni romain, ni médiéval. Fruit d'une méditation toute livresque, ce pseudonyme de *Silvius* est sorti de la cervelle des Tschudi, des Simler et consorts. En ce début du XVI^e siècle, les savants aimaient à se barbouiller de latin. Ces snobs de l'Humanisme n'hésitaient pas à « latiniser » jusqu'à leur propre nom : Gilles Tschudi se fait appeler *Aegidius Scudus* ; Stumpf, *Stumpfius* ; Jove, *Jovius* ; Simler, *Simlerus* ; von Watt, *Vadianus*. Bien mieux, on traduit son nom de famille en de bizarres vocables grecs ou latins : Vogel juge plus élégant de signer *Avienus* ; Zimmermann, *Xylotectus* ; Schwarzerde, *Mélanchton*, sans parler des *Erasmus* et autres *Oecolampade* !

Or, la même manie, cette même fièvre de latin va sévir dans la toponymie. Voici quelques échantillons de ces latinisations de noms de lieux. Sous la plume de Simler, le Col d'Antrona devient le *Mons Antrunius* et le Lœtschenpass, le *Mons Letschius* : on ajoute *ius* au vrai nom et le tour est joué. Mais on pratique aussi les traductions et l'on essaye de nous faire croire que *Mons Piniferus*, « mont qui porte des pins », est le nom « antique » du toponyme allemand très moderne Fichtelgebirge ? Toutes ces divagations sont des trompe-l'œil auxquels on s'est laissé prendre trop longtemps. Je le répète, *Silvius* n'est qu'un fantôme, et, en cette qualité, il doit être translucide et facile à percer à jour : les auteurs de cette contrefaçon l'ont forgé de toutes pièces sur le mot latin *silva*, « la forêt, le bois ».

* * *

Après ces gambades acrobatiques dans les nuages, il est agréable de poser nos pieds sur le terrain solide de la montagne, je veux dire : le langage usuel des montagnards de la vallée d'Aoste.

Nous voilà donc enfin en présence des n^{os} 6 et 8 de la

¹ Coolidge. *Swiss Travel and Guide Books*, 1889, p. 257.

liste que j'ai dressée plus haut, soit *Mont Servin* (1560) et *Mons Certinus* (1581), qu'il convient d'analyser sans les séparer.

Mont Servin, de 1560, est la première mention du nom célèbre. C'est un document nouveau, inconnu de Coolidge, que m'ont permis de dénicher un hasard heureux et une amicale et intelligente collaboration, celle de M. l'abbé Henry, curé de Valpelline, un des meilleurs connaisseurs de la langue, des montagnes, de l'histoire et des archives de sa chère vallée d'Aoste. Qu'il reçoive ici mon chaleureux et respectueux merci !

Voici les faits. En 1560, les hommes d'Ayas et de Brusson (vallée de Challant) adressent d'Ayas au Conseil des Commis d'Aoste une requête pour qu'on fasse des fortifications sur les passages de leurs alpes. Dans cette requête nous lisons ces mots : « Au cousté de *Montservin*, soyt *Royse*, il y a un libre passage pour les chevaux et aultres bêtes et gens... » Donc, en français d'aujourd'hui : « Du côté du Mont Servin, qu'on appelle aussi la Roèse, il y a un passage...¹ ». Voilà donc la mention princeps de l'expression toponymique *Mont Servin*, appliquée, me semble-t-il, au Théodule et à son glacier qu'on appelait aussi dans le pays « la roèse ». Peut-être même, est-ce un terme plus général, désignant un assez vaste territoire situé à la frontière. En tout cas, Coolidge a été beaucoup trop affirmatif quand il soutenait que *le Théodule* n'avait jamais été appelé *Mont Servin* avant 1688².

Que faut-il penser de *Mons Certinus* ? En 1581, Philibert de Pingon publie à Turin une généalogie des princes de la maison de Savoie : « *Inclytorum Saxonix Sabaudixque Principum Arbor Gentilitia* ». Cette œuvre, rédigée en mauvais latin, renferme une liste de toutes les localités situées sur les terres des princes savoyards, liste qui fourmille de lapsus, de fautes d'orthographe et d'impression, et qui n'inspire qu'une médiocre confiance aux toponymistes. A la page 104, à côté de « *Toruenchea vallis* » (sans doute bévue pour « *Tornenchea vallis* », val Tournanche), on lit ces mots : « *Certinus maximus mons* ». Coolidge remarque avec raison que *Certinus* est une faute d'impression pour *Cervinus*. Mais je me permets de con-

¹ Chanoine Vuillermin, *Le Mandement de Graine*. Typographie Mensio, Aoste, 1888, p. 270.

² Coolidge. *Alpine Studies*, p. 206.

sidérer aussi le « C » initial comme une grossière faute d'orthographe, puisque en 1560 les gens d'Ayas écrivaient correctement *Servin*, avec une « S ». Puis Coolidge, ignorant le document d'Ayas de 1560, publié cependant en 1888, déclare catégoriquement, mais en toute bonne foi, que ce *Certinus*, de 1581, est la première mention du mot *Cervin* : ce qui est une erreur. Ensuite, il traduit *Certinus maximus mons* par « Cervin, le pic très élevé », ce qui me paraît très discutable. Dans le jargon latin de l'époque, *maximus mons* peut tout aussi bien signifier « le très grand col de montagne ». Qu'on veuille bien se rappeler les remarques faites plus haut sur le sens de *mons* et les exemples que j'ai donnés. Je crois qu'il est question du *passage* et non du *pic*, mais, pour être beau joueur, je veux bien admettre, comme pour le document d'Ayas, qu'il s'agit d'une dénomination assez imprécise, désignant un assez vaste territoire avec ses pics et ses cols.

Peut-être faut-il interpréter de la même manière un autre document, nouveau lui aussi, et négligé par Coolidge. Le voici : le 15 juillet 1602, le couvent de Verrès (Val d'Aoste) prend une délibération où il est question d'une place et d'un domicile qui, du côté nord, soit du Mont *Servin* (*ad partem septentrionalem et Montis servini*, dans le texte) touche le mur de la cure du lieu dit Valtournanche¹. Au nord de Valtournanche ? la boussole montre plutôt le Cervin que le Théodule, en tout cas le territoire aux limites imprécises où se trouvent ces deux points. Mais, ce qu'il m'importe ici de souligner, c'est l'emploi réitéré par les gens du pays de l'« S » initiale. Le « C » de *Certinus*, dû à un étranger et « encerclé » par deux « S » indigènes, me paraît condamné : il est une faute d'orthographe. Connue dès 1911, ce document de 1602 n'aurait pas dû être négligé par Coolidge, qui ne publia que l'année suivante, en 1912, ses études sur le nom du Cervin, dans les *Alpine Studies* et dans la *Rivista mensile*.

Origine et signification de l'adjectif « servin »

Qu'est-ce donc que ce mot *servin* ? Pour en trouver l'origine et le sens, laissons dormir paisiblement les généraux romains

¹ Mgr. J.A. Duc *Histoire de l'Eglise d'Aoste*, tome VI, p. 366 en notes.

Servius ou Silvius, ne feuilletons pas de vieux bouquins poussiéreux, mais dirigeons nos recherches sur le terrain, en pleine nature : la toponymie est la plus charmante des sciences de plein air.

Dans les parlers régionaux que l'on entend des bords de la Loire jusque dans les Alpes, le mot latin *silva* est devenu *selva*, *selve*, plus tard *serva*, *serve*, un simple nom commun signifiant toujours « forêt, bois ». Aujourd'hui encore, les Savoyards qui parlent le patois emploient ce mot *serva*¹. Il en va de même dans la vallée d'Aoste, où ce mot a un dérivé adjectif : *servadzo*, « sauvage », du latin *silvaticum*.

Silva a une descendance extrêmement nombreuse dans la toponymie des pays de langues romanes. Il faudrait des pages pour tout citer, aussi m'en tiendrai-je à quelques exemples, choisis à dessein et uniquement dans notre Suisse romande, dans les Alpes de la Savoie et dans celles du Haut Piémont : *La Serve*, « la forêt » ; *le Servet*, *la Servette*, « la petite forêt » ; *Tresserve*, « au delà de la forêt », latin *trans silvam* ; *le Servolet*, « le petit bois », latin *silvulittum* ; *le Servan*, « lieu boisé », adjectif latin *silvanum* ; *la Servage*, « lieu boisé », adjectif latin *silvatica*, et son diminutif *la Servagette* ; *la Serva*, « la forêt », dont il y a un très grand nombre d'exemples dans le pays d'Aoste : une *Serva* se trouve au pied même du Cervin, à Valtournanche ; *la Servenaz*, « lieu boisé », adjectif latin *silvina* ; enfin le *Mont Servin* (aujourd'hui *Cervin*) de Valtournanche. Qu'on me permette de monter en épingle trois noms encore qui ont échappé à Coolidge, et qui ont à mes yeux une singulière importance. Ce sont trois frères toponymiques du héros de la présente étude. Sur la commune de Puygros (département de la Savoie), il y a un *Mont Servin*. Au-dessus de Balme, dans la vallée de Lanzo (Piémont), se trouve un deuxième *Mont Servin*, et, non loin de Torre Pellice, dans le Val d'Angrogne (Vallées vaudoises du Piémont), s'élève, à 1756 m., un modeste et troisième *Mont Servin*, bien connu des alpinistes de Turin, qui s'y rendent volontiers en promenades hivernales. Peut-être y en a-t-il d'autres encore, mais je n'ai eu ni le loisir ni le goût de pousser plus loin ces investigations qui sont toujours longues et fastidieuses. La présence

¹ Constantin et Desormaux, *Dictionnaire savoyard*, p. 371.

constante de l'« S » initiale dans quatre Mont Servin me paraît incompatible, jusqu'à plus ample information, avec les hypothèses de MM. Hubschmied et Dauzat, signalées au commencement de mon étude.

Ce mot *servin* a toutes les apparences d'un adjectif épithète, dérivé de *silva* et signifiant donc : « où il y a des forêts », ou mieux encore ici : « qui est entouré de forêts, dont les pieds sont couverts de bois ». Il serait l'aboutissement, en roman, d'un adjectif latin, *silvinus*, dont les formes auraient été au cours des âges : *silvin*, puis *selvin*, et enfin *servin*¹. Les patois franco-provençaux ne l'emploient plus aujourd'hui ; tombé en désuétude, ce mot serait une relique du vocabulaire en usage au XIII^e siècle probablement : la permutation très régulière de l'« l » en « r », c'est-à-dire le passage de *selvin* à *servin*, n'ayant pu se produire avant l'an 1250 ou 1300 après J.-C. On peut être certain, en tout cas, qu'il n'est pas d'origine italienne : dans cette langue, *silvinus* était devenu *selvino*. Bien entendu, je ne considère point *silvinus* comme ayant été le nom des quatre Servin à l'époque romaine, car je crois à leur anonymat dans ces temps lointains, mais je suis frappé de la très grande ressemblance de *Silvinus* et du *Silvius* de Tschudi et de Simler. Qui donc leur a suggéré ce prétendu nom « antique » ? Une hypothèse me paraît plausible : les informateurs de Tschudi et, surtout, les élèves valaisans de Simler connaissaient l'appellation *Mont Servin* et sa signification, mais dans leur mépris de la langue « vulgaire », ils ont traduit ce « Mont des forêts » par *Mons Silvius*, sans dire le vrai nom valdôtain à leur professeur, qui imagina la légende des généraux romains.

Mont Servin devient un « quatre mille » et se déguise en « Cervin »

Il nous reste à résoudre les derniers problèmes. Quand le nom de *Servin* a-t-il été donné pour la première fois et incon-

¹ Comparez des dérivés analogues par le suffixe — *in* : *Tsan florin* « champ de fleurs », *Pra lovin* « pré du loup », *Pra Ochin* « pré de l'ours », (Valais) — *mountagnin* « de montagne » (Piémont), — *melèzin* « de mélèze » (Dauphiné) — *Luisin* « de luy, louè » (Salvan), etc



(Cl. J. Hugon)

LE MONT SERVIN (1756 m.)

vu du col della Vaccera, Vallées vaudoises du Piémont

testablement au pic de 4477,5 m. ? Pour quel motif lui a-t-il été attribué et depuis quand l'écrit-on avec un « C » initial ?

Au commencement du XVII^e siècle, peut-être même avant, les Valaisans érigèrent, sur le *Col du Mont Servin*, une chapelle ou un oratoire renfermant une statue en bois du saint patron de leur pays, Théodule, premier évêque d'Octodure au IV^e siècle. La présence de cette sainte image, en un point nettement déterminé, va provoquer une localisation très précise du nom, et *Col de Saint-Théodule* va faire une victorieuse concurrence à *Mont Servin*, qui, peu à peu, sera de moins en moins employé pour désigner le col. Des raisons presque identiques expliquent *Grand Saint-Bernard* supplantant *Mont Joux*, et *Saint-Bernardin* remplaçant *Monte Uccello*.

Mais *Mont Servin* ne mourra pas, bien au contraire. Il va s'élaner vers des destinées glorieuses, il va « monter » sur la pyramide de roc, pour y demeurer, espérons-le, jusqu'à la consommation des siècles ! En effet, en 1680, un Italien, Tommaso Borgonio, dresse une carte des Etats des ducs de Savoie, et très nettement il inscrit sur un pic fort sourcilleux : *M. Servino*. Les cartes publiées ultérieurement suivent cet exemple et respectent l'« S » initiale. Dans la littérature, ce n'est qu'un siècle plus tard, en 1786, qu'un auteur parle pour la première fois du « pic graniteux du Mont Servin »¹.

Hélas ! un immortel alpiniste, un génial savant va détruire la belle unité orthographique : *Servin*. Il y a cent cinquante ans, le 14 août 1789, Horace-Bénédict de Saussure est au Théodule, d'où, pour la première fois, il admire de près « la haute et fière cime du mont Cervin, qui s'élève à une hauteur énorme sous la forme d'un obélisque triangulaire d'un roc vif et qui semble taillé au ciseau ». Voilà ce que nous sommes condamnés à lire dans les *Voyages dans les Alpes*, qui furent publiés en 1796. De Saussure, qui avait déjà estropié d'autres noms de lieux, intronise l'orthographe fautive avec un « C » initial, funeste négligence de la part d'un homme dont l'autorité et le prestige aggravent la responsabilité. Qui ne pousserait des cris d'orfraie s'il s'était permis de commettre exactement la même faute en écrivant, par exemple, « *cilviculture* »

¹ Nic. de Robilant, *Essai géographique, suivi d'une Topographie*, etc. Turin 1786, p. 193.

ou Saint « Cylvestre » ? Mais le mal est fait. Les cartographes emboîtent le pas : Weiss (1798) met sur sa célèbre carte : « *Mont Cervin* », et Bacler d'Alpe (1799), « *M. Cervino* »¹.

Conclusions

1. J'ai peut-être manqué de respect à deux ou trois Pères de l'Eglise des alpinistes. Six mots de ce latin qui leur était cher seront mon excuse : « *Amicus Plato, sed magis amica Veritas* ».

2. Les quatre *Mont Servin* que je connais sont un nom de lieu alpin postérieur à la conquête romaine. Aucun document ne nous apprend en quel siècle ce toponyme a été créé par la voix publique, mais ce mot a dû appartenir aux dialectes franco-provençaux des Alpes françaises et de la Vallée d'Aoste, et signifier « Mont des forêts ».

3. La forme valdôtaine, seule étudiée dans cet article, apparaît pour la première fois en 1560, dans un document manuscrit, avec l'orthographe : *Mont Servin*. Elle semble avoir été, à l'origine, une appellation générique désignant un vaste territoire alpin, avec ses pics, glaciers et cols, situé au-dessus des belles forêts du val Tournanche. En 1560, c'est le nom de la dépression la plus basse de l'arête (3322 m.), que les gens du pays appelaient aussi « la roèse » (le glacier), et les Zermattois, « der Gletscher ».

4. Le passage glaciaire prend le nom de *Col de Saint-Théodule* avant 1688.

5. Dès 1680, *M. Servino*, dont le « o » a été ajouté par l'auteur italien de la carte, désigne la cime de 4477,5 m., située à l'occident du passage.

6. Dans un livre publié en 1796, de Saussure parle de ce sommet, en adoptant l'orthographe fautive : *Mont Cervin*.

7. Le nom, soi-disant antique, *Mons Silvius*, n'est qu'une mauvaise traduction, suggérée aux savants du XVI^e siècle ou imaginée par eux.

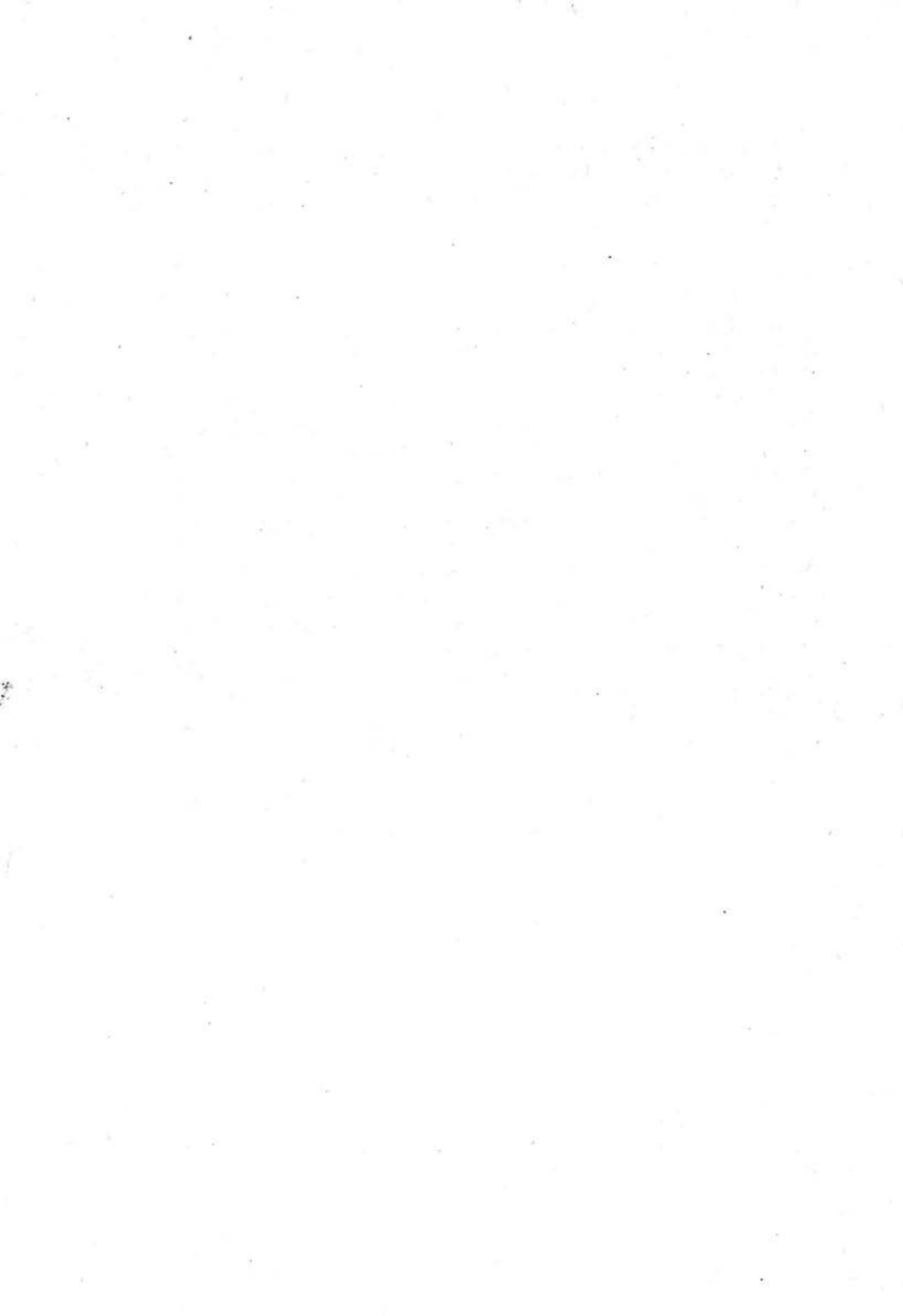
¹ On connaît des graphies manuscrites avec « C » antérieures à celle de de Saussure, mais elles ne furent imprimées, c'est-à-dire rendues publiques, que plusieurs années après 1796.

8. Si le service topographique fédéral veut respecter la vérité historique et linguistique, attestée par les documents les plus anciens, il inscrira à l'avenir sur nos cartes :

Matterhorn
oder
Mont Servin

Les Français ont eu le courage et la sagesse de corriger le nom d'une grande ville : *Cette* est redevenue *Sète* depuis quelques années, et personne n'en est mort !

Que le *Cervin*, qui n'est pas encore le nom, légalement intangible, d'un office postal, redevienne désormais le *Servin*. Ce serait, pour la cime austère, une façon élégante de répudier la parenté d'une parvenue mondaine et frivole, la jeune *Cervinia*, qui se réjouit du grincement des téléphériques, se complait aux relents des moteurs et va évincer sous peu les noms illustres du Jomein et du Breuil. Cette réforme d'orthographe aurait eu, j'en suis certain, l'approbation de Guido Rey lui-même, qui m'écrivait avec tristesse, en octobre 1933 : « Tout s'est encore conservé primitif au Breuil, cet heureux coin du monde que j'ai choisi pour ma retraite. Mais, hélas ! l'année prochaine verra les autos bruyantes et profanes s'arrêter devant l'humble chapelle où prièrent les soldats de Victor-Amédée II et où pria encore Notre grand et cher Ami, le Duc des Abruzzes... Sic transit gloria mundi. »



Chapitre XII

CHEZ LES BERGERS DU VAL D'HÉRENS

Depuis quelque vingt ans, la haute-vallée d'Hérens est à la mode. Le sketch bilingue des villégiatures d'été s'y joue à guichets fermés et les pensions « refusent du monde ». On s'arrache les appartements des chalets les plus primitifs, que certains citadins croient embellir en clouant sur les façades de mélèze noir les emblèmes multicolores de leurs cantons respectifs. Quelques-uns même ne se sont pas fait faute de saccager d'admirables « râcards », ou greniers, pour parvenir, plus ou moins mal, à métamorphoser en logements incommodes et difformes des bâtiments non conçus à cette fin spéciale. Tout cela ne saurait réjouir ceux qui ont connu ce pays en son intacte beauté, il y a une cinquantaine d'années. Mais on reconnaîtra avec plaisir, et sans aucune réticence, qu'il en résulte un peu d'aisance pour une population qui n'a rien perdu de ses vertus essentielles. Puisse-t-elle cependant n'imiter en rien ses hôtes de la plaine et ne jamais leur emprunter leurs complets de confection.

Au demeurant, si l'Aiguille de la Tsâ et même les arêtes de la Dent Blanche sont aujourd'hui envahies par le touriste indésirable et sa compagne débraillée, il est facile de retrouver ailleurs, et dans la solitude, cet émoi d'une allégresse inexpriable que donne la majesté des monts. Et en juin, depuis des millénaires, les fleurs d'Hérens émaillent les pâturages d'émeraude. Peut-être est-ce la vieillesse venue qui me fait préférer à tous les autres sites alpestres les hauts alpages. J'aime y passer de longues heures, à suivre les mouvements des troupeaux, à m'initier à la vie des pâtres, et je compte parmi mes

plus précieux souvenirs de montagne de paisibles conversations avec les bergers de Bréonna, quand l'ombre bleuissait déjà la combe de Ferpècle, avec ceux de la Crêta, autour de l'âtre du *tsejyore*, tandis qu'une bourrasque de neige blanchissait les prairies en fleur.

Comme on transporte partout ses manies ou ses passions les plus innocentes, je m'enquérerais toujours des noms que ces *arpyans* donnent aux divers pacages de leurs « montagnes ». Croirait-on que j'en ai collectionné plus de quatre cent cinquante ! A Praz gras, qui n'a pas deux cents hectares, j'en ai noté quatre-vingts, et ma liste est loin d'être complète. Ces lieux-dits foisonnent comme les fleurs sous le soleil de l'été : il n'est pas d'étape de l'alpage, de hutte, de pacage et d'accident de terrain qui n'aient leur nom ; mais, pareils aux marmottes, dès la Saint-Michel de septembre jusqu'à la Saint-Pierre de juin, ils s'endormiront, personne n'en fera usage. Et vous les cherchiez vainement sur l'Atlas topographique. Les plans cadastraux et les rôles des contributions foncières les ignorent. Ils ne vivent que dans la tradition orale, et c'est ce qui, à mes yeux, les rend si dignes d'intérêt. J'ai même quelque scrupule à leur donner une forme écrite et imprimée : la lettre moulée leur convient aussi mal qu'un smoking aux épaules d'un berger, et je rappelle la difficulté de les transcrire correctement sans employer les signes conventionnels et les caractères typographiques spéciaux dont se sert le linguiste ou le dialectologue. A ce sujet, je prie le lecteur de se rappeler : 1. que chaque lettre, dans ma transcription, représente un son et se prononce toujours ; — 2. que le son du *th* anglais, si fréquent dans les patois romands, sera rendu par *th* ; — 3. qu'il ne m'est pas possible ici de rendre exactement le son de deux *ch*, dont l'un est celui de l'allemand dans *ich*, et l'autre, dans *nach* ; — 4. que ma transcription a le grand défaut de ne pouvoir indiquer l'accent tonique du mot ; — 5. enfin, que j'ai dû commettre quelques erreurs d'audition, mes informateurs n'ayant pas tous une prononciation et une articulation suffisamment nettes pour les oreilles d'un septuagénaire.

* * *

Cette enquête de toponymie « pastorale » a été faite dans les quinze alpages dont je donne ci-après le nom dans l'*ortho-*

graphie de la carte, dans sa prononciation locale, dans une forme ancienne quand j'en ai trouvé, puis, si possible, la signification et enfin l'abréviation que j'emploierai plus loin pour localiser sommairement les lieux-dits.

- Cotter** — *cothè* — *alpis dou Coster*, XIII^e siècle — signification : voir plus loin. = **Ct.**
- Prélet** — *prélec* — « petit pré ». = **Pr.**
- Zaté** — *tsathé* — *alpis dou Chastel*, XIII^e siècle — peut-être « alpe du château », c'est-à-dire « du Châtelain » qui administrait les domaines du seigneur-évêque. = **Zé.**
- Bréonna** — *bréon-na* — *alpis de Breonna*, XIII^e siècle — signification : voir plus loin. = **Bn.**
- Perroc** — *pèroc* — « pierreux ». = **Pc.**
- Les Rosses** — *rô* — signification obscure. = **R.**
- Bricolla** — *bricola* — signification obscure. = **Br.**
- Ferpèce** — *frepèce* — *alpis de Freytpiclo*, XIII^e siècle, « petit pâturage froid », selon Jaccard, mais discutable. = **F.**
- La Crettaz** — *crètha* — *alpis de Cresta* — « la crête ». = **Cr.**
- La Coutaz** — *coutha* — « la côte ». = **Co.**
- Veisivi** — *vèjivic* — « pâturage pour les *vejis* », expliqué plus loin. = **V.**
- Lucel** — *loutsè* — « petit lac » (Lac Bleu). = **L.**
- Zarmine** — *tsarmine* — « petite chaux ». = **Ts.**
- Praz gras** — *prâ grâ* — *Pray Grayz*, XIII^e siècle — « prés gras ». = **Pg.**
- Arolla** — *arola* — *alpis de Larolaz*, XV^e siècle — « arolle ». = **A.**

Après cet examen très sommaire des noms généraux des alpages où je vais vous conduire, il faut maintenant en étudier les lieux-dits de tradition orale, pas tous cependant, ce serait une tâche démesurée : je préfère n'en assumer qu'une petite partie, pour garder des chances de la mener à bien. Je détournerai donc volontairement les yeux de ceux qui se rapportent aux formes du terrain, à la nature du sol, aux végétaux et aux animaux sauvages. C'est là, du reste, un sujet que je crois avoir suffisamment esquissé dans un autre chapitre. Mon propos est d'interpréter ici uniquement les noms qui sont en

relation directe avec l'exploitation pastorale, qui nous révèlent l'activité des pâtres, qui ne peuvent avoir été créés que par eux, et non par des touristes ou des voyageurs, et qui n'existeraient pas si, en été, l'on ne menait paître des troupeaux de vaches dans ces prairies alpines. Noms utilitaires, nécessaires, où éclate l'harmonie du mot et de la chose, où apparaît une parfaite concordance entre le mot et la chose qui l'habite. Et cela à tel point qu'un linguiste étranger qui n'aurait jamais vu un de nos alpages, mais qui aurait une parfaite connaissance scientifique de nos patois, pourrait reconstituer la vie, les usages et les travaux des bergers d'Hérens d'aujourd'hui, et d'autrefois bien entendu, car les noms de lieux révèlent souvent un état antérieur des choses et des lieux : nous en verrons quelques exemples.

Et maintenant, partons pour le « pays merveilleux » de l'hymne valaisan. Fuyons les villes, ces monstrueuses erreurs, ces laboratoires d'idées fausses et de doctrines spécieuses. Respirons de l'air pur, en des lieux où est pratiqué le métier le plus ancien du monde, où l'on peut apprendre plus de choses que dans les livres, où l'homme, enfin, n'est pas l'esclave des machines mais le collaborateur de la nature.

* * *

Bâtiments, sentiers, clôtures, bisses, croix et cairns des alpages

Les habitations des villages d'Hérens ne sont pas des « chalets », comme nous le disons à tort, mais des « maisons » (*méijon*). Le mot chalet (*tsalè*) désigne l'installation la plus basse de l'alpage, où se trouvent la fromagerie, le « grenier » et les étables. Exemple : **le Tsalè** (Co. Ct. Pr), **Plan dou Tsalè** (Cr), **Tsalè nove**, « neuf » (Zé), **Tsalè vyo**, « vieux » (Pr). Cette petite agglomération est souvent appelée **lè Zaleu** (Cr), curieuse déformation de : *Les Alleux*, qui signifiait jadis « domaine appartenant à des hommes libres et francs de toute redevance au seigneur féodal ». Les Anniviards désignent ce siège principal de l'alpage par le mot *chiesso*, inconnu du patois d'Hérens ; cependant, à Cotter, j'ai noté **le Chiesso**, **le Plan dou Chiesso**, **le Tsaplô** « terrain haché, coupé, éboulé » **dou Chiesso**. Cet alpage aurait-il jadis appartenu à des gens de Grimentz ?

Enfin il importe beaucoup de remarquer que *tsalè* désigne très souvent un terrain sans aucune construction, une fraction de l'alpage. Exemple : **Tsalè vech**, « verts » (V), **Tsalè dèi Rotsets**, « rochers » (V), **Tsalè de la Mèina** (Pr), **Tsalèchette**, « petit chalet » (Pg).

Le bâtiment où l'on fait le fromage est le *tsejyore*, d'où : **Crouè** « mauvais » **tsejyore** (Zé), **Tsejyore nove**, « neuf » (A).

Le verbe « remuer » est une expression de l'économie alpestre que chacun comprend chez nous : c'est quitter le *tsalè* pour aller s'installer dans la section supérieure de l'alpe. **La Remountse dou Ché blan**, « du rocher blanc » (L), est un exemple, entre plusieurs, des toponymes nés de cet usage.

Les étables (*chouth* et *couvè*) n'ont pas de rôle toponymique dans les alpages que nous étudions, mais, à Cotter, j'ai trouvé de nouveau un vocable anniviard, inconnu des gens d'Hérens, et qui signifie « grande étable qui abrite tout le troupeau » : **Dechu l'ala**, « au-dessus de la grande écurie ». On n'aperçoit aujourd'hui aucun vestige de construction. Plus loin j'esquisserai une hypothèse qui pourrait résoudre ce problème.

Le petit village que constitue le *tsalè* forme un cercle irrégulier avec un espace vide au centre : le *pâ*, « parc », où dorment en plein air les vaches dont le propriétaire n'a pas d'étable. Exemple : **Chou** « sous » **le Pâ** (Pg), **le Pâ dèi vès**, « des veaux » (Pg).

La Cina dou Viron (Pg) désigne le lieu où le troupeau prend un « repas du soir » (*la cina* ; en français la « cène »), à côté du « tournant du sentier » (*le viron*).

L'eau est indispensable à l'alpage ; d'où : **la Baja**, « fontaine » (V), **la Fountanetta**, « la petite fontaine » (Pc), **le Folyè dou Leviau**, « le taillis du levoir » ou « de la prise d'eau au torrent » (Pg), et **le Brotsèc dou Mont** (Co), « canalisation en bois » qui, sous le « Mont » de l'Etoile, permettait au bisse de franchir un escarpement rocheux.

Près des chalets et sur les crêtes, pareilles aux drapeaux de prière des Thibétains, les croix disent la foi des pâtres et sont, à nos yeux, le seul ouvrage humain qui embellisse à coup sûr un paysage alpin. Exemple : **la Cina dè la Croui** (Ts) et **le Plan dèi Crouis** (Cr). — Ailleurs, comme deux symboles de la fragilité inhérente à toutes les œuvres de l'homme, j'ai

noté **la Tsapella** (L), nom d'une *remouintse* où il n'y a plus trace d'une « chapelle » disparue depuis longtemps, et le **Pont dèl Beniter** (L), où j'ai cherché vainement les « bénitiers » qu'utilisait, peut-être, le prêtre bénissant les alpages.

De tout temps, les bergers ont aimé à sculpter leurs initiales sur les rochers ; d'où **la Pira marcâye** (Cr) et **la Pira dèl marquè** (Bn). Il leur est utile aussi d'avoir, par temps de brouillard, des repères bien visibles ; aussi construisent-ils souvent des *steinmann* ; d'où : **la Comba dè l'Om** (Zé), où l'on retrouve le terme, fréquent ailleurs, de *Bonhomme*.

Noms d'hommes

Depuis des millénaires et en tous pays, les noms d'hommes ont joué un rôle important dans la formation des noms de lieux. Le plus souvent nous ne savons rien de celui dont le nom seul a survécu, mais nous pouvons supposer qu'il fut propriétaire ou créateur du domaine. Serait-ce le cas pour l'alpe du **Cotter** (au XIII^e siècle *Alpis dou Coster*), que je suis tenté aujourd'hui de rattacher au nom de famille anniviard **Cotter**, autrefois *dou Coster* ? Je rappelle les deux lieux-dits cités plus haut et faisant partie de cette « montagne » : *le Chiesso* et *l'Ala*, tous deux vocables anniviards, inconnus du parler d'Hérens, qui pourraient avoir passé le Col de Torrent avec le propriétaire.

Et **Bréonna** serait-il aussi le nom d'une famille, éteinte aujourd'hui ? De fait, les membres d'une famille X. de la Sage signent parfois : « X. de *Bréonna* ». De plus, les prairies plantureuses et bien arrosées situées sous le village de la Forclaz s'appellent *lè Prâ dè Bréonna*, expression où apparaît, me semble-t-il, le nom d'un ancien propriétaire¹. Y aurait-il aussi un rappel de propriété dans deux lieux-dits de Praz Gras : **la Cina dè Quinodoz** et **le Tsalè dè Georges** ? Ce sont deux pacages fort éloignés de toute construction, et je me garde de conclure. Mais on reconnaîtra le patronyme *Chevalier* ou *Chevalley* dans **la Sèvalir** (Zé. Ct), un prénom dans **Plan Bernâ**, « Bernard » (Pr), et dans **la Toulè dè Brunicâ** (L), « Brunicard ». — **La Couth a Folonyi** (L), « la côte à Follonier » et **le Colyou**

¹ Voir le chapitre : *Val d'Hérens*.



(Cl. F. Exchaquet)

LE TROUPEAU DU TSATÉ

Au fond, de gauche à droite, Dent Blanche, Maya de Bricolla, Glacier des Manzettes, Motta Rotta, Glacier de Ferpècle, Dent d'Hérens, Mont Miné

dè Piro à l'Anne (L), « couloir de Pierre, fils (ou mari) d'Anne », sont dans des parages fort dangereux, quand, en novembre, aux premières gelées, un moutonnier est à la recherche d'ouailles égarées dans ces barres rocheuses. Mais, en l'absence de toute documentation, je ne veux pas imaginer quelque tragédie alpestre.

L'alpation

Vers la fin de mai, les propriétaires de bétail montent à leur mayen. Chacun garde son propre troupeau (son *nourin*) et le fait paître dans les « communaux » voisins (les *cou-mouch*), mais aussi dans les alpages d'été. Il m'est arrivé au début de juin de rencontrer à l'altitude de 2500 m. ces petits troupeaux qui broutaient déjà la première herbe autour des *remouintses* supérieures. Cependant, au milieu du mois (autrefois c'était quinze jours avant la Saint-Jean-Baptiste, 24 juin), les alpages sont mis à ban et personne n'y doit plus conduire son *nourin*. Chacun alors choisit celles de ses bêtes qui auront le privilège d'alper ; les autres resteront au village et formeront le *tor dèi meijonirè*, « le troupeau des bêtes restées à la maison ». Quant aux génisses et taurillons de mauvais caractère, qui ruent, cossent et mordent à tout propos, ils seront relégués à la *Tsâ* (sous l'Aiguille), camp de concentration pour les bêtes « malsaines », et se contenteront d'une maigre pâture et de la belle étoile.

Enfin, entre le 5 et le 12 juillet, les armailles vont inalper (*inarpâ* ou *poyé*), et les « montagnes » seront « vêtues ». Les consorts qui « prennent » à Lucel, par exemple, quittent dans la matinée leurs mayens de Satarma, de la Gouille et du Vouartsé et acheminent lentement leur *nourin* vers le Lac Bleu. Chaque propriétaire tient ses bêtes rassemblées à quelque distance des autres. Et l'on attend le grand événement de la journée : le combat des vaches, la *bara*, qui doit désigner la reine des cornes. C'est un honneur recherché que d'avoir la *mêtra*, « la maîtresse », du troupeau, un honneur, mais aussi un profit réel. A la reine, aucune vache ne disputera la meilleur herbe, et comme, à ce qu'on dit, les bêtes de la même écurie broutent volontiers près les unes des autres, sous la protection de la *mêtra*, le bétail de son heureux propriétaire

bénéficiera durant l'estivage de la nourriture la plus copieuse. — Et les combats se succèdent sur le *batyoc* ou terrain de la lutte. Spectacle admirable, maintes fois décrit, et dont on ne se lasse pas tant en est grand l'intérêt pittoresque et psychologique. Le résultat acquis, le tournoi terminé, les cornes trop pointues ayant été rognées ou émoussées, on « mêle » enfin toutes les bêtes sur l'emplacement du combat, qui porte le nom de **Plan dè Mèchlyâ** (V. Bn. Pg), « plateau de la mêlée ». Dès ce moment, le troupeau entier passe sous la surveillance des bergers et prend le nom de *vèchyoure*, « vêtue » : la montagne est « vêtue », comme je le disais tout à l'heure. La haute responsabilité appartient au *pâtho*, « pâtre » ou fromager, chef de la « montagne », détenteur de la *crèchyoure*, « liste des crèches » attribuées aux vaches. C'est lui qui donne les ordres aux bergers (*pathouch*), surveille la distribution des rations de nourriture et fait, soir et matin, à haute voix, la prière, à laquelle répond le : « Protégez notre troupeau » de ses subordonnés.

Scènes, coutumes et travaux de l'estivage

Plusieurs alpages du Valais et d'ailleurs sont régis par des « Règlements » qui stipulent avec minutie les droits et devoirs des consorts et des pâtres : « manœuvres » ou corvées d'entretien de la « montagne », succession des pacages où le bétail doit être conduit, opérations de mesurage du lait, répartition du « fruit », etc. Nous n'avons pas le loisir de les commenter ici en détail et nous ne retiendrons que ce qui en apparaît clairement dans la toponymie.

Chacun sait qu'en juillet la première traite commence vers 3 h. $\frac{1}{2}$ du matin. Mais avant de traire, il faut préparer les trayons de la vache : « *Dèvan qu'aryâ faut abachyé* ». Cette tâche incombe aux jeunes aides de la « montagne », moutonnier, modzonnier et porcher, qu'on désigne du nom général d'*abachyoouch*, « abaisseurs ». Ils préparent les tétines par de savantes frictions, jusqu'à ce que le lait pointe au bout des trayons. Parfois la traite ne se fait pas dans les *couvé* des étables, mais en plein air, ce qui est l'origine de noms de lieux désignant dans quelques alpages l'emplacement (ou un ancien emplacement) de la traite. J'ai noté par exemple : l'**ARYÔ**

(V), l'Aryô dèj Ignyo (L), l'Aryô dèi tavanch, « des taons » (Cr), et l'Aryoret (Bn).

Vers 7 heures, le maître berger, ou *vatserotè*, donne ses ordres pour les pacages du jour, car c'est lui qui *cope la chouyè*, « coupe les repas du jour ». Cris d'appel, claquements du fouet (*djerba*), dont la longue et lourde courroie s'abat sur les échines, tintements sonores des anneaux (*ferrâye*) suspendus aux manches massifs, mugissements et sonnailles : *le vèchyoure l'è départchyâye*, « le troupeau a quitté le parc et les étables ». Il va prendre son premier repas de la journée, son déjeuner ou dîner, deux vocables de même étymologie : le latin *disjejunare*, « rompre le jeûne ». Nos dîners de 8 heures du soir sont une monstruosité de vocabulaire et il faut que ce soient les vaches qui vous donnent cette leçon de style ! Bref, on va paître aux **Dîna dou Pesse** (Zé), « du sapin » ; **D. dèi Chernyis** (Pg), « des arbres morts » ; **D. dè San Dzâque** (Zé), « la Saint-Jacques, 25 juillet » ; **D. dè San Bartolomek** (24 août) ; ou encore au **Croué dèdzounâ** (Zé), « au mauvais déjeuner ».

Si le « repas » du jour est très éloigné des chalets, à mi-chemin, les bergers permettront à leurs bêtes de brouter pendant quelques minutes à **la Balyina dèjot** ou à **la Balyina d'amoun** (Zé), synonymes, me semble-t-il, de *balyèta*, « petite ration de fourrage », et que je traduirai librement par « Picotin d'en bas » et « Picotin d'en haut »¹. — Au cours de la matinée, les *pathouch*, pour stimuler l'appétit du bétail, lui distribueront la léchée de « sel », en patois la *châ*, qu'il ne faut pas confondre avec la *tsâ*, « la chaux ». Les mufles se tendent et les langues gourmandes s'allongent vers cette friandise. Le lieu de cette scène prendra les noms de **Plan dè la châ** (Pg), **Plan dè balya châ** (Br) et **Toulè dè balya châ** (V), « terrasses où l'on donne le sel ». — Un peu plus tard, de 11 à 13 heures, le troupeau rumine et se repose, il « chôme », comme on dit là-haut. De là : **la Tsonma** (Pg) et **le Plan dou repos** (Co). — Puis les vaches prennent leur « goûter », qui explique les cinq **Marinda** (V. L. Bn. Br. Pg) que j'ai relevées dans mon enquête.

¹ Cf. le nom d'un alpage du Val de Moiry : *La Bayenna*, sur les cartes Siegfried : *Sombayna*, que Jaccard traduisait par « au-dessus du glacier », rapprochant à tort *bayna* de *Biegno* « glacier ».

— Après la traite, vers les 17 heures, c'est le « repas du soir », la *cina*, du latin *cena*, en français « cène », qu'on prononcera *cin-a*. De là, la **Cina a Tsardon** (Br), où il n'y a pas que des « chardons » à manger, bien au contraire.

Un pacage où l'herbe est épaisse, parce qu'engraissée par la fiente des vaches, autour des chalets; une pente où le fumier est répandu avec abondance par le bisse lors du lavage du parc et des étables s'appelleront : le **Drouc** (Pc), soit : le *dru* des patois vaudois et savoyards. (Voir plus haut, *Trois noms illustres : Aiguille du Dru.*) Au contraire, si l'herbe est courte et maigre, naîtra le nom : **Mouts en drouc** (Pg), « pauvre en herbe grasse ».

Certains pacages sont (ou furent autrefois) plus particulièrement attribués à tels animaux et portent des noms très clairs, par exemple : le **Couùth èi Vès** (V), « côte aux veaux » ; le **Ché dèi vélinch** (Cr), « rocher des petits veaux » ; le **Barma dèi mozonch** (Cr), « la grotte des modzons » ; le **Plan dèi veijis** (Zé), « le plan des jeunes bestiaux », des *veijis*, du latin *vacivus*, « vide, qui ne porte pas » ; enfin le **Plan dèi Sevas** (Pg) évoque les « chevaux » qu'on y laissait paître autrefois.

Au cœur de l'été, quand la nuit s'annonce clémente et tiède, il arrive que le troupeau ne soit pas ramené dans les étables et qu'il dorme en plein air, sous surveillance, bien entendu. C'est un moyen commode de « bumenter » un secteur de prairie situé au-dessus des chalets et où le bisse ne pourrait par conséquent répandre le fumier des parcs. On nomme ces lieux **lè Djyèthrés** (Ct. L. Co) ; **Dèjot lè Djyèthrés** (Br), vocable apparenté aux nombreux *Giètroz*, *Gitroz*, *Gietaz* des cartes, tous de la famille du français « gîte, gésir » (être couché).

Au milieu de l'estivage, le troupeau a peu à peu gagné, pour ses repas, les régions élevées, où l'herbe est plus rare. De là les lieux-dits : **Lèj Oouthannè**, **la Bel Oouthanne** (Pr. Br. Pg), dont l'origine remonte à un ancien adjectif latin en relation avec le mois d'Auguste, le mois d'août, et dont j'ai déjà longuement parlé dans un autre chapitre. — Enfin, là où il y a autant de pierres que de gazon, il n'est plus possible de faire paître les vaches en ordre serré ; les bêtes ont la permission de se disperser et de pâturer où elles veulent, « à l'abandon », d'où : le **Bandon** (Pg. Ct. Zé) ; **lè Bandonch** (Br). Le vieux français connaissait le mot « bandon », synonyme de liberté,

permission. — Une côte des hauts alpages, tournée au midi, où le gazon est « grillé » par le soleil, s'appellera le **Chouplècs** (Pg), dérivé du verbe patois *chouplâ*, « rôtir, griller, dessécher au feu ». — Enfin, aux confins des moraines sablonneuses et stériles, nous trouvons la **Maudetta** (Ts), que nous pouvons traduire par « la maudite ».

Sous la Couronne de Bréonna, à l'altitude de 2400 m. environ, se trouve la **Coûtha dij Arpyèzo**, « la côte des arpièges », qu'explique un mot du bas-latin *alpeagium*. Si mes lecteurs possédaient tous, comme ils devraient le faire, les fascicules parus du *Glossaire des patois de la Suisse romande*, je me bornerais à les renvoyer au tome I, p. 633 à 635, où ils trouveraient une notice excellente et absolument complète, que j'essayerai de résumer brièvement. Nous sommes en présence d'un mot rappelant une redevance féodale en produits laitiers, payée par les usagers d'un alpage au seigneur propriétaire de la terre. On fixait comme norme de la redevance le produit en fromage et sérac de tout le lait recueilli pendant un ou plusieurs jours déterminés, au commencement de l'estivage, lorsque la production est particulièrement abondante. — Plus tard, *arpiège* signifiera : fromage distribué aux pauvres de la commune. — Puis, et spécialement à Evolène, petits fromages de quatre à cinq kilos, fabriqués à certains jours déterminés, et répartis entre les « consorts » propriétaires d'un alpage au prorata de leurs droits de fonds, indépendamment de la quote-part revenant à chacun d'après la quantité de lait donnée par ses vaches. — Plus tard encore, et par extension, fromage donné au « fruitier » en plus de son salaire fixe et, aussi, fromage donné au curé qui est venu bénir le troupeau au début de la saison d'estivage. — Enfin, dans l'usage courant, un *arpiège* est un fromage de grandeur intermédiaire entre les meules de dimension habituelle qu'on fait à la « montagne » et les petites « tommes » faites à la maison. Dans les noms de lieux, il s'est attaché aux parcelles de pacage assignées traditionnellement au troupeau le ou les jours où se faisaient les *arpièges*, généralement pendant les trois jours qui suivent celui où a eu lieu le mesurage du lait.

Ces derniers mots nous conduisent directement à la **Pira dè misura** (Bn) et au **Ché dè misura** (Pg), « pierre » et « rocher de mesurage », situés tous deux à proximité immédiate de la

fromagerie. De nos jours, l'usage de peser quotidiennement le lait de chaque consort se répand de plus en plus. Mais l'habitude ancienne est encore vivante au Val d'Hérens. Huit jours après l'alpation et au milieu d'août a lieu cette importante opération sous la surveillance du « procureur » de la « montagne ». Cette mesure donnera la norme du lait apporté par chaque estiveur, et celle de la répartition qui lui sera faite à la désalpe des produits de son bétail. Les mesurages d'août sont l'occasion d'une fête alpestre pleine d'agrément. On s'y régale en particulier (j'en puis parler par expérience) d'un riz au lait, cuit à point, très sucré et parfumé de cannelle moulue. C'est un mets que quelque recette mystérieuse rend tout à fait délectable. — On devine sans peine le sens de **Plan dou frik** (Pg). A la désalpe, devant le « grenier », on répartit le « fruit » (fromage, beurre, sérac) sur la norme des mesurages dont j'ai parlé plus haut.

* * *

Comme mes lecteurs ne constituent pas une fédération laitière et que je ne suis point, hélas ! un baron du fromage, il est temps, me semble-t-il, d'arrêter ces cascades de lait et de petit-lait et ces avalanches de beurre, de sérac, de fromages, de tommes et d'arpièges. Asseyons-nous un instant, en face du Pigno d'Arola et du Mont Collon, au **Prâ dè la Tsanson**, « au pré de la chanson ». C'est là que, le soir, une fois le travail terminé, le pâtre de Praz gras prend sa longue *touba*, « son cor des Alpes », pour « faire la chanson », comme on dit là-haut.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE LIEUX CITÉS DANS L'OUVRAGE

(Les chiffres renvoient aux pages.)

- A**
- L'A, 77
 A neuva, 91
 A viélye, 143
 Abériaux, 163, 198
 Abérieu, 163
 Acheilles, 162
 Achlye d'Ouïe, 42
 Achlyenandaire, 44
 Adrey, 13
 Aernen, 176
 Agaren, 176
 Agaune, 49
 Aget, 42
 Aglan, 79, 104
 Agreblo, 30
 Aguelion, 134
 A Heu, 42
 Aï, 158
 Aille, 27
 Ala, 217
 Albinen, 184
 Albrun, 176
 Ale, 41, 162
 Aleman, 26
 Allalin, 176
- Almagell, 184
 Alpetjigrat, 189
 Amacheux, 163
 Amôna, 90, 171
 Amont, 82
 Ampouin, 160
 Angroniettes, 93
 Annibal, 74
 Ano (Tsâ de l'), 141
 Anteines, 160
 Anzeinde, 167
 Aouille, 104
 Apis, 39
 Ar, 150
 Arbalettes, 91
 Arbaraè, 41
 Arba Parèi, 158
 Arcojeu, 158
 Arenò, 41
 Argny, 33
 Arlaches, 98
 Armèle, 166
 Arola, 134
 Aroles, 45, 132
 Arolette, 28
 Arpaches, 150
 Arpalles, 65, 95
 Arpette, 33
- Arpijella, 150
 Arpille, 150
 Arpitetta, 150
 Arpyèzo, 223
 Ars, 95
 Arteron, 91
 Artse, 41
 Arvassey, 25
 Aryau, 164, 220
 Aryoret, 164, 220
 Ata, 156
 Atelâ, 40
 Au (iz), 39, 150
 Au (viélye), 46, 150
 Audemorge, 103, 150
 Audzi de la France,
 170
 Aufalle, 150
 Aufelle, 150
 Augstbord, 30
 Augstkummen, 30, 163
 Aup, 150
 Autannazgrat, 189
 Autannes, 29
 Availles, 19
 Avantage, 163
 Avary, 90
 Avejeu, 164

- Avèlye, 160
 Avènerly, 159
 Avènes, 159
 Aveneyre, 159
 Avollions, 43
 Avril (Mont), 47
 Ayerne, 158
 Azerin, 158
 Azeux (Plan d'), 44
- B**
- Babylone, 71
 Bacon (Pierre à), 129
 Bagnes, 38
 Baja, 217
 Balaïtous, 199
 Balayer, 20
 Balen, 177
 Balfrin, 177
 Balm, 177
 Balme, 28, 105
 Balyâ châ, 221
 Balyina, 221
 Bandarrey, 93
 Bandon, 162, 222
 Bandonnet, 162
 Barasson, 71
 Barberine, 22, 168
 Barfay, 95
 Barlè, 166
 Barme, 18, 105,
 Barraz, 163
 Basset, 80
 Batefoua, 168
 Batsè, 163
 Battintei, 38
 Battre (Plan de), 163
 Batzeresse, 82
 Baume, 18, 46, 105
 Baus, 105
 Baux, 198
 Bavon, 77
 Bec, 105
- Becca Colinta, 66
 Becca Rionda, 33
 Becca Mouete, 101
 Becca Tsaochi, 105
 Bédaz, 155
 Béguin (Proz à), 168
 Bel Oiseau, 20
 Bendes (Plan des), 129
 Bendolla, 157
 Beniter, 218
 Bernâ, 218
 Bernina, 198
 Berou, 160
 Bertol, 130, 136
 Bèsses, 91, 102
 Besson, 19
 Bètsa (Chu la), 157
 Bettelmatten, 181
 Beviau, 163
 Bévieux, 163
 Biégnette, 142, 194
 Bietschtal, 181
 Biollaz, 46
 Biolley, 13, 31, 98
 Birla, 27
 Bissac, 139
 Bisse, 45, 129
 Blantsin, 18
 Blétassière, 159
 Blèthe, 23, 131
 Bô (Plan dou), 134
 Boillon, 14
 Bonatchesse, 44
 Bonhomme, 169
 Boouk (Grand), 127
 Boou Bovi, 142
 Boounou, 137
 Bordza, 137
 Borée (Casque de), 102
 Borgne, 124
 Bornetta, 129
 Bornettes (Six des), 93
 Bossevendes, 67
 Botseresse, 44
- Botzatei, 17
 Bou bècho, 159
 Bouire, 134
 Bouès, 163
 Bouillyès, 142
 Bourimont, 165
 Bourla, 136
 Bourléya, 25
 Bourloz, 18
 Boussine, 45
 Boutze, 43
 Bovernier, 38
 Boveyre, 160
 Bovine, 160
 Bovonne, 167
 Boyards (Dru aux),
 168
 Branche, 98
 Brenva, 117
 Bréonna, 140
 Bressoley, 43
 Brettemort, 66
 Breuil, 116
 Bric, 105
 Bricolla, 144
 Brigue, 177
 Brocard, 98
 Broglio, 116
 Brolliet, 116
 Brotsek, 217
 Brouillard, 116
 Brûlé (Mont), 136
 Brunicâ, 218
 Buez, 174
 Buss Anchyan, 129
 Bouire de l'Aguelion,
 134
- C**
- Cabotse (Pierre), 102
 Caire, 105
 Campagnoula, 66
 Campè, 162

- Carrayé, 27
 Catogne, 26
 Cauille, 165
 Cendres (Loè des), 162
 Cergneux, 14
 Cerne (Mont), 145
 Cerniat, 25
 Cervin, 195
 Cesaley, 41
 Châ, 18
 Châble, 38, 187
 Chalet, 82
 Chalevay, 75, 165
 Chalido, 138
 Challand, 168
 Champex, 156
 Chamaille, 52
 Chanrion, 46
 Chanton, 39, 89, 105
 Chantonet, 91
 Chapelet, 77
 Chardonnay, 40
 Châtelard, 21
 Châtelet, 13, 89
 Chaudière, 92, 166
 Chaumette, 44
 Chaumiaux, 163
 Chaussy, 75, 105
 Chaux, 40, 95, 105
 Chavannes, 45
 Chavonnes, 157
 Ché, 129, 131
 Chemin, 51
 Chenalette, 27, 69
 Chenu (Grand'), 77
 Chenards, 82
 Chermontane, 46
 Chèri (Pira dou), 141
 Chernyiss, 221
 Chevaux (Col des), 69
 Ché vyo, 131
 Chèyes (Plan des), 159
 Cholyoré, 141
 Chiesso, 216
 Chlyenande, 44
 Chlyèves, 138, 144
 Chlyojouré, 129
 Chlyos, 132, 134
 Chlyoté de la Chyâ, 133, 155
 Chlyousè, 142
 Chonmbè, 141
 Choupleks, 130, 223
 Chouplô, 95
 Choutsetta, 109, 141
 Chrojâyè, 132
 Chyonirè, 141, 142
 Cleive, 138, 144
 Cina, 217
 Cingline, 130
 Clous, 19, 96
 Cœur, 39
 Colline de la mort, 172
 Collon, 137
 Combasses, 13
 Combin, 43
 Combosane, 29, 163
 Conches, 186
 Corbassière, 43
 Corbetschgrat, 189
 Cordonna, 81
 Corjeu, 158
 Cormat, 91
 Cornet, 77
 Cornet (Bè), 40
 Cornier (Gd), 145
 Cotse, 19
 Cotter, 137, 218
 Couca Bas, 164
 Cougne, 43
 Coumattaz, 160
 Courtil, 159, 188
 Coûta, 27, 129
 Couvigne, 18, 158
 Cramô, 166
 Creppon, 19
 Crêta Echofi, 144
 Crèthasses, 142
 Crèthè, 131
 Crettaz, 17, 129
 Cretton, 26
 Creu Leu, 13
 Creu Ratte, 95
 Creusaz, 14, 39, 91, 155
 Crou déi Raves, 138
 Crouè Plan, 132
 Croui, 217
 Cuc, 105
 Cuche, 105
- D
- Dacié, 95
 Daillé rotè, 30, 159
 Dailley, 198
 Dames (Plan des), 69
 Danses (Plan des), 78
 Darbey, 90
 Darbonneire, 132
 Darray (Plan), 65
 Delèze, 95, 165
 Delise, 95
 Demètre, 162
 Denâ, 221
 Dent Blanche, 145
 Deuva, 89
 Dînâ, 221
 Diemoz, 52
 Dimilio, 52, 56
 Dixmilieux, 52, 56
 Diuretta, 90
 Dixence, 125
 Djyèthréss, 222
 Djyette (Basse), 127
 Djoit, 14
 Dolent (Mont), 91
 Dolin (Mont), 135
 Domène, 150
 Dotsa, 92
 Douves, 132

Dragon (Gouille du),
67, 172
Drance, 37
Drône, 68
Droujek, 118, 143
Drouk, 118, 143, 222
Dru, 118, 168
Durand, 47
Dyèra, 170
Dzetiau, 162
Dzi, 160
Dzornevetta, 28, 162

E

Ecandies, 33
Echofi, 144
Econduits, 92, 144
Ecoulaies, 156
Ecoulis, 79
Ecreleuse, 18
Eischoll, 177
Emaney, 14
Emine, 166
Emosson, 22
Entremont, 65
Entrèves, 198
Epicoun, 46
Erbets, 67
Ergisch, 177
Esserts, 27, 39
Etagnes, 161
Etava, 18, 163
Eterpis, 19
Etier, 52
Etiertze, 39
Etoile (Mont de l'),
129
Etra, 91
Etrait, 66
Eusanne, 167
Euseigne, 125
Evole, 90
Evolène, 126

F

Fâches, 129, 139, 157
Fâsses, 157
Faucherre, 127
Fayat, 26
Fée, 186
Fenestral, 19
Feniva, 23
Fenna, 138
Ferpècle, 143
Ferret, 79, 86
Fieudzey, 159
Findelen, 185
Finges, 185
Finhaut, 18
Fionnay, 41
Flaches, 127, 188
Flagnen, 188
Flanch, 141
Flanès, 129, 141
Flantey, 188
Flantorens, 137, 154
Flantschang, 187
Flans vech, 159
Foch, 128
Folyè, 19, 22
Folyèch, 135
Folyeret, 188
Fontanabran, 23
Fontany, 12
Forclaz, 31, 139
Forgnon, 66
Fort, 31
Fort (Crottes du), 31
Fort (Mont), 40
Fouly (Mont de la),
78
Fouly (La), 19
Fournoutse, 66
Fourtse, 75
Foyè, 19, 159
Foyer, 29
Français (Camp des),
76

Franovè, 18
Fras de la Zau, 128
Freilach, 131, 159
Frewire, 188
Frik (Plan dou), 224
Frouè (Châble du),
155
Frumion, 89

G

Gafinen, 185
Galen, 178
Galm, 178
Gampel, 185
Gampinen, 185
Gamsen, 185
Gelé (Mont), 40, 46
Genéva, 23, 169
Gentianes, 40
Geschenen, 185
Gestelen, 185
Getty, 127
Gietaz, 166
Giétroz, 21, 44
Gifrisch, 185
Gilloz, 31
Glacier, 193
Glarey, 198
Gleï, 187
Glis, 185
Glumartang, 187
Gode gotte, 154
Goletta, 14
Golliaz (Grand), 93
Golliet, 154, 188
Golye persa, 132
Golyéri, 188
Golye zana, 132
Gouille, 84, 92, 130
Graechen, 186
Graffeneire, 43
Grammont, 103
Grands, 30

- Grandschang, 187
Gréfyé, 132
Grengiols, 186
Grènerets, 90
Grenier, 41
Greppé blanc, 106, 138
Grépon, 106
Grun, 106
Gspou, 178
Guero, 89
Guète, 21
Gueula, 22
Gueuroz, 25
Guido (Pont du), 66
Guitsa, 134
Guttet, 188
- H
- Haudères, 126
Haut (l'), 103, 150
Haut d'Illiez, 103, 150
Haut de Morcles,
103, 150
Herbagères, 28, 159
Hérens, 125
Hôpital, 70 142
Hospitalet, 71
- I
- Ibeau (Forêt), 96
Ibo (Lac), 70
Idro (Torrent), 96
Ifer, 91
Igues, 132
Infè (Liapek d'), 138
Ingordjyore, 144
Invets, 78
Issert (Ville d'), 89
- J
- Jaman, 167
- Jeu (Plan du), 74
Jeur de la Comba, 13
Jeur du Ban, 13
Jeur freda, 39
Jeurs, 26
Jorette, 95
Jungfrau, 198
Jurasse, 98
- K
- Karo, 188
Kastel, 186
Kleiven, 187
- L
- Lâ, 77, 150
Lacérandes, 69
Laci (Gode du), 74
Lajolek, 138
Lajek (Zau dou), 133
Lancey, 46
Laneuvaz, 91
Lantzes, 26, 156
Lardebran, 150
Larduzan, 150
Lardzyer, 77
Larges Baisses, 158
Larsa, 88
Larschen, 188
Larzey, 18 158, 198
Laudallaz, 155
Lautaret, 171
Lavanchex, 18
Lavarsey, 92
Lavintsié, 41
Lé (grand et petit), 67
Léamont, 17
Léchaux, 23
Léchère, 19, 91
Lesache, 94
Letchieu des tsamô,
161
Letta, 67, 144
- Lette Echondoua, 144
Lettons de la Béline,
157
Leudena, 159
Leviau, 132, 217
Lex, 107, 156
Leybas, 17
Leyvra, 73
Leyzettes, 14
Li, 107
Liapek, 129, 138
Liaz, 44
Limbi (Proz), 82
Linwoua, 144
Litroz, 26
Livounaire, 41
Loetschental, 178
Lok (Praz dou), 130
Lona, 168
Lonza, 178
Looz, 150
Louage, 98
Loué, 14
Louèche, 178
Louette, 131
Lourtier, 41
Loutsè, 130
Louvie, 41
Lucel, 131, 154
Luèss, 133
Luis Bossevides, 67
Luisin, 14
Luy, 14, 33, 71, 80, 90
Lyeuthrey, 131
Lyère, 143
Lyèrette, 132
Lyre (Grande), 46
Lyre Rose, 46
Lys, 33, 107
- M
- Machella de Com-
bosane, 102

- Madzéria, 44
 Maerjerlen, 179
 Magnin (Bois), 28
 Majingalp, 189
 Manouvray, 93
 Manschetgraben, 189
 Maraiches, 39
 Marcot, 13
 Marécottes, 14
 Marengo, 72
 Maresse, 138, 142
 Marinda, 221
 Marmontains, 93
 Martigny, 37
 Martinet, 40
 Massa, 178
 Matse, 13
 Maudetta, 223
 Maupas, 26
 Mau Tin (Tsanton
 du), 154
 Mauvoisin, 44
 Max (Chaux de
 Jean), 84
 Maya, 91, 107, 136
 Méchlyâ (Plan de)
 220
 Médettaz, 14
 Meitin, 82
 Meina, 27
 Menouve, 73
 Merdenson, 91
 Méribé, 168
 Meyen, 21
 Midzô (Dent du), 18
 Misura (Pira de), 223
 Mœrel, 179
 Molard, 26
 Moléson, 108
 Momin, 42
 Moming, 103
 Monnaie, 38
 Monné, 103
 Morion, 103
 Montâ, 133
 Montagnier, 40
 Montuires, 19
 Mort (Mont), 71
 Morts (Combe des),
 71
 Motta Rotta, 145
 Mountchyoouch, 133
 Mourin, 65
 Mourti, 142
 Moutse (Tita), 89
 Mouts en Drouk, 222
 Mouts (Barma in), 131
 Motchobi, 74
 Mulets (Grands), 103
 Mulets de la Liaz, 44
 Mulling, 188

 N
 Nant, 27, 154
 Nanztal, 181
 Naters, 179
 Nax, 125
 Nevé (Plan), 194
 Nevedet, 154
 Nevi de la Rousse, 80
 Néron (Casque de),
 101
 Niforchier, 39
 Nin de Ale, 41
 Nus, 52

 O
 Octodure, 49
 Odéi, 28
 Om, 218
 Oouthanne, 29, 222
 Orny, 89
 Otannes, 29
 Otans, 29
 Otemma, 46
 Oujets, 92, 165
 Oulié cecca, 46
 Oursin (Praz), 161
 Ourties, 33
 Outannes, 29
 Outans, 29
 Outté, 130
 Oytier, 52

 P
 Pâ, 217
 Palanche de la Cret-
 ta, 129
 Palü (Piz), 198
 Palud (La), 198
 Paneyrossa, 30
 Panossière, 43
 Paquier, 39
 Parc, 74, 217
 Paron (Combe à), 95
 Parrain, 42
 Patnaly, 108
 Patzefreit, 40 154
 Pau (Plan du), 138
 Payeux, 78
 Pé (Torrent des), 94
 Penna, 81
 Pannelocos, 49
 Perfia (Tita), 23
 Perrère, 41, 67, 130
 Perroc, 143
 Perrons, 22, 108
 Pertusè, 133
 Pesse, 221
 Pesseux, 30
 Pessey, 198
 Peta Crot, 74
 Pettemont, 74
 Peula, 92
 Peutex, 14, 154
 Peuty, 27
 Pièce, 135, 143
 Pierre à Carron, 41
 Pierre à Voir, 39, 157
 Pieudet, 74

Pigno, 108, 135
 Pindoua, 144
 Pischourgraben, 189
 Plana, 13
 Plana Jeur, 14
 Planards, 67
 Planereuse, 193
 Planet, 31
 Plangolin, 44
 Planiu, 17
 Plèniaz, 156
 Plex, 165
 Plines, 31, 89
 Poinçon, 103
 Ponsonnière, 108
 Pontet, 12
 Portalet, 89, 165
 Poteau, 23
 Poteu (Six), 93
 Potheu, 137
 Poueppa, 142
 Pourriaz, 90
 Praborgne, 186
 Pra Flori, 142
 Praillon, 27
 Pralovin, 128
 Praz Mousse, 136
 Praz Gras, 133
 Praz de Fort, 90
 Praréyer, 40
 Praz Veigi, 138
 Prayon, 27, 96
 Preisa, 26
 Preilet, 138
 Prèvèire, 127
 Proz, 74
 Proz Zon, 33
 Pyèss, 143
 Pyramides, 125

Q

Quart, 45, 52
 Quinto, 52

R

Rachar, 188
 Râches, 137
 Rachetta de Beausei-
 gniau, 139
 Rasse, 19
 Ravoire, 128
 Rayes, 129
 Rèchèrik, 133
 Reffa, 20
 Remointse, 28, 217
 Renolyire, 142
 Repojœu, 43
 Reuse (d'Arolla), 193
 Reuse de l'Amóna, 90
 Revedin, 78
 Revenettes, 27
 Revi, 25
 Rhône, 179
 Rija, 22
 Ritzes (Mont des),
 129
 Roche Méane, 103
 Roèses, 193
 Rogneuse, 42
 Rognoc, 141
 Rognosa, 141
 Roise, 193
 Roisetta, 193
 Rosa Blanche, 42
 Rosa (Monte) 191
 Roseg, 193
 Rosettes, 191
 Rosses, Rò, 143
 Rotsasses, 130
 Rotte (Combe des),
 77
 Roua, 165
 Rouwine, 130, 133
 Rovéréa, 128
 Rowouire, 128
 Roxes, 41
 Ruan, 23
 Rueyres, 128

Ruinette, 39, 46

S

Saas, 186
 Sadoz (Plans), 67
 Saflau, 42
 Sage (La), 138
 Salay, 142
 Saleinaz, 90
 Salgesch, 187
 Sallière (Tour), 23
 Salmettes, 160
 Salquenen, 186
 Salvan, 13
 Sanières, 127
 Sarmilliès, 131
 Sarreyer, 41
 Sassa, 78
 Sasseneire, 137
 Sasses, 89
 Satarma, 133
 Saunaire, 39
 Saveney, 13
 Savonch, 144
 St-Barthélemy, 130
 St-Bernard, 70
 St-Laurent, 171
 St-Martin, 125
 St-Pierre (Bourg), 75
 Schachtalar, 187
 Schanderong, 187
 Schanderuno, 188
 Scherminong, 184
 Schinjerén, 188
 Schuantz, 157
 Sciettoz, 52
 Seintrè, 139
 Serra, 108
 Serva, 207
 Servan, 207
 Serve, 207
 Servet, 207
 Servette, 207

Servenaz, 207
 Servin, 207
 Servolet, 207
 Sevalir, 218
 Severeu, 42
 Silvius, 202
 Simplon, 180
 Singlio, 25, 46, 156
 Sirande, 132
 Six Jeur, 22
 Six Niers, 77, 80
 Solalex, 156
 Som, 108, 133, 157
 Som le Châze, 138
 Som la Proz, 88
 Sonadon, 82
 Soreussex, 157
 Sotion, 169
 Soulze, 25
 Soupilyas, 137
 Stock, 109
 Suc, 109
 Suche, 109
 Susten, 188

T

Tachon (Pira dou),
 137
 Tailla, 25
 Tanna èi Fayè, 13
 Taubenwald, 181
 Tava du Dolent, 91
 Tavanch (Tsanton
 des), 160
 Tavé, 43
 Tavernettes, 188
 Tchyolaires, 72
 Teija (Tsà), 138
 Teisch, 180
 Temayres, 92
 Temeley, 14
 Tenda, 17, 164

Tenade, 90
 Tenou, 67
 Teppes, 69
 Termen, 187
 Tessura, 98
 Tey, 18
 Thoules, 129
 Tinda, 17, 139
 Tissot, 31
 Toerbel, 180
 Tollent (Torrent), 96
 Togne, 168
 Tonyo Dguia (Tsablo
 de), 128
 Toouja (Zau déi), 128
 Toues, 39
 Tougne, 169
 Toules, 74, 156
 Tounet, 169
 Torbesses, 43
 Torgnon, 135
 Torrembey, 45
 Trappistes, 38
 Tremoille, 22
 Tretien, 16
 Treutse, 27, 110
 Treutse Bouc, 90
 Trido, 137
 Triège, 15
 Trient, 31
 Trintsonek, 132
 Triolet, 198
 Troistorrents, 74
 Trouc, 110, 131, 133
 Troulèro, 26
 Trotzon, 110
 Truc, 110
 Truche, 27, 85, 110
 Tsà, 136
 Tsà de l'Ano, 141
 Tsà teija, 138
 Tsalè, 216
 Tsalion, 136
 Tsamó (Ile à), 25

Tsamodet, 90
 Tsan florin, 137
 Tsanson, 224
 Tsanton, 28, 39, 158
 Tsapaletta, 65
 Tsapella, 218
 Tsapette, 78
 Tsarevesse, 65
 Tsaropai, 93
 Tsarvè, 131
 Tsarvo, 13
 Tsathès, 133
 Tsavannes, 130
 Tsavouès, 134, 138
 Tscharva, 95
 Tsebeks, 131
 Tseintre, 139
 Tsenâ (Torrent des),
 132
 Tsenailion, 155
 Tsenalache, 131
 Tsenareffien, 135
 Tsenè rosso, 93
 Tseppetets, 13
 Tseppes, 27
 Tsermetta, 73
 Tseudanes, 33, 74,
 187
 Tseudet, 84
 Tsejyore, 135, 165
 Tsissetta, 78
 Tsoumes, 14, 40, 221
 Tsouss, 75
 Tuc, 110
 Tunnel, 73
 Tuque rouye, 110
 Turtig, 187
 Tusse, 110

U

Uchaud, 52

V

Vaco, 128
 Vaisevey, 33
 Valais, 50, 70
 Valettes, 38
 Valsorey, 80
 Van, 27, 40, 94, 113
 Vanèl, 26, 113
 Vanil, 113
 Vanis (Forêt des), 78
 Vannelot, 27, 113
 Vare, 78
 Vari, 78
 Vasevay, 44
 Vatzeret, 39
 Vatzeresse, 39
 Vaucelle, 24
 Vaudallaz, 24
 Vaux, 40, 155
 Vay Plan, 127
 Vedretta, 194
 Veigy, 128
 Veisivi, 131
 Velan, 83
 Vélar, 160
 Vence, 51
 Verbier, 39
 Vernamiège, 125

Vernayaz, 12, 41
 Veudale, 24, 155
 Veura lay, 92
 Veuvailles, 24
 Vex, 124
 Vichères, 77
 Vidy, 24
 Viège, 181
 Vignettes, 135
 Villa, 137
 Vingt-huit, 45
 Vires blanches, 157
 Vire (Pierre à), 44
 Viron, 217
 Visperterminen, 189
 Vizy, 24
 Vogealle, 24
 Vollège, 38
 Voullusses, 127, 134
 Voulesson, 126
 Voratson (Plan), 94
 Vouasse, 79
 Vourze, 13
 Voûta (Grand), 165
 Voutaz (Forêt), 89
 Vudalle, 24
 Vugelles, 24
 Vuibé, 135
 Vuzelle, 24

W

Weisshorn, 102
 Windstadel, 189
 Wouartsé, 130

Z

Zâ, 136
 Zalet, 142
 Zaleux, 171, 216
 Zamay, 41
 Zana (Zau), 130
 Zarmine, 132
 Zaté, 138
 Zau déi Toouja, 128
 Zaurasses, 137
 Zires, 41
 Zoretta, 130
 Zozanne, 30

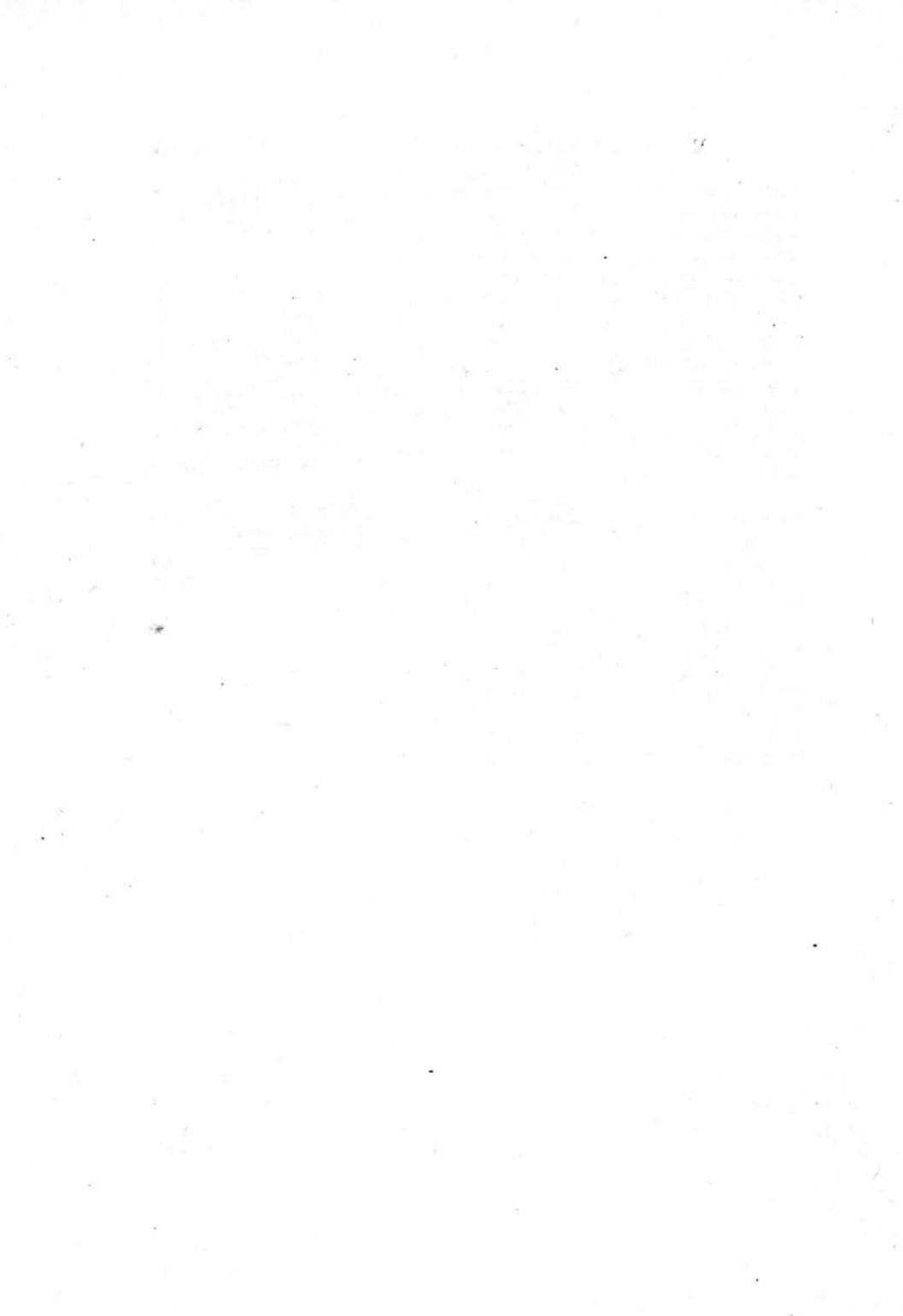


TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	7
Chapitre premier. — Vallée du Trient	11
» II — Val de Bagnes	35
» III — Problèmes et controverse de toponymie routière	49
» IV — Entre Combin et Dolent	59
» V — Esquisse de toponymie sommitale	99
» VI — Trois noms illustres	115
» VII — Val d'Hérens	121
» VIII — Dans les hauts alpages	147
» IX — Toponymes prégermaniques du Haut- Valais	173
» X — Esquisse de toponymie glaciaire	191
» XI — Cervin ou Servin ?	195
» XII — Chez les bergers du Val d'Hérens	213
Index	225

CE LIVRE, LE CINQUIÈME DE LA „COLLECTION ALPINE“,
A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE QUINZE JUIN
MIL NEUF CENT QUARANTE-SIX, SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE LAUSANNOISE L. GENEUX, A LAUSANNE

LE TIRAGE A ÉTÉ LIMITÉ A 1500 EXEMPLAIRES SUR PAPIER
VÉLIN FIN

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
DIVISION OF THE PHYSICAL SCIENCES
DEPARTMENT OF CHEMISTRY
5708 SOUTH CAMPUS DRIVE
CHICAGO, ILLINOIS 60637

